

**LES HISTOIRES FARFELUES DE
JAMES McADAM**

Par Spacewriter

Prologue

Les premières notes envoûtantes de *White Rabbit* résonnent dans le vieux juke-box aux couleurs délavées. La dernière cigarette de James est encore fumante dans le cendrier. Un poil enivré, je pose délicatement mon verre sur le comptoir en bois vernis et me penche légèrement vers l'avant. Derrière ce modeste rempart, sur le sol détrempé, gît James ; au milieu des débris de bouteilles de whisky qu'il a entraînées dans sa chute. Quel gâchis ! Voir ce délicieux *Glenfiddich 50 ans d'âge* se répandre sur la moquette poussiéreuse, ça me fout le cafard.

La main droite crispée sur la poitrine, le corps de James est parcouru de spasmes irréguliers. Un filet de bave s'écoule lentement de la commissure de ses lèvres gercées. Pauvre vieux. Sa dernière bouffée de nicotine aurait-elle eu raison de son cœur d'alcool ? Je l'avais pourtant mis en garde à plusieurs reprises contre les risques du tabagisme. Rien à faire, je n'ai jamais réussi à raisonner cette vieille caboche d'écossais.

Pas faute d'avoir essayé.

Aussi borné que ses illustres ancêtres en kilt, James est du genre à camper sur ses positions. Surtout lorsqu'il s'agit de la déco de son bar, pour le moins extravagante. Les vitraux verts et violets ne sont qu'un exemple parmi tant d'autres. D'après les dires du premier tenancier, les dessins dont ils sont ornés illustrent les plus célèbres combats de boxe du 20^{ème} siècle ; dans un style que l'on pourrait éventuellement qualifier de cubique. Du moins, tant que l'on reste à jeun. Ces horreurs ne cessent de vaciller sous la menace des vents puissants qui balayent constamment cette région des Highlands... Tout comme les peintures, d'ailleurs. Ah, les peintures ! Encadrés à la vavite, ces caricatures d'*Hitler*, *Castro*, *Jésus* – et bien d'autres, se chevauchent curieusement sur les murs décrépits de ce château de cartes chancelant. Pour une raison qui m'est inconnue, ils sont tous maquillés comme des clowns grotesques... Sans parler de l'état des banquettes qui laisse grandement à désirer. Les sièges de velours rouge sont imprégnés d'une forte odeur de cigare et d'alcool. Un liquide noir et visqueux suinte à chaque fois que l'on ose s'asseoir dessus. Quant au poste de télévision, sûrement

l'un des premiers commercialisés, l'écran est resté figé sur les images de *Neil Armstrong* posant le pied sur la lune. Entre parenthèses, je n'ai jamais compris en quoi cela constituait un exploit. Soit, je vais m'arrêter là, même si d'autres excentricités tout aussi remarquables complètent cet ensemble plus répugnant qu'original.

Au cours des quinze dernières années, je n'ai eu de cesse de répéter à James que toutes ces abominations réunies en un seul et même endroit faisaient, à coup sûr, fuir les rares clients potentiels... Il n'a jamais changé d'avis sur la question. Et en quinze ans, aucun client égaré – mis à part moi – n'a eu l'audace de pénétrer dans cet antre isolé ; le repère de deux saouleurs condamnés à se supporter.

Je lève mon verre à James et sa déco moisie !

Une bonne rasade de whisky...

C'est son bar, après tout. Je pose mon verre et même le comptoir semble succomber à la tentation de s'écrouler. Reflet fidèle de l'image que me renvoie le proprio. D'ailleurs, niveau déco, le corps tremblotant de James, imbibé de *Glenfiddich*, n'arrange pas vraiment la situation. On ne peut pas dire que ce soit de très bon goût, très chic. Ça ne fera certainement pas revenir les clients.

Non, aucune chance que son établissement devienne un lieu de pèlerinage à la mode.

Je suis un peu dur avec ce pauvre James, c'est vrai. Mon apparent détachement face à son décès imminent pourrait paraître déplacé, voire choquant. Seulement, ma réaction ne traduit pas exactement mon ressenti actuel. James et moi sommes les meilleurs amis du monde, sa perte va laisser un grand vide. C'est juste que, là d'où je viens, on ne panique pas lorsque l'on est confronté à ce genre de situations. On a plutôt tendance à relativiser. De toute façon, matériellement parlant, je ne pourrais pas l'aider. Ce trou est tellement paumé qu'il aurait le temps de crever deux fois avant que les secours ne sonnent à la porte. Et mes connaissances rudimentaires sur l'anatomie terrienne sont trop limitées pour tenter quoique ce soit.

Le juke-box crachote péniblement la fin soutenue du morceau des *Jefferson Airplane*, tandis que ce pauvre James crachote dangereusement la fin de son âme. Je ne suis pas sûr qu'il perçoive toujours ma présence. Ses yeux sont révulsés. J'imagine que ce n'est pas bon signe.

McAdam James... Quinze ans qu'on se connaît lui et moi. Tout ce temps, je ne l'ai pas vu changer d'un iota.

Ha ! Ha ! Ha ! James ! Tu seras resté ce grand bougon maigrichon jusqu'à la fin. Un grognon à la mine renfrognée, alternant sans cesse les mêmes expressions de lassitude.

Je comprends cette lassitude. Une tête à faire peur, orphelin à douze ans, pas de femme, pas d'enfants. La seule chose qu'il possède, c'est ce bar hérité de ses parents. Et si le bar est encore ouvert aujourd'hui c'est uniquement parce que James ne sait rien faire d'autre.

Moi non plus je n'ai pas tellement changé. Je suis toujours un peu le même étranger à ses yeux, loufoque et mystérieux. Quand j'y pense, déjà quinze ans qu'on passe toutes nos soirées, sans exception, dans cet endroit sordide, à se raconter des histoires. Oui, enfin, je parle et James écoute. Il n'est pas très bavard de nature. Alors je comble le vide de son existence avec des contes et des légendes de ma planète natale. "Des racontars de mythomane bourré !", s'insurge-t-il à chaque fois. Même s'il n'a jamais cru à l'un des mes récits, je dois dire que c'est un exercice dans lequel j'excelle particulièrement. Ce n'est pas pour rien que l'on m'appelle Nappalunkhe. Un nom qui, dans le langage primitif de James, signifie : celui qui aime raconter.

Seulement voilà, hier soir – il y a maintenant un dizaine d’heures de ça – James m’avait semblé bizarre. D’habitude, quand je commence une histoire, il grommelle d’abord, pour ensuite m’écouter attentivement tout en essuyant ses verres. Des verres qui, soit dit en passant, ne sont lavés que pour notre usage personnel. Bref, hier soir, James m’a coupé en plein élan pour prendre la parole avec une aisance insoupçonnée. Sur le moment, je n’ai rien dit car il avait l’air enthousiaste à l’idée d’inverser les rôles. Dix heures plus tard, son visage livide alimente mes doutes sur ce comportement étrange. En tout cas, les fables qu’il m’a contées durant la nuit étaient toutes plus loufoques les unes que les autres...

Un homme qui voulait vivre

Mardi matin, dans une ville de banlieue.

Enfoncé dans son lit *king size*, Henry émerge à contrecœur d'un sommeil fait de rêves dont il n'aura aucun souvenir. Il somnole encore lorsque le réveille-matin commence à lui titiller les tympans : « Bip-bip-bip ! Bip-bip-bip ! » Un bruit insolent que pratiquement tout le monde déteste, exceptés les militaires et les lève-tôt de Wall Street. Au milieu de ce tintamarre familier lui parvient un murmure à peine audible. Un chuchotement presque aussi dérangeant que les bips à répétition ; le sifflement railleur d'un serpent venimeux. Comme une mise en garde : « Henry... Henry, éveille-toi ! »

Ce matin, comme chaque matin, Henry éprouve beaucoup de difficultés à sortir du lit. La douleur lancinante provoquée par l'eczéma qui lui ronge le dos ne lui laisse aucun répit. Bien qu'il ait appris à vivre avec cette maladie incurable, le réveil est toujours un moment très délicat. Et la cuite de la veille n'arrange rien. Par chance, il a pris un

jour de repos. Henry est quelqu'un de prévoyant, soucieux du lendemain, soucieux des apparences.

Ce matin, comme chaque matin, sa femme, qui ne boit jamais la moindre goutte d'alcool, est partie très tôt pour conduire les enfants à l'école. Elle s'est ensuite rendue à son cabinet où elle exerce le métier de psychologue. Aider les personnes moralement éprouvées a toujours été une vocation chez elle.

Henry se retrouve donc seul à la maison et, comme à chaque fois que l'occasion se présente, la tentation d'aller admirer sa dernière *folie* grandit en lui. Par prudence, il a pensé à cacher cette merveille dans la cave ; loin des regards indiscrets de sa moitié et des mains maladroites de ses rejetons.

Tandis qu'il traverse lentement la cuisine pour se rendre dans son lieu de prédilection souterrain, Henry remarque les restes de gâteau accompagnés de quelques bougies fondues. Nerveux, il détourne le regard et accélère le pas. Au passage, il saisit le journal qui traîne sur la table, lit rapidement son horoscope du jour puis descend l'escalier étroit menant au sous-sol.

Une fois en bas, alors qu'il ouvre le tiroir contenant

son exutoire, Henry entend un bruit sourd provenant du rez-de-chaussée. Il se retourne brusquement et, pris d'effroi, bafouille de surprise : « Non... Vous ?! Non, pas... pas vous ! Pas, pas... pas ici ! Pas encore... »

PAF !

La crosse du colt vient s'écraser avec une violence inouïe sur son arcade sourcilière droite, brisant sa stupéfaction. Quand Henry reprend ses esprits, il est comme paralysé. Son visage le fait affreusement souffrir.

« C'est im-pos-si-ble », articule-t-il avec beaucoup de peine. En prononçant ces mots, Henry a l'impression étrange de feindre l'étonnement.

« C'est impossible », répète-t-il, comme s'il voulait se convaincre lui-même.

L'ennemi qui lui fait face reste silencieux, immobile. Il ne dit rien parce qu'il n'a pas besoin de parler pour être reconnu. Par le passé, à de nombreuses reprises déjà, leurs routes se sont brièvement croisées. Cependant, à l'époque, Henry avait toujours refusé que le contact se prolonge. Il avait bien trop peur des conséquences qu'aurait pu

engendrer une telle intimité.

Ce n'est pas non plus la première fois qu'Henry se retrouve menacé par une arme à feu. Mais cette fois c'est différent. Cette fois, il n'en sortira probablement pas vivant, il le pressent. Malgré cela, il ne panique pas. Sa voix reste neutre, sans émotion :

« Pourquoi moi ? Qu'ai-je fait pour mériter un tel châtement ? Pour quelle raison déraisonnable ? »

Pas de réponse.

« Donnez-moi une seule bonne raison ! insiste-t-il. Dans quel but faites-vous cela ? Au nom de qui ? De quoi ? Qu'est-ce que ça vous rapporte ? »

Il y a tellement de questions à poser face à un flingue chargé.

« Ne fais pas l'idiot, tu sais pourquoi je suis là », lui affirme son opposant avec conviction. « Voilà bien des réflexions d'une futilité peu ordinaire alors que tu es sur le point de redevenir poussière », souligne-t-il avant de replonger dans le silence.

Seulement, ces réflexions ne sont pas nouvelles chez Henry. Il a toujours essayé (en vain) de comprendre les motivations qui guident le quotidien des hommes, le sien y

compris. Après chaque décision importante, après chaque moment crucial de son existence, il a tenté (sans succès) de deviner quelles forces l'avaient contraint à agir. Encore aujourd'hui, il se demande souvent pourquoi il a fait ce choix plutôt qu'un autre, pourquoi il a suivi cette voie alors qu'il renonçait par là même à toutes les autres voies possibles. Sans doute désire-t-il simplement, au détour de cette démarche philosophique, trouver un sens à sa vie. Maintenant qu'il est sur le point de la perdre, il voudrait connaître le sens que l'on donnera à sa mort.

Perdu dans ses pensées funèbres, dans cette cave lugubre – faiblement éclairée par les premiers rayons d'un soleil matinal venant frapper le soupirail couvert de poussière – Henry ne voit plus que le canon de l'arme braquée sur lui. Une arme dont l'étincelante beauté contraste sardoniquement avec l'ambiance macabre du drame qui se joue. Il est maintenant à la merci de son agresseur taciturne. Personne ne viendra perturber le travail de destruction qui va suivre. Face à une telle situation, Henry devrait avoir une réaction propre au commun des mortels : il devrait avoir peur. Paradoxalement, il oublie momentanément le danger pour repenser à la soirée de la

veille...

Henry venait de souffler ses quarante bougies en ce lundi d'automne pluvieux. Pour marquer le coup, son épouse attentionnée avait organisé une petite fête surprise d'anniversaire. Comme à l'accoutumée, ses collègues de bureau n'avaient pas raté une occasion de venir picoler avec l'aval du patron. Au cours du repas, ils lui avaient tous joyeusement proposé de l'accompagner dans cette nouvelle et prétendument difficile étape qu'est la quarantaine. Bien entendu, chacun y était allé de son petit conseil aussi avisé qu'inutile, et tous s'étaient accordés pour dire que les *Quarante Ans* étaient avant tout l'âge du bilan.

Les questionnements récalcitrants avaient ensuite été énumérés : "Ai-je vécu honorablement ? Suis-je à la bonne place ? Ai-je assez profité des moments privilégiés qui m'ont été accordés ? Suis-je devenu l'homme que je voulais être ?" Etc. Pour Henry, cela ne représentait qu'une infime partie des questions que tout être pensant doit se poser aux tournants de sa vie. Des questions auxquelles personne ne prend jamais vraiment le temps de répondre. Le risque est bien trop grand. En cas d'échec global, il n'y a alors que deux solutions envisageables : un nouveau départ... ou une

dépression. Les deux étant bien trop fatigants, il convient habituellement de balayer ces interrogations d'un revers de la main et de s'en remettre au lieu commun : la crise de la quarantaine. Ou du moins, faire semblant de la traverser.

« Avec un peu de chance, certains iront même jusqu'à me plaindre », marmonne Henry. Il semble perdu dans ses souvenirs.

« Qu'est-ce que tu racontes, bordel ? » La silhouette se fait plus menaçante. L'agresseur veut s'éviter de mauvaises surprises.

Henry a toujours détesté les surprises. Parfois, il lui arrive également de détester son job, ses enfants, sa condition – physique et sociale.

Dès le plus jeune âge, on lui a inculqué de bonnes valeurs : la famille, le travail, le sacrifice... Pour être sûr qu'il ne s'écarte pas du droit chemin. Bien entendu, comme tout le monde, il a traversé la période rebelle de l'adolescence. Comme beaucoup de jeunes inconscients avant lui, il a fortement désiré ébranler les dogmes socioculturels de ses contemporains ; il a voulu renverser l'ancienne culture et ses idoles. Pour l'impétueux Henry, l'homme était le bruit de fond du monde empêchant de

voir toute la beauté du signal émis. À l'époque, Henry rejetait tout ce qui composait la société de consommation dans laquelle il vivait. Il dénigrait son histoire sanglante, son présent chaotique et son avenir incertain. C'était l'époque des lancers de pavés, des incompréhensions de classes, des erreurs de jugement et des remises en question violentes.

Puis un jour, comme tout le monde, Henry a mûri. Il a pris de la bouteille et est rentré dans les rangs, pour la plus grande fierté de ses parents. Il a quitté sa fac de philosophie pour adhérer à une plus prestigieuse école de commerce. Il s'est même dégotté un petit boulot de serveur pour pouvoir se permettre ses sorties du week-end. Un jour, en discothèque, il a rencontré cette fille, pas trop moche, pas trop jolie. Ils se sont mariés à l'église, avant de souscrire un crédit à la banque. Ou l'inverse, il ne savait plus vraiment. Il pensait en être amoureux. Il lui a fait un enfant parce qu'elle le désirait. Il lui en a fait deux parce que ça faisait mieux. Après ses années d'agitation estudiantine, Henry avait aspiré à une petite vie paisible. Et il l'avait obtenue, assez facilement d'ailleurs.

« Tu ne dis plus rien ? », l'interroge l'ombre

imposante, quelque peu déçue par ce manque flagrant de réaction. « Si tu ne tentes rien, tu vas crever aujourd'hui ! »

Constat amer. Aujourd'hui, Henry se lève tous les matins pour aller travailler, parce qu'il faut bien payer les factures. Il rentre à la maison le soir parce qu'il y a la télévision. Il regarde sa femme sans la voir vraiment, écoute ses enfants sans trop les comprendre et lorsqu'il est couché, il se demande sincèrement s'il sera soulagé de se réveiller le lendemain. C'est probablement ce sentiment exacerbé de routine qui l'a amené à se fourvoyer dans des milieux peu recommandables. Et c'est certainement ce qui va causer sa perte, au lendemain de ses quarante ans.

Henry a toutes ses dents mais presque plus de cheveux à cause des tracas du quotidien. Ses poignées d'amour n'en inspirent plus à sa femme. Il n'est pas sûr qu'elle le trompe, il a des doutes. Sans doute a-t-elle cessé de l'aimer. Dans tous les cas, elle n'a jamais montré aucun signe tangible de trahison. À vrai dire, elle lui a toujours témoigné sa reconnaissance pour ce qu'il lui a apporté. Et si la reconnaissance ne lui apporte pas le bonheur, elle suffit parfois à contempler celui des autres.

Est-ce qu'elle le trompe ?

« Bah, grand bien lui fasse, pense-t-il à haute voix.

— Je vais maintenant compter jusqu'à dix. Dans dix secondes, ta misérable subsistance touchera à sa fin. As-tu une dernière volonté ? » La voix morbide du tueur à la gâchette facile s'exprime sans ultimatum.

Henry est brusquement tiré de ses rêveries. Submergé d'élucubrations, il en avait presque oublié la scène peu truculente qui se déroulait dans le sous-sol de sa demeure. Il tient pourtant le premier rôle. Il va bientôt brûler les planches.

« Je répète : as-tu une dernière volonté à exprimer ? »

Henry voudrait avoir du temps. Malheureusement, c'est bien la dernière chose qu'on lui ait jamais offerte. Et le temps semble lui échapper cette fois encore.

« **Dix** ! Je lance le décompte, plus rien d'autre ne compte. »

C'est fini pour Henry. Fini de rêvasser à une vie meilleure. La situation n'a plus rien d'un rêve. Cette fois, c'est bien réel. La seule vie en sa possession arrivera bientôt à terme. Il ne lui reste plus désormais qu'un bref délai de méditation. Dix malheureuses secondes pour voir défiler ses regrets devant ses yeux. Henry devine qu'il va être

difficile de trier ses pensées. L'heure fatidique a sonné et tout se bouscule dans sa tête. Il voudrait être sûr de ne rien oublier, d'accorder une dernière fois de l'importance aux choses qui le méritent vraiment.

« À quoi bon ? Dans dix secondes je n'aurai plus à réfléchir, les autres s'en chargeront pour moi. » Sage pragmatisme apporté par un trépas inéluctable.

Henry va bientôt passer par les trois phases classiques précédant une mort annoncée : le déni, la colère et la résignation. Bien évidemment, l'ordre ainsi que la durée de chaque phase varient en fonction de l'individu et des circonstances. Les trois étapes peuvent également se mélanger, générant un méli-mélo de méninges inextricable.

« **Neuf** ! À ta place, je ferais ma dernière prière », suggère fièrement l'inconnu chargé d'emporter cette âme perdue. « Ah, oui, j'oubliais, tu ne crois en rien.

Ce n'est pas en train de se produire, ce n'est pas en train de se produire. » Phase 1. « Ce flingue... oui, ce flingue n'est pas dans sa main... il est dans la mienne. Oh ! Ressaisis-toi mon p'tit Henry ! T'es pas dans un film là ! Ou alors... Peut-être qu'il n'est pas chargé. Oui, ça doit être ça. C'est forcément ça. Il n'est pas chargé ! Il n'est pas chargé,

il n'est pas chargé, il n'est pas... Mais bien sûr qu'il est chargé, idiot ! Et merde, c'est pas vrai, je vais me réveiller. Faut que je me réveille. Voilà, je vais me réveiller, je vais partir travailler et ce cauchemar ne sera bientôt plus qu'un mauvais souvenir. Comme tous les autres. Comme à chaque fois. Et non, pas cette fois-ci. Mais si, mais si. Non, cette fois-ci, tu ne t'en tireras pas si facilement ! Tu ne croyais quand même pas pouvoir fuir éternellement ? Tu savais qu'un jour ou l'autre tes actions te rattraperaient. Le passé ne s'efface pas. Les fautes commises resurgissent toujours. Comme le soleil à l'aube ou les embouteillages en été... Mais qu'est-ce que je raconte ? Je débloque complètement. C'est pas le moment de faire des métaphores à deux balles. T'as passé ta vie à t'échapper mon p'tit père, maintenant tu vas devoir faire face ! Non, non et non, je refuse !

— **Huit !** » annonce le bourreau, insensible à l'extériorisation des cogitations de sa victime.

« Allez vous faire foutre ! Vous ne m'aurez pas comme ça ! crie Henry, tel un chien hurlant à la mort.

— **Six !**

— Quoi ?

— Et ouais mon gars, faut être plus respectueux dans la vie, sinon elle s'écourte. Tu devrais le savoir pourtant.

— Que... Où êtes-vous ? Montrez-vous ! »

Henry sait contre qui il lutte au fond de cette cave, mais dans l'angoisse et la confusion il ne distingue plus que l'arme luisante. Tout le reste est recouvert d'un épais brouillard. Il a la désagréable impression de s'adresser à la faucheuse elle-même.

Faut que je trouve une solution, et vite ! Non, c'est trop tard, accepte ton destin ! Fais quelque chose, bordel, ne reste pas planté là ! Secoue-toi ! Tu as pu en réchapper autrefois, tu le peux cette fois encore. Non, non... pas cette fois-ci.

Les pensées contradictoires d'Henry ne seront bientôt plus qu'une traînée de liquide céphalorachidien. Le canon du pistolet flambant neuf lui écrase à présent la tempe gauche. Ironie du sort, il s'est procuré cette arme pour protéger sa famille, elle va finalement la plonger dans la détresse.

Ou la soulager d'un fardeau. Le poids d'une vie inventée le jour où j'ai rejoint cette... bande. Ce fameux jour...

Henry n'arrive plus à remonter si loin dans ses souvenirs.

« **Cinq** ! Je tiens à te faire savoir qu'il n'y a rien de personnel dans tout ceci. Je ne suis là que pour appuyer sur la détente. Tu as creusé ta tombe tout seul.

— Merci d'avoir cru bon de me le préciser.

— À ton service. Si je peux me rendre utile... » Un sourire complaisant illumine le visage pourtant sinistre du porte-flingue.

Un dialogue peut s'instaurer, se leurre soudain Henry. D'ordinaire, il est plutôt de nature défaitiste, mais cette perspective d'échappatoire, aussi irréaliste soit-elle, lui redonne un brin d'espoir. Il veut s'accrocher à ce qui lui reste. Plus que cinq secondes. Il est peut-être encore temps. Je peux m'en sortir. Cinq secondes. C'est plus qu'il ne m'en faut pour renverser la situation et le convaincre de me laisser la vie sauve. Ensuite, je partirai loin, là où il ne me retrouvera jamais.

Henry joue sa dernière carte : la compassion.

« Je ne voulais pas... Je vous jure que je ne voulais pas faire ça. Des fausses larmes de vrai crocodile coulent sur ses joues ridées. Ça remonte à si longtemps, je ne voulais pas. Je regrette tellement. Laissez-moi partir, je vous en supplie ! Par pitié, je ne voulais... »

— Il est trop tard pour les regrets, tranche

l'imperturbable voix. »

Dernier essai, dernier échec lamentable. Il est trop tard en effet. Henry aurait dû fuir des années auparavant. Avant d'être pieds et poings liés. Il s'en rend compte à présent. Même s'il se refuse à l'admettre, il le sait. Il est toujours trop tard quand on se retourne pour admirer le gâchis. Et sa vie est un véritable gâchis. Elle a la même saveur âcre que le semi-automatique qui lui frôle les lèvres. Le goût de l'acier lui rappelle qu'on a toujours le choix. Et ses choix l'ont précipité dans ce sous-sol, à cet instant fatidique où son destin va s'accomplir.

Et merde, c'est trop con ! Par chance, les miens sont hors de danger, songe-t-il dans un élan de bienveillance mensongère.

Des perles de sueur froide coulent le long de son front bouillonnant. Le canon de l'arme massive se fait de plus en plus insistant. *Comment en suis-je arrivé là ? Comment suis-je allé me fourrer dans ce pétrin ? J'avais tout pour être heureux. Ma femme est une déesse aux fourneaux, mes enfants ne sont pas totalement demeurés. J'ai des amis, je crois. J'ai de l'argent, un banquier sympa, une belle voiture, je pars souvent en vacances... On peut dire que j'ai réussi.*

Henry a effectivement tout pour être heureux. Car il

a fidèlement reproduit le schéma établi depuis des générations. Il a fait comme tout le monde parce que c'est ce que tout le monde fait. Il a réussi. Il a tout ce qu'on peut désirer. Il a tout mais il ne ressent rien. Au fil des années, le vide spirituel qui a grandi en lui a rempli sa vaste maison, jusque dans sa cave. Ce n'est certainement pas un hasard si ses comptes vont être réglés ici.

On m'a tracé la route et je l'ai suivie brillamment. Pourquoi cela ne m'a-t-il jamais suffi ? Pourquoi n'ai-je jamais été comblé ?

« **Quatre !** »

Henry cherche encore les causes de son mal-être psychique quand il entend sonner le glas de ses espérances. Le *quatre*, austère, cinglant, annonciateur d'une mort prochaine, brise le silence de ses réflexions et le rappelle à la situation. Ce *quatre*, amer et intransigeant, le mord à la gorge telle une brûlure d'azote liquide. Piqué au vif, il entre dans une colère aussi soudaine que brutale :

« Mais vas y, tire, bordel ! Qu'est-ce que t'attends ? Sadique ! Je t'emmerde ! Toi, toi et tous les autres, je vous emmerde ! Ah, c'est beau, bravo ! applaudit Henry. Tuer son prochain ne fait que refléter la nature humaine. Salaud ! Tu te prends pour le roi ? L'homme est le roi, c'est ça ?

Toujours. Il domine, hein ? Pas vrai ? C'est pas vrai ? Enfoiré... Tous les mêmes. C'est toujours la même chose. Toujours les mêmes maux, les mêmes phrases... la même emphase. Toujours la même rengaine, la même haine, le plus malin est celui qui dégaine. Tu crois quoi ? Que l'homme a une âme. Que l'homme... l'homme pense, parle et n'agit pas selon son instinct. Mon cul ! Tous des animaux ! Vous êtes tous des putains d'animaux ! Henry vomit ses mots avec une telle haine qu'il en vient à vomir réellement une bile épaisse et acide. Puis il reprend son discours comme si de rien n'était. Qu'est-ce qu'on t'a appris à l'école, hein ? T'y es allé à l'école ? Qu'est-ce qu'on t'a appris ? L'homme est doté d'une conscience. Une conscience qui lui permet d'établir des codes, des liens sociaux complexes... Oui, c'est ça, c'est ça qu'on t'a appris. Ça doit forcément être ça. T'as la gueule d'un type à qui on a rabâché toutes ces inepties. L'homme a découvert le feu, tu le savais ? L'homme a dompté le cheval. Il a cultivé la terre, inventé la roue. Il a inventé... la fourchette, les jeux olympiques, les sectes, les religions, les génocides... Tu sais tout ça ? Hein ? Allez, dis-moi sale con, tu sais quoi ? Que dalle, voilà ce que tu sais. *Niente*, rien de rien. T'es là avec

ton flingue, tu crois tout savoir parce que ce flingue te donne le pouvoir. Tu crois que c'est toi qui décides ? On a déjà décidé pour toi mon pauvre vieux.

— T'as tout dit ? »

Henry ne l'entend plus. Il disjoncte complètement. Dans sa furie passagère, il entrevoit l'arme virevolter autour de lui, provocante, prête à l'abattre au moindre geste de révolte. Il n'aura bientôt plus la force de se débattre, la pétarade meurtrière accomplira alors son œuvre. Henry en est au dernier acte, il n'a plus qu'à finir sa tirade d'activiste convaincu :

« Les bombes, les pesticides, l'esclavagisme, le fascisme, la famine, la consanguinité tolérée, les fusées, les cimetières... Ça oui, ça tu connais. Oh oui, tu connais bien même. Mais la prostitution des bébés orangs-outangs ? Tu connais ça toi ? T'en as déjà entendu parlé de ça ? Hein ? Miracle de mère nature. La consommation, le LSD, le BOTOX, la pédophilie évangéliste, le porno. De la merde. On avait tout. Tout ! L'homme avait tout et il n'en a rien fait. Des parasites ! Voilà ce que nous sommes, des parasites. L'homme n'est pas omnipotent, il est impotent. L'homo sapiens... sapiens, ne sait pas grand-chose. Sache

que...

PAN !

— Ton temps de parole est écoulé. »

Le bruit assourdissant de la détonation calme Henry aussi sec. Son pamphlet haineux lui paraît bien insipide face à la dure réalité du métal qui caresse ses cheveux. Un simple *clic* et de ce métal glacial sortira un alliage plus froid encore, qui répandra sur le sol son dégoût pour le genre humain. Henry comprend que la lutte est inutile. De toutes les façons, il mourra. Que ce soit en se révoltant ou en acceptant le sort qui lui est réservé, il mourra.

« **Deux !** »

Le pétard prend la meilleure position possible pour déclencher le feu d'artifice. Apeuré, Henry ne remarque même pas que le **trois** manque à l'appel. Le regard hagard, il éprouve d'énormes difficultés à articuler.

« Mer... ces enfoirés... même gâché mon derrrrr... nier anni... versaire. Avec l'autre garce... J'don... nerais tout c'que j'ai pou... pou... pour revenir en ar... rière. TOUT ! T'entends ? J'donne... tout c'que j'ai contre... une autre...

Bouhouhou... Pi... tié, pitié je t'en supplie... N'im... porte quoi... porte qui, n'importe quand... de moi. De moi... de moins banal... »

Son visage est blême et trempé de sueur. Ses yeux sont révoltés par la trouille et son corps ne lui répond plus. Le vieux miroir qui traîne dans la pièce reflète l'image qu'il a toujours eue de lui : un fou. Un fou éveillé parmi une meute de fous endormis. Seul le décompte inflexible parvient encore tant bien que mal à ses oreilles meurtries.

« **Un !** »

La fin est imminente. Résigné, Henry bredouille quelques mots rendus inaudibles par le grincement strident de l'acier sur ses incisives.

« On se reverra dans une autre vie mon p'tit Henry. Compte là-dessus ! HA ! HA ! HA ! HA ! HA ! »

PAN !

Une seule balle, mille raisons.

Le corps d'Henry gît maintenant sans vie sur le sol crasseux de sa cave. La guillotine vient de faire son office, mais personne n'est là pour applaudir. Ils seront tous là

pour le juger. L'accusation a commencé sa plaidoirie le jour où il a tourné le dos à son passé. En cette belle journée de printemps 68 où, apeuré par le changement, il a trahi ses amis et ses frères d'armes en même temps que ses convictions. Le poids des responsabilités d'une vraie révolution l'avait fait trembler de peur. Il ne tremblera plus. Le passé l'a rattrapé. Fatigué par le poids des années, il s'est laissé dépasser sans jamais rien tenter... de moins banal.

Une seule balle, mille raisons. Henry s'est fait sauter le caisson.

Le bruit n'a alerté personne. Moralement exténuée par sa journée de boulot, la femme d'Henry n'aura aucun mal à découvrir le cadavre. Les médecins légistes responsables de l'autopsie désigneront logiquement le suicide comme seule cause possible du décès. Sans ménagement, ils annonceront à la nouvelle veuve que son ancien époux souffrait probablement de délire schizophrénique avec tendance à l'autodestruction. Évidemment, au début elle n'en croira rien. Elle répétera inlassablement à qui voudra l'entendre que son chéri n'aurait jamais commis une telle ignominie. Puis elle réfléchira, suffisamment pour se rendre compte que le

passage à l'acte de son défunt mari s'imposait comme une évidence. Dernier lieu commun, elle se sentira coupable de sa disparition et se demandera le restant de ses jours si Henry souffrait d'être différent ou s'il souffrait d'être comme les autres.

Ce matin-là, comme chaque matin, l'horoscope d'Henry déblatérerait les bêtises habituelles auxquelles il n'avait jamais cru :

Travail : ne serait-il pas temps de faire un break ?
Interrogez- vous sur vos réelles ambitions.

Santé : une dure journée vous attend. Soufflez un peu.

Amour : raviver la flamme ne se fera pas sans peine.
Néanmoins, avec quelques efforts ciblés, votre promesse devrait rouvrir les yeux.

État général : prenez garde aux doutes qui sommeillent en vous !

Un hôte tendu par un convive inattendu

(Paniqué)

Je le savais, je le savais,
A chaque fois, il me fait le coup.
Dès que j'ai des invités, il vient m'importuner.

Le voilà qui frappe à la porte.
Que faire, que faire ?
Il faudrait peut-être que je sorte...

(Eccœuré)

Il inspire tellement de dégoût.
Si je le laisse venir,
Je ne donne pas cher de mon avenir.

Même saouls, ils n'en seraient pas jaloux.
Bien au contraire,
Comment diable pourrait-il leur plaire ?

Il est si vicieux, si sournois.
Bruyant et mal élevé,

Il fait toujours tout pour se faire remarquer.

Pourquoi prendrais-je le risque

Qu'ils s'en prennent ensuite à moi ?

(Décidé)

Il faut que je m'éclipse.

Si je ne veux pas mettre un terme à ce délicieux repas,

Je dois m'en débarrasser de ce pas.

(Tour à tour hésitant puis effronté)

Si seulement...

Si seulement je pouvais le laisser entrer en douce.

Non, non, je ne peux pas, ils s'en apercevraient,

Et ça ne ferait qu'accroître la gêne,

Et gâcher le plaisir.

Oserais-je ?

Mon dieu, je me sens frémir

A l'idée de l'imposer.

Et pourquoi pas ? Après tout,

Il n'a rien de précieux,

Mais il a certains atouts.

Oui, c'est vrai, c'est pas faux.
Personnellement, je le trouve charmant,
Malgré tous ses défauts.

(Bien décidé à accueillir son "ami")

Bon allez, qu'à cela ne tienne,
J'ouvre le portail à cet épouvantail.
Et Santé ! À la tienne Étienne !

(Déçu)

Et voilà,
Voilà,
Voilà, bien joué !
Tout le monde se taille.
A chaque fois c'est pareil,
Suffit que je pète pour que ça les effraie.

(Apaisé et conciliant)

On va rester tous les deux,
En petit comité c'est toujours mieux.
Tous ces sots ne sauront jamais t'apprécier à ta juste valeur.
Bande de superficiels qui ne s'arrêtent qu'à l'odeur...

Le miel & le vinaigre

"[...] L'Homme agit comme il agit car il croit vivre éternellement. Or, seule la Grandeur Céleste peut traverser les âges indemne [...] Je sais désormais que le destin prend parfois de drôles de chemins. Et si certains ne pensent qu'aux biens quand les autres vivent sans rien, par une chose nous sommes unis : tout est déjà écrit."

Link

Link venait tout juste d'avoir dix ans quand il se mit en route pour le plus merveilleux des voyages...

**Hôpital Saint Bartholomew de Londres,
Chambre 808,
Date inconnue.**

Après plusieurs heures de lutte acharnée contre une douleur sans nom, Link finit par s'endormir grâce à la forte dose d'analgésiques qui lui était administrée en continu par intraveineuse. Son pouls redevenait régulier, ses autres signes vitaux se stabilisaient progressivement. Il s'engouffrait sans le savoir dans le profond sommeil noir, première étape vers le repos des braves.

Un étage entier du centre hospitalier était exclusivement consacré à Link. La moitié des membres du personnel soignant veillait constamment sur lui. L'autre moitié courait dans les couloirs jour et nuit à en perdre haleine ; apportant échantillons divers aux laboratoires d'analyses, transmettant les consignes d'hygiène, assurant la liaison entre les différents services... Les spécialistes les plus compétents du monde avaient été réunis d'urgence, et tous se relayaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour essayer de trouver un remède en mesure de combattre efficacement le mal qui rongait le *Messie*.

Malheureusement, en dépit de cette dépense considérable d'énergie et de moyens, tous leurs efforts mis en commun ne parvenaient qu'à ralentir le processus. Il ne restait probablement plus que quelques jours à Link, avant de passer de vie à trépas. Il franchirait alors le seul pas qui lui restait à franchir, le dernier obstacle vers l'immortalité. Sa *découverte* lui avait conféré une longévité extraordinaire, mais même lui ne pouvait vivre éternellement – au sens charnel du terme. Sans descendance directe, son héritage ne serait pas transmis. Seul le souvenir de ses actions traverserait les siècles jusqu'à la nuit des temps.

Dehors, entassée dans le petit parc bordant l'hôpital, la foule nombreuse était littéralement suspendue aux lèvres des médecins qui s'occupaient de Link. Dans chaque ville, chaque bourg, chaque bled paumé où l'information était parvenue, les masses s'étaient spontanément rassemblées à l'annonce de l'hospitalisation de leur *Héros*. Sans volonté métaphorique aucune, cela faisait plusieurs semaines que le Monde s'était arrêté de tourner. Aux quatre coins du globe, les Grands Conseillers avaient proclamé l'état d'urgence. Le havre de paix créé par Link connaissait une effervescence sans précédents. Sur la

Place Saint-Pierre à Rome, dans la Mosquée Sacrée de La Mecque, devant le Mur des Lamentations de Jérusalem ou encore au pied de la Grande Muraille de Chine, partout régnait la même tension.

La plupart des gens ressemblaient à des oisillons perdus. Ils ne retournaient plus chez eux pour manger ou pour dormir, ils attendaient. Une attente insupportable, que quelques rares oiseaux de mauvais augure rendaient plus pénible encore par le colportage de fausses rumeurs. Tous les jours, d'immenses convois routiers acheminaient des vivres sur les lieux de rassemblement pour éviter que les gens ne se laissent mourir de faim. Pour fuir cette triste réalité, les meilleurs musiciens n'avaient de cesse d'interpréter leurs plus belles œuvres ; devant des publics en transe implorant le Seigneur de laisser la vie sauve à son dernier Prophète.

Leur Prophète.

Malgré la forte probabilité d'une épreuve traumatisante à venir, personne ne voulait songer à ce qui se produirait si Link venait à disparaître. Les derniers philosophes soutenaient que, face à une telle perte, l'humanité retournerait certainement à la précarité. De la

même façon qu'elle s'y était embourbée la première fois : rapidement et inéluctablement. Seulement, cela faisait bien longtemps que plus personne ne prêtait attention à ces mauvaises langues.

Les vieillards chanceux, ayant connu Link quand il n'était encore qu'un môme anonyme, l'affirmaient sans mal : à cette époque lointaine, rien ne portait à croire que Link vivrait une existence si marquante. Et pourtant, cent ans plus tard, la face du monde reflétait bel et bien les changements qu'il lui avait apportés. À l'aube de son dernier souffle, il n'existait sur terre aucune personne susceptible de ne pas le connaître. La coutume imposait que son nom soit le premier mot enseigné aux jeunes enfants. À l'école, les cours d'Histoire conventionnels avaient été remplacés par l'étude de sa vie et de ses préceptes. Les journaux et magazines divers lui consacraient toujours la couverture de leurs éditions. Chaque année, le Comité du Nobel lui décernait l'ensemble des prix. Depuis des décennies, chaque être vivant lui accordait une reconnaissance éternelle spontanée. Car depuis ses surprenantes *révélations*, Link était considéré comme le seul et unique Élu de Dieu...

Ce prédestiné vit le jour dans une modeste clinique de Liverpool. En anglais, Link signifie "lien". Il hérita de ce nom si particulier en souvenir des jeux vidéo qui avaient bercé l'adolescence de ses parents, avant que ces derniers ne fuguent pour s'aimer librement.

Petit, Link était somme toute un garçon ordinaire. D'un naturel paisible, d'une bonne humeur contagieuse, il faisait la fierté de sa maman, Anne. Son père... Il n'en parlait jamais. Ce lâche les avait abandonnés le jour de sa naissance, par peur d'affronter une *aventure* qu'il n'avait pas recherchée. Il vit naître son unique fils. Il poussa même le vice jusqu'à couper le cordon le séparant de sa génitrice. Et quand il contempla sa descendance dans les bras de son épouse, son courage l'abandonna comme il allait abandonner les siens : sans prévenir. Il s'enfuit pendant la nuit, alors que les deux êtres les plus chers à ses yeux dormaient enlacés. Il savait qu'il le regretterait pour le restant de ses jours, mais la paternité était pour lui une montagne impossible à escalader. Trop d'embûches, trop de responsabilités en cas de chute. Il ne voulait pas faire le grand saut sans parachute. Du moins, c'est ce que Link

obtint comme explication à chaque fois qu'il aborda le sujet. Personne ne revit jamais son paternel.

Link et sa mère se retrouvèrent donc prématurément seuls pour affronter les épreuves de la (sur)vie. Sans diplôme, Anne n'eut pas d'autre choix que de collectionner les petits boulots ingrats et de voyager sans cesse à travers le Royaume-Uni, en quête de sécurité financière. Au fil des années de vache maigre, l'étroitesse de leur cercle familial façonna un lien affectif très fort ; si fort qu'ils ne se quittaient sous aucun prétexte. Soudés l'un à l'autre, rien ni personne ne pouvait s'immiscer entre eux. Et c'est sans nul doute cette merveilleuse relation qui leur permit de tenir le coup. Anne fit tout son possible pour assurer le confort minimal de sa progéniture. Il n'était pas rare qu'elle doive cumuler plusieurs emplois pour joindre les deux bouts. Elle travaillait trop et dormait peu.

Pendant une période de stabilité bienvenue, Anne fut serveuse dans un restoroute très fréquenté. Bien évidemment, elle emmenait toujours son chérubin sur son lieu de labeur. Tous les clients l'adoraient. Il était si calme, si gentil ; même les chauffeurs les plus bourrus s'attendrissaient devant ses petites joues roses. En parallèle,

Link s'épanouissait gaiement au contact de ces inconnus aussi variés que divertissants.

Après un licenciement amer, les deux compères reprirent la route ; une voie parsemée de trous et d'impasses. Fort heureusement, ils goûtèrent également à la chance dans leur menu de malheurs. Au cours de leur périple, ils rencontrèrent parfois des personnes de cœur, prêtes à partager le peu qu'elles avaient. Des indigènes accueillants leur ouvrirent gracieusement les portes, leur permettant ainsi d'avoir un toit sous lequel s'abriter de la citoyenne britannique la plus connue : la pluie.

Parmi toutes leurs familles d'accueil temporaires, une personne en particulier marqua profondément Link ; si profondément qu'elle s'ancra à jamais dans son cœur et son esprit. Lors d'une escale dans le sud du pays, Anne et lui furent recueillis par une charmante institutrice à la retraite. Elle compatit de suite à la peine de ces deux êtres, livrés à eux-mêmes comme elle l'avait été par le passé. Abandonnée à son triste sort à la mort de son mari, la pauvre veuve avait vu ses propres enfants se partager l'héritage par le biais de magouilles ignoblement efficaces. Depuis, elle ne voyait même plus ses petits enfants. Il ne lui

restait que sa bicoque qui, comme elle, était prête à s'écrouler. Pour survivre, cette dame âgée était obligée de louer une partie des pièces de son habitation. Elle se prit tout de suite d'affection pour le petit garçon, et le duo affamé se joignit à sa vétuste détresse. Instinctivement, Link se mit à l'appeler Granny (mamie), et elle ne le reprit jamais car, au fond, elle désirait qu'il en fût ainsi.

Après plusieurs semaines de cohabitation et de nombreuses demandes rejetées, Anne accepta à contrecœur que son fils reste à la maison pendant la journée. Granny lui enseigna alors la langue de Shakespeare, les mathématiques et l'Histoire. Link était un garçon attentif, curieux et qui apprenait vite. Ce qu'il préférait par-dessus tout, c'était d'écouter sa mamie philosopher, partager sa vision très personnelle des choses de la vie. Certes, son jeune âge ne lui permettait pas de comprendre toutes les subtilités des discours d'adultes, mais il en saisissait les grandes lignes et les réadaptait à sa vision enfantine. Puis Link adorait cette façon si particulière qu'elle avait de se remémorer les espoirs des générations larguées. Malgré son âge avancé, elle y mettait toute la fougue que pouvait entraîner ce genre de discours utopiques et idéalistes ; récits

proches d'élucubrations hippies découlant d'une consommation excessive de substances illicites. Autrefois, Granny avait maintes fois participé à des soirées embrumées au cours desquelles ses pensées l'avaient été tout autant. Seulement, si à 20 ans ses convictions lui apparaissaient comme des vérités absolues, à 80, elles lui semblaient plutôt dérisoires.

« Vois-tu, mon cher petit, je n'ai jamais compris pourquoi les choses avaient un coût estimé par l'homme. C'est vrai, pourquoi faudrait-il tout quantifier ? Quand on y pense, l'argent n'a que la valeur qu'on lui attribue. C'est une notion totalement subjective... Nos ancêtres ont sans doute ressenti le besoin de monnayer leurs services pour faciliter les échanges. Mais ils l'ont fait au détriment d'antiques systèmes plus justes de troc et de collaboration entre les personnes... Si je cueillais une fleur dans la nature et que je désirais la revendre, pourrais-je en fixer le prix arbitrairement ? Pourquoi, Diable, l'homme a-t-il cru bon d'évaluer les biens que lui offrait la terre et que sa science lui a permis de modeler à sa guise ? Parce qu'au final, ce n'est jamais qu'une poignée de primates évolués qui se sont approprié les matériaux qui les entouraient pour fabriquer

les outils nécessaires à leur développement égoïste. » Le ton de la vieille dame se muait inéluctablement en réprobation. « L'homme s'est d'abord amusé à faire sienne cette planète pour ensuite lui accrocher une étiquette avec le prix dessus. Et avec l'argent qu'il s'est mis dans les poches, il en a profité pour creuser un fossé entre les classes sociales. Le pouvoir appartient maintenant à des sauvages que l'appât du gain a rendus plus pragmatiques. Qui est l'homme pour faire tout cela ? Se prend-il pour Dieu ?

— Dieu...

— Bah, après tout, qu'est-ce qu'on y peut ? Tu sais que je m'emporte facilement. Ta mère me réprimanderait sévèrement si elle apprenait tout ce que je te raconte. Au bout du compte, l'homme a peut-être raison. Et moi... Moi, je suis peut-être dépassée.

— Allez Granny, continue ! C'est qui Dieu ?

— Quel petit garçon brillant », observa la mamie, avec dans les yeux un mélange de fierté et de nostalgie pour cette candeur oubliée. « Dieu ? Tu veux savoir qui est Dieu ? Bien, vois-tu, de par le monde courent d'innombrables rumeurs à son sujet. Des théories plus improbables les unes que les autres. Pour ma part, je te

dirai seulement ceci : Dieu a d'abord créé l'homme, et pour le remercier l'homme a ensuite inventé Dieu. Voilà qui est Dieu. Une entité issue d'un paradoxe. Mais arrêtons là cette digression farfelue et revenons à nos moutons : les fractions ! »

La vie n'était pas rose tous les jours, néanmoins, les trois infortunés la traversaient allègrement, conscients que cela aurait été bien pire s'ils ne s'étaient jamais rencontrés. Puis un soir, les Moires (divinités du destin) frappèrent à leur porte. Alors qu'Anne revenait du magasin où elle avait décroché un job de caissière faiblement rémunéré, le vent d'automne lui souffla la réponse à l'énigme de l'arbre de la fortune. Parmi les feuilles mortes qui balayaient le sol de leurs mouvements imprévisibles, un billet de loterie vint se coincer sous sa chaussure. Le morceau de papier avait été correctement complété, puis il avait abandonné son propriétaire.

Quand Anne rentra à la maison, son fils regardait la télévision sur les genoux de sa grand-mère d'adoption. C'était un programme animalier, comme d'habitude. Link était tellement fasciné par la faune et la flore de la planète bleue qu'ils ne rataient jamais une émission consacrée à la

nature. Ils firent une exception. D'un tempérament curieux et n'ayant rien à perdre, Anne insista pour voir le tirage du loto. Et le miracle se produisit. La vie rend parfois sous d'autres formes ce qu'elle a pris par le passé. Ils étaient riches, scandaleusement riches. Et ils le seraient pour toujours avec le jackpot qu'ils venaient de remporter. Plus besoin de trimer, ni de faire l'aumône. Finis les soucis !

Ou pas. S'il est bien un fait qui ne souffre d'aucune contestation : l'argent a ses raisons que la raison oublie.

Anne avait toujours rêvé de parcourir le monde. Après avoir touché son chèque à neuf chiffres, elle remercia Granny comme il se devait et partit avec son fils sous le bras. Elle était tellement heureuse à l'idée de cette nouvelle et belle aventure qu'elle ne songea pas un instant au sacrifice qu'elle imposait à ses proches. Tout l'or du monde n'aurait pas suffi à remplacer ce que Link et Granny perdirent ce jour-là. Il eut à peine le temps de lui faire un dernier signe de la main depuis la fenêtre du train le conduisant sur le Vieux Continent. Mais ce qui n'aurait dû être qu'un au revoir furtif se transforma rapidement en Adieu, cruel et définitif. Le surlendemain de leur départ, Anne et Link apprirent dans les journaux la mort de la

vieille dame. Elle avait péri dans l'incendie accidentel de sa maison. Ils auraient pu s'y trouver au moment du drame. Ils auraient dû assister à l'enterrement de l'unique famille qu'ils avaient jamais eue.

Peu de temps après l'accident mortel de Granny, Link dut combattre un mystérieux mal foudroyant. Il s'en sortit miraculeusement au terme d'une lutte acharnée de plusieurs jours ; les soins étant bien meilleurs quand ils ne sont pas couverts par l'assistance sociale. Sitôt remis sur pied, il partit avec sa mère pour faire le plus merveilleux des voyages. Il venait tout juste d'avoir dix ans.

Link allait enfin découvrir les merveilles que le monde avait à offrir, admirer les somptueux paysages qu'il n'avait vus qu'à la télévision ; loin des grandes villes, des grises mines et de la pollution. Anne était à mille lieues d'imaginer que leur expédition déboucherait sur un épilogue incroyable. Cependant, avant de changer l'Humanité, Link allait devoir prendre conscience de sa vraie nature. Jusqu'alors, les rencontres du hasard avaient adouci son chagrin d'orphelin. Hélas, tous les terriens

n'étaient pas disposés à rendre service. De plus, la perte irrémédiable de sa mamie l'avait bouleversé profondément, au point d'affecter indéniablement son jugement.

Link détestait voyager. Au grand dam d'Anne, il ne retint que les atrocités du globe. Ils laissèrent pourtant leur chance aux six continents. D'abord l'Afrique, terre merveilleuse inondée de richesses, saccagée par la cupidité de dictateurs dominant des populations incultes. Ils découvrirent ensuite l'Asie et son communisme maquillé. Là où les gens sont trop nombreux pour vivre heureux et où les enfants sont comptabilisés comme des poupées à la sortie des usines. Puis vint l'Amérique du Sud, ivre de violence, peuplée d'anciens monstres allemands. Et l'Amérique du "tout est permis", bâtie sur le sacrifice d'une race entière et survivant grâce à l'argent de la guerre. Sans oublier l'Europe, communauté fictive traînant le cadavre de sa grandeur passée ; et l'Océanie, terre sauvage abandonnée, livrée aux mains d'une poignée d'aborigènes et de repris de justice. Même les côtes gelées d'Antarctique avaient été violées. C'en était trop pour les yeux candides du jeune garçon.

Après sept longues années de supplices et de déchirements, au cours desquelles il n'éprouva aucun sentiment positif envers le genre humain, Link laissa sa mère aux portes du désert, bien décidé à ne pas en revenir.

Au bout d'un parcours aride de trois jours, sans pain et sans secours, il mit un genou à terre. Sa volonté d'avancer l'abandonnait en même temps que ses dernières forces. La fin était proche. Pour ne rien arranger, une violente tempête de sable se leva, lui lacérant les chairs apparentes pendant de longues minutes. Link se recroquevilla et attendit que les éléments se calment ; en priant pour qu'ils n'aient pas raison de son corps desséché.

La tempête cessa brusquement. Au loin, derrière les tourbillons qui retombaient lentement au sol, un cheval apparut. Les reflets du soleil sur sa tunique ocre lui conféraient une magnifique couleur dorée. Seules lui manquaient des ailes pour ressembler à Pégase, la monture des divinités déchues. Après de longues secondes d'observation réciproque, l'animal vint calmement s'agenouiller devant la carcasse martyrisée de Link, l'invitant à le monter. À califourchon sur le noble destrier, l'adolescent meurtri se voyait déjà emporté vers des

contrées sans retour. Mais au bout de quelques heures de trot élégant, le cheval s'arrêta aux abords d'un lac gigantesque. Link n'en revenait pas. Au beau milieu de ce dédale de dunes, vide de toute vie – où même les cactus ne poussaient plus – il pouvait contempler une immense oasis, bordée d'une verdure luxuriante. Si la plénitude pouvait être résumée en une seule image, rien ne s'en rapprocherait plus que le tableau qu'il admira ce jour-là. Il n'avait jamais vu autant d'animaux différents rassemblés en un seul endroit. Des milliers d'oiseaux de toutes les couleurs virevoltaient à quelques mètres de la surface de l'eau, dessinant des arcs-en-ciel torsadés qui se déplaçaient au gré du vent. Juste en dessous, des mammifères, des insectes et des serpents... Des poissons, des lézards et beaucoup d'autres bestioles folkloriques vivaient en parfaite harmonie. Ils ne se mangeaient pas entre eux, non, ils semblaient se contenter des ressources que leur procurait l'immense abreuvoir ; une étendue d'eau tellement grande qu'il était difficilement concevable que personne n'ait jamais découvert ce petit bout de paradis. Et au beau milieu de ce jardin édénique, immergée jusqu'à la taille, une femme superbe aux cheveux d'ange fredonnait une mélodie

bien connue de Link : *Is this the world we created*¹, du groupe de rock anglais Queen. La poitrine de l'inconnue était délicatement caressée par le faible courant de l'eau. Ses épaules étaient fines et son visage harmonieux. Seules quelques rides discrètes trahissaient son âge. Link crut reconnaître en elle certains des traits de sa maman se confondant avec ceux de sa mamie.

Assoiffé, il descendit promptement du pur-sang et courut sans retenue vers cette véritable œuvre d'art. À défaut de s'écarter apeurés, les animaux se dressèrent de part et d'autre de son sprint pour dessiner une allée le conduisant jusqu'au lac. Simultanément, quantité de pétales écarlates tombèrent des arbres, lui permettant de courir sur un tapis fleuri d'une douceur de velours.

Après s'être abondamment désaltéré, il se tourna vers la jeune femme et lui demanda innocemment :

« Qui es-tu ? »

— Allons, tu ne l'as pas encore deviné ? s'étonna-t-elle. Toi qui es si intelligent. J'avoue être un peu déçue par ton manque de perspicacité. Mais je conçois aisément que la faim et la fatigue aient pu altérer ta clairvoyance. »

¹ Est-ce là le monde que nous avons créé ?

Subjugué par cette sagesse aux lignes sublimes, Link ne sut quoi rétorquer.

« Je suis le Tout et son Contraire, reprit-elle. Je suis l'Alpha et l'Oméga. Je suis ces arbres. Je suis cette eau que tu bois.

— ...

— Tu ne devines toujours pas ? Voyons mon garçon, mais je suis Dieu. »

Le jeune effronté ne prit même pas le temps de l'hésitation.

« Comment ça Dieu ? Toi ? Une fille ?

— Je suis telle que tes sens me perçoivent. »

Link resta sans voix.

« Surpris ? lui demanda-t-elle.

— Mais... mais... mais...

— Oui, quoi donc ? »

Abasourdi, Link détourna la conversation.

« Mais... Et ces animaux ? Je ne les avais jamais vus auparavant.

— La plupart des espèces que tu vois ici se sont éteintes à cause de l'activité humaine. On n'en parle plus

dans les livres d'école. Il est tout à fait normal que tu ne les connaisses pas.

— Ça, là, c'est quoi ? » l'interrogea-t-il en indiquant un troupeau d'énormes bestiaux gris aux cornes imposantes.

« Eux ? Ce sont des rhinocéros de Java. Ils vivaient autrefois dans les rizières du Viêt Nam.

— Et ces gros chats ?

— Des tigres de la Caspienne, exterminés dans les années septante.

— Je vois... Un tableau de chasse bien garni. Et donc toi, tu dis que tu es... Dieu, reprit-il perplexe.

— Je ne dis pas être Dieu. Je suis Dieu. C'est un fait incontestable.

— Et qu'est-ce qui me prouve que tu es ce... cette chose. Enfin, tu me comprends.

— Regarde autour de toi !

— C'est plutôt convaincant, c'est vrai. Mais tout ça, là, et toi, pouvez très bien être issus de mon esprit soumis à la rude épreuve de ce soleil de plomb. Tu n'es peut-être que le fruit de mon imagination. »

Elle le toisa quelques secondes, les yeux emplis de malice, avant d'ajouter :

« Tu es peut-être le fruit de la mienne. »

Link réfléchit quelques instants à cette pertinente remarque.

« Je te l'accorde. Mais dans ce cas, pourquoi m'avoir fait venir ici ?

— Je n'ai rien fait. Tu es venu ici tout seul. Chaque homme suit son propre chemin. J'ai fait le choix de t'attendre, pas de t'amener à moi.

— Pourquoi m'as-tu attendu ?

— Pour t'ouvrir les portes, mon jeune ami.

— Les portes ? Quelles portes ? On est au milieu de nulle part.

— Tiens Link, mange ce fruit !

— Tu connais mon nom ? Comment connais-tu mon nom ? »

La femme ne ressentit pas le besoin de lui répondre sur ce point. Il accepta le fruit sans sourciller.

« Une pomme... le fruit défendu, poursuivit Link avec une pointe de sarcasme.

— Quel jeune garçon provocant ! » Elle le dévorait du regard.

Link croqua dans le fruit le plus savoureux qui lui eut été donné de goûter. Il sentit une énergie nouvelle et revigorante envahir son organisme du bout des orteils à la pointe des oreilles. Ses blessures guérirent instantanément.

« Mais qu'est-ce que... Comment est-ce possible ? » Sa curiosité allait grandissante, de paire avec son attirance pour cette mystérieuse personne.

D'un geste délicat de l'index, la séduisante créature lui ordonna de laisser ses paroles au repos et sortit de son bain pour aller s'étendre sur le sable. Sa nudité révéla la volupté de ses courbes délicieuses. Succombant à un désir intense, Link laissa tomber ses vêtements pour la rejoindre. Leurs corps se rencontrèrent instinctivement et se mélangèrent pour ne plus former qu'un seul être, ondulant au rythme des vagues. Un halo de lumière bienfaisante les entoura d'une grâce à nulle autre pareille. Le temps interrompit sa course pour permettre à cet instant de bonheur de durer éternellement. Une véritable renaissance pour Link. Un cadeau de Dieu.

Après avoir assouvi leur passion, ils se séparèrent et restèrent de longues minutes silencieux sur la petite plage de sable pourpre. Ils ne se tenaient même pas la main. Toute forme de tentation avait disparu pour laisser place à une curiosité platonique.

« Je t'écoute, questionne-moi et je te guiderai dans le sombre labyrinthe de tes pensées, s'exclama-t-elle.

— Je ne saurais pas par quoi commencer, répondit-il désorienté. J'ai tellement de questions qui me viennent à l'esprit.

— Tu n'as qu'à en choisir une au hasard et me la poser.

— OK, euh... Alors, au hasard... Quel âge as-tu ?

— HA ! HA ! Décidément, je ne m'attendais pas à celle-là ! Dire que je croyais ne plus jamais être surprise. Voyons, quel âge me donnerais-tu ?

— Je ne sais pas trop. Trente ans, par là.

— Ton compliment me ferait presque rougir. En réalité, j'existais bien avant la naissance de l'univers.

— La naissance ?

— Chaque chose naît, ou provient, si tu préfères ce terme plus conventionnel, d'une entité antérieure.

— Tu as donné naissance... Tu as créé l'univers ?

— En quelque sorte. Mais je ne pense pas que ces choses t'intéressent. Tu n'es pas là pour m'interroger sur tes origines.

— Tu as sûrement raison, répondit-il, pensif.

— Je sais. Et je sais aussi que la question qui te brûle les lèvres commence par "pourquoi". »

En entendant ce mot banal, Link éclata en sanglot de façon déconcertante. Sa rage se mêla au dégoût pour exploser en un jaillissement d'incompréhensions. Ses larmes lui rappelaient cette question légitime qui l'avait accompagné durant ces sept longues années passées à découvrir le vrai visage de l'homme :

« POURQUOI ? » cria-t-il sans retenue. « Pourquoi l'homme fait-il subir toutes ces choses à ses semblables et à son habitat ? Toi qui sais tout, dis le moi ! Y a-t-il une raison à tout cela ? Poursuit-il un but méconnu ? Ou est-ce son besoin d'exister qui nourrit sa cruauté ?

— Question très pertinente. Avant de répondre, je voudrais savoir ce que tu connais de l'homme... Mais pour éviter que tu ne te perdes dans une description aussi primaire qu'erronée, j'ai recours à la rhétorique et te

proclame ceci : rien. Tu n'en connais absolument rien. Tu serais incapable de définir l'homme, car tu n'en es encore qu'une ébauche. L'être humain n'est qu'aux premiers stades de son évolution. Bien loin se trouve le but dont tu me parles.

— Il y a donc un but ? questionna-t-il, soulagé.

— Bien sûr qu'il y a un but. Il y en a toujours un. Sinon, pourquoi se lancer dans une telle entreprise ?

— De quoi parles-tu ?

— De la Terre, bien sûr. De quoi crois-tu que je parle ?

— Je ne comprends absolument rien.

— C'est normal. Avec toutes les inepties qui circulent à mon sujet... Fais fi de la compréhension et écoute-moi attentivement ! Pour la première fois depuis des lustres, j'ai le sentiment que ça pourrait marcher. Vous êtes à un doigt d'y arriver. Il suffirait d'un léger coup de pouce et l'homme pourrait réussir là où toutes les autres espèces ont échoué.

— Quelles autres espèces ? Tu veux parler des dinosaures ?

— Mon cher Link, ta naïveté pourrait presque m'émouvoir, se moqua-t-elle gentiment. Crois-tu sérieusement que la Terre soit la seule planète à avoir été habitée ?

— Non, mais pourquoi en parles-tu au passé ?

— Parce que toutes les autres expériences... Toutes les autres planètes habitables ont malheureusement atteint leurs points de non-retour.

— Toutes les autres...

— Tu n'as pas besoin de saisir tous les aspects de la situation. Prends simplement conscience de l'aide que je pourrais t'apporter si, par le plus grand des hasards, tu désirais résoudre cette énigme qui te hante, tirer un trait sur ce "pourquoi" qui t'empoisonne ; cette devinette futile dont la solution pourrait réduire les souffrances qui te rongent à de simples dommages collatéraux. »

Link ne savait plus quoi dire. Son désir de vérité se heurtait aux peurs qu'elle engendrait chez lui, l'empêchant de trouver les mots pour répliquer.

« Relax, ne te mets pas tant de pression ! Un jour, tu seras prêt à connaître les raisons qui ont dicté mes actes. Mais pas encore. Tu as d'abord une tâche très importante à

accomplir. Tout à l'heure, je t'ai donné la clé pour ouvrir les portes du salut de cette planète et de ses habitants. Utilise ce don pour instaurer l'équilibre que tu souhaites si ardemment !

— Pourquoi ferais-je une telle chose ? Pourquoi les aider ? Ils ne sont que sang et violence, destruction et vengeance. La sauvagerie de ce monde me met la haine au cœur. Pourquoi devrais-je les secourir ? » Malgré sa colère, le ton de sa voix trahissait l'affection charitable qu'il nourrissait encore à l'égard de ses semblables.

« Parce que toi seul connais le chemin. » Le sourire enjoué qu'elle arborait depuis quelques minutes jurait avec la solennité de ses propos.

« Tout cela semble te réjouir au plus haut point, lui fit-il remarquer. Tu ne ressens donc rien ?

— Détrompe-toi jeune impudent car mon cœur a pleuré mille fois. Mais après tant de temps passé à observer l'effondrement des nations, mes ressentiments se sont transformés en compassion amusée... Link, j'ai foi en toi. Tu peux les guider. Tu peux y arriver. Accepte ta voie ! »

Link était à la fois enthousiaste et décontenancé. Même lorsque la destinée se dessine, claire et limpide, bien

sage celui qui peut prétendre la suivre sans réserves. Il essaya de trouver les mots adéquats :

« Je... Je voudrais...

— Ne dis rien... Un cadeau ne devrait jamais générer de reconnaissance.

— Mais pourquoi avoir attendu si longtemps avant de nous aider ?

— ... »

Face à ce silence dérangeant, Link insista.

« Pourquoi ?

— Parce que... sans le vinaigre, le miel ne serait pas le miel, se justifia-t-elle, un peu honteuse. »

Un silence plus dérangeant encore s'installa l'espace d'un instant. L'occasion pour Link de balayer ses dernières hésitations.

« Je reviendrai te voir, reprit-il.

— Tu n'as donc pas compris ? Quand tu reviendras, je ne serai plus là.

— Pourquoi ?

— Pourquoi tant de "pourquoi" éreintent-ils un esprit si vaillant ? Je ne serai plus là parce que tu ne seras plus.

— Serai-je mort ?

— D'une certaine façon... Tu auras changé, tout simplement. Link, l'amour que nous avons partagé était sincère. Nous nous reverrons, je te le promets. »

Il ne prolongea pas ces Adieux de paroles superflues. Sans un mot, il accepta de quitter ce merveilleux endroit, non sans regrets. Il partit sans se retourner, pour accomplir sa mission.

Une fois revenu à la civilisation, Link ne sut par où commencer. Il était si euphorique à l'idée de changer les choses qu'il n'avait pas vraiment réfléchi aux moyens qu'il devrait mettre en œuvre pour récolter le fruit de ses ambitions bienveillantes.

Après mûre réflexion, Link choisit un événement (théoriquement) propice aux bouleversements pour annoncer ses intentions : le G20. Il profita du sommet des nations pour dévoiler son plan, mais sans passer par le biais des chefs d'états. De fait, pendant que les grands dirigeants (convaincus de leur utilité) se répartissaient les cartes, Link s'adressa directement aux seuls vrais décideurs : les peuples. Grâce à ses nouvelles aptitudes divines et un caméscope

bon marché, il apparut simultanément sur tous les écrans du monde : les télévisions, les ordinateurs, les smartphones, les tablettes et les consoles portables ; dans toutes les salles de cinéma, sur tous les panneaux publicitaires, sur tous les écrans géants de stades... Et à l'instant précis où son image se profila, la grande fourmilière s'arrêta net. Guidées par une force invisible, les milliards de paires d'yeux se braquèrent instinctivement sur le visage de l'adolescent. La lueur d'espoir dans son regard les hypnotisa. Instantanément, ces "fourmis" en oublièrent jusqu'à leurs activités et leurs destinations, leurs échecs et leurs réussites, leurs peines et leurs joies. Rien d'autre n'existait plus que cet inconnu planté devant eux, immobile et silencieux. Sans trop savoir pourquoi, les milliards de téléspectateurs ressentirent en leur fort intérieur qu'ils devaient absolument l'écouter.

Le discours de Link fut très bref, les mots étaient secondaires ; pas de place pour l'éloquence dans de telles circonstances, nul besoin de longues tirades envoûtantes. Puis son visage disparut un instant, et du néant de l'écran noir jaillit une image : le Monde que les hommes justes avaient toujours désiré. Une vision de justice, c'est tout ce

qu'il leur insuffla par le biais des tubes cathodiques. Une simple vision qui leur fit entrevoir à tous ce que Link pouvait concrètement leur apporter : Dieu lui avait confié les clés de la rédemption et il entendait bien ouvrir les portes de la perception... Avant de se soustraire aux rétines, il annonça sa venue prochaine.

Les semaines qui suivirent cette annonce publique insolite furent très agitées. Partout, on ne parlait plus que de cette éphémère apparition. À l'engouement apparent se succédèrent rapidement l'inquiétude et l'immobilité. Tous attendaient impatiemment l'arrivée de ce guide autoproclamé. La révolution de l'esprit était déjà en marche.

Et comme il l'avait promis, Link réapparut. D'abord au Soudan, puis en Arménie, au Japon, en Bulgarie, en Suisse et ainsi de suite ; dans un désordre volontaire destiné à empêcher les sages d'y voir un quelconque symbole. Il traversa aléatoirement chaque pays de chaque continent pour entrer en contact direct avec chaque individu : enfant ou vieillard, malade ou bien portant, chéri ou abandonné. Il ne lui fallut que quelques semaines pour appréhender l'âme de chaque être vivant.

Link fit ensuite une brève intervention audiovisuelle où il demanda à tous les esprits en éveil d'écouter ce que leur dictaient leurs cœurs. Il leur affirma alors que si le message qu'ils percevaient était en adéquation avec ses propres espérances, il guiderait l'Homme vers le renouveau.

Aucun être humain ne manifesta la moindre hésitation – ou presque. Les sept milliards (et des poussières) de poussières étaient résolument prêtes à suivre ce sauveur venu d'ici et d'ailleurs. Et c'est ce qu'elles firent, incrédules. Elles le suivirent, le vénérant, l'admirant lors du miracle de la multiplication des repas. Une fois chaque fidèle repu, libérer les consciences fut d'une simplicité enfantine pour Link. La promesse de pain en abondance suffit à convaincre les dernières brebis égarées de rallier le troupeau de la coexistence salutaire. Le moment était venu d'abolir les désirs égoïstes, de réinstaurer l'équilibre entre les ordres établis et de réconcilier la Terre avec le fruit de ses entrailles. Il n'y aurait plus jamais de chefs et d'esclaves. Il n'y aurait plus que Link et son adage :

« Vivons heureux, vivons égaux ! »

Les guerres cessèrent et les pacifistes utilisèrent les armes une toute dernière fois pour se débarrasser des

monstres et des oppresseurs. Il n'y aurait plus jamais d'agressions, de viols ni de meurtres ; il n'y aurait plus jamais de terreur dans les regards ni de folie dans les actes.

Les gouvernements en place s'effacèrent promptement. Sans attendre que les populations ne démasquent leur superficialité, les administrations se sentirent inutiles. Dans la foulée, les bourses s'effondrèrent et les différences de classes sociales furent abolies. Plus besoin d'argent, car Link promit les mêmes privilèges à tous. Le pouvoir et la hiérarchie devinrent très vite des concepts passés de mode. Les grandes fortunes n'auraient plus d'avantages et le commun des mortels pourrait désormais goûter à toutes les formes de divertissement. Le travail se mua en loisir que s'accordaient les plus passionnés.

Les gens détruisirent également leurs maisons. Ils n'abattirent pas les murs à proprement parler, non, ils anéantirent symboliquement la notion de propriété qui avait sali leur moralité. Il leur fallait tout reconstruire, mais pour cela il n'était plus besoin de bois, ni de briques ou d'acier. La volonté de partage d'une demeure suffisait amplement.

Peu à peu, les végétaux recouvrirent les façades des immeubles et les villes se confondirent avec les forêts. Les moyens de transport polluants furent interdits et les gens trop enveloppés en tirèrent un bénéfice indéniable.

Comme Link ne se revendiquait d'aucune croyance religieuse, le monde entier se résolut à ne plus vivre selon les préceptes enseignés dans les anciens livres de foi. Qui plus est, le fait que Dieu fut de connivence avec une personne aussi ordinaire (d'apparence banale et sans réel talent) fit changer les mentalités sur le physique et le mérite. Les beaux et les doués n'auraient plus accès aux privilèges réservés aux esthètes et aux intellectuels. Les moches et les médiocres ne seraient plus sujets aux moqueries et au dénigrement.

En guise de conclusion à cette mutation profonde, les différents groupes ethniques se mélangèrent en un orgasme interracial démentiel afin que le métissage global réduise le *racisme* à une simple succession de syllabes. Après cette unification, les gens décidèrent de ne plus procréer pour que la planète puisse respirer pendant quelques décennies.

Une fois l'harmonie globale installée, Link délégua à six Grands Conseillers la lourde tâche de s'assurer que son cadeau fut bien utilisé. Il se retira et élut domicile dans une modeste cabane, au bord d'un lac peu fréquenté, où il vécut une vie formidablement simple avec sa mère à ses côtés. Il scella ses connaissances dans le silence et n'utilisa jamais ses dons à des fins personnelles. Aucun fou ne l'envia ou ne le défia. Il avait créé un paradis et rendu les hommes naturellement bons. Et ce bonheur contagieux se propagea pendant près d'un siècle, jusqu'au fameux jour où le corps de Link ne répondit plus à sa volonté.

Il avait repoussé les limites du temps, demeurant en pleine forme jusqu'à ses cent neuf ans. Aujourd'hui, il en avait cent dix et la maladie le rongait. Il allait bientôt s'éteindre sur un lit d'hôpital. Certains héros de jadis auraient refusé une fin aussi commune, mais l'humilité abreuve les grands hommes. Heureux de ses bienfaits, Link aspirait à se reposer pour l'éternité, le cœur léger et l'esprit libre. Il pouvait à présent s'en remettre à Dieu et retrouver ainsi son seul amour.

- Le miel & le vinaigre -

Fin alternative

Hôpital Saint Bartholomew de Londres,

Date inconnue.

À l'entrée de l'hôpital, une femme fatiguée par les imprévus de la vie fumait une cigarette offerte par un des internes de la maison. Son regard était sombre et de froides larmes coulaient lentement le long de ses joues creusées. Un médecin pressé venait de lui annoncer sans ménagement que son fils unique avait malheureusement succombé à la maladie dont il était atteint depuis plusieurs jours. Las de se battre, son rythme cardiaque avait diminué progressivement, de battement en battement, jusqu'à décrire une ligne horizontale privée des oscillations bénies de l'existence. Anne venait de perdre son fils – son seul lien avec le monde – emporté au seuil de sa deuxième décennie. Son petit garçon ne rêverait plus jamais. Il avait désormais le cœur léger et une ligne de vie infinie à parcourir.

Jack part au combat

Bon nombre de récits de guerres commencent par une rupture sentimentale. La courte histoire contée ici ne fait pas exception. Et pareil à beaucoup de jeunes garçons avant lui, notre *héros* était encore dans la fleur de l'âge quand il prit part au carnage.

Jack Madison avait à peine dix-huit ans, il vivait dans une petite bourgade du nord-est de l'Oklahoma, aux Etats-Unis. Il venait tout juste de commencer sa dernière année de lycée, au terme de laquelle il aurait pu décrocher une bourse universitaire grâce à ses exploits sportifs. De nombreux clubs professionnels de football américain l'avaient déjà remarqué, seulement, sa mère avait insisté pour qu'il finisse d'abord ses études avant d'entamer une carrière qui s'annonçait d'ores et déjà brillante.

Comme trop souvent dans son pays, le fait d'être le meilleur joueur de l'équipe avait élevé Jack au rang de star de l'école. Tous les autres garçons (ou presque) le jalousaient. Quant aux filles, elles étaient toutes à ses pieds.

Il n'avait qu'à claquer des doigts pour avoir celle qu'il voulait. Mais si toutes les filles ne voyaient que lui, lui ne voyait qu'*elle* : Suzanne. Même si Jack ne savait trop s'expliquer pourquoi il était amoureux fou de cette gonzesse-là. Pour les autres lycéens, Suzanne n'était qu'agréable au regard. Pour lui, elle dégageait une sorte d'aura magnétique irrésistible.

Il l'avait désirée intensément et après quelques mois de séduction en bonne et due forme, il l'avait finalement eue. Ou plutôt, c'est elle qui l'avait bien eu. Car si pour Jack, Suzanne comptait plus que tout, elle ne voyait pas leur relation du même œil. Ce fier *quarterback* n'était rien de plus qu'un divertissement, un faire-valoir, un numéro au compteur. Et les kilomètres défilaient vite à son âge. Si bien qu'un jour, sans crier gare, elle le quitta. Jack eut beau la supplier de revenir sur sa décision, rien n'y fit. Leur séparation était définitive et elle ne voulait plus entendre parler de lui. Il n'avait qu'à se faire une raison, même si elle n'avait pas été capable de lui en fournir une seule convaincante.

Bon sang, Jack ne pouvait se résigner à la perdre. Il l'aimait. Il l'aimait éperdument, et elle l'avait laissé choir.

Malgré sa robustesse, il sanglota telle une princesse trop gâtée à qui on aurait essayé d'expliquer que les choses ne s'obtiennent parfois qu'avec abnégation. Difficile à accepter.

Suzanne et Jack s'étaient quittés d'un commun désaccord et seul un bourbon célèbre lui apporta du réconfort. Il voulut noyer son chagrin dans l'alcool, il ne fit que noyer le poisson. Malheureux comme seuls peuvent l'être les premiers cœurs brisés, il se replia sur lui-même ; il s'isola du monde, persuadé que sa tristesse ne passerait pas. Jack n'avait plus que Jack (Daniel's) comme ami. Il lui arrivait parfois de siffler plusieurs bouteilles par jour. Ses camarades de classe essayèrent bien de le secouer par différents moyens, Jack continua toutefois de se morfondre.

Puis un beau jour, alors que ses maux de tête alcoolisés cognaient déjà sévère, une illumination le frappa de plus belle : il s'était laissé aller trop longtemps et le moment était venu de réagir. Jack fit alors un choix mûrement irréflecti dans ce genre de situation, et qui s'impose malheureusement comme une évidence chez ceux qui traversent une telle épreuve : il décida de prendre part

au dangereux jeu de la guerre. Et à l'époque, le Viêt Nam était une destination très en vogue.

Cinq cent mille soldats américains stationnaient déjà au Viêt Nam du Sud et Jack voulait en être. Il ignorait pourquoi son pays s'était empêtré dans une contrée si éloignée, mais les braves gars du gouvernement devaient avoir de bonnes raisons. De toute façon, il n'était plus question de reculer. Il avait eu vent des batailles livrées par d'anciens membres de son équipe de football partis au front, et les nouvelles colportées n'avaient fait qu'accroître son désir de leur régler – une bonne fois pour toutes – leur compte, à ces foutus rebelles du Nord.

De tout temps, à l'exception de son paternel, les hommes de sa famille avaient accompli le devoir patriotique. De la guerre de Sécession à la Seconde Guerre mondiale, aucun Madison n'avait reculé devant l'appel du drapeau. La légende racontait que l'aïeul de son aïeul avait chassé les Apaches lors de la conquête de l'Ouest. Bien que Jack soupçonnait cette histoire de n'être qu'un pieu mensonge transmis pour perpétuer la fierté du blason familial, il sentait que son heure était venue. Il jura, non sans humour, que lui vivant, il ne reviendrait pas sain et

sauf de son expédition.

Pour entrer dans la partie, il lui suffit de donner son nom et quarante dollars. Le conflit avait atteint son paroxysme et les recruteurs n'étaient plus très pointilleux au regard des conditions d'enrôlement.

En bon soldat volontaire qui se respecte, Jack passa en premier lieu par la case *formation*. Étape obligatoire au cours de laquelle un sévère instructeur en chef lui inculqua les bases minimales requises pour ne pas mourir trop vite. Contrairement à ses compagnons, Jack n'apprécia pas particulièrement cet enseignement imposé. Non pas qu'il fut médiocre, loin de là. Ça ne lui plaisait tout bonnement pas de perdre autant de temps à assimiler des choses qui, d'après lui, ne pouvaient s'apprendre que sur le tas. Et même s'il termina toutes ses classes avec brio, il n'y prit aucun plaisir. À dire vrai, il s'ennuya ferme. Tous les exercices lui parurent inutiles, car il savait qu'au moment opportun, son corps et son esprit ne failliraient pas. Il savait que ses muscles seraient en alerte, que ses réflexes seraient optimaux et qu'il s'en sortirait sans une égratignure. Il sentait qu'il avait ça dans le sang. Il avait la guerre dans les gènes et – la mort dans l'âme – il n'attendait

qu'une chose : qu'on le plonge au cœur de l'action pour pouvoir en découdre.

À la fin de ce trop long entraînement, il accueillit avec grand plaisir son affectation aux postes les plus avancés. Pourtant, ses débuts s'annonçaient délicats. Lui qui voulait du spectacle, il allait être servi. Plusieurs troupes de l'armée populaire nord-vietnamienne s'étaient enfoncées dans la jungle et l'état-major américain avait donné l'ordre de les débusquer avant qu'elles ne lancent une contre-offensive.

Quand Jack arriva avec son bataillon au camp des marines, il jubila. Tout était tel qu'il l'avait imaginé. Il resta longtemps en admiration devant ces décors exotiques et torturés. Nulle autre expérience ne l'avait frappé à ce point jusqu'alors.

Comme ses talents n'étaient pas passés inaperçus, pour sa première mission, Jack fut chargé de rétablir le contact avec un Soviétique du nom de Vladimir ; un ancien militaire qui avait retourné sa veste après les actes cruels perpétrés par l'armée rouge pendant la prise de Berlin. Vladimir était maintenant espion pour le compte des Occidentaux. Les Viêt-Cong lui étaient tombés dessus

pendant une opération de reconnaissance et il fallait à tout prix le secourir pour récupérer des informations d'une importance capitale. Jack n'en savait pas plus et ça ne l'intéressait pas vraiment. Il avait depuis longtemps compris la signification de la formulation "classé secret défense".

Après le débriefing avec les agents de la CIA, Jack retrouva avec joie Charlie ; un ami du lycée qui avait, lui aussi, succombé à l'appel des armes. Ces retrouvailles chaleureuses furent cependant de courte durée. Tandis que les deux compères se faisaient raccompagner en jeep jusqu'à leur tente, un avion biplace en flammes déchira le ciel, percuta le sol et pointa dans leur direction. La carlingue flamboyante rassa la voiture de très près, sans manquer de tuer le chauffeur, avant d'aller s'écraser dans la réserve de munitions. La terrible explosion projeta Jack loin du véhicule. Quand il rouvrit les yeux, il n'aperçut qu'une pluie de cendres et de chairs. Ses jambes...

Ses jambes ne lui répondaient plus.

Impossible de se relever.

« Non, non, non ! Et merde, pas déjà ! J'peux pas crever comme ça, s'affola-t-il.

— Debout soldat ! »

Jack se redressa comme par enchantement. Ses membres inférieurs étaient toujours endormis, mais il avançait. Charlie venait de le ramasser et le conduisait en lieu sûr. Une fois arrivés dans l'une des tranchées longeant les baraquements, Jack se ressaisit. Passé l'état de choc, il recouvra sa mobilité. Sur place, un gradé lui fit gracieusement don d'une arme de poing, d'une oreillette et d'une mitraillette dotée de cinq chargeurs.

« Pas le temps de discuter, ces enfoirés de jaunes sont passés à l'attaque plus tôt que prévu. L'objectif prioritaire est de défendre le camp, leur ordonna leur supérieur.

— À vos ordres, mon capitaine ! » répondirent vaillamment Jack et Charlie, réunis par la folie de la guerre.

C'est parti, pensa Jack, exultant à l'idée de se confronter à l'ennemi.

Les actions désastreuses qui suivirent s'enchaînèrent à une vitesse presque irréaliste. Les Viêt-Cong faisaient preuve d'une fureur inouïe, mais le caporal Madison n'était pas en reste. Il en venait de partout et Jack criblait de plombs tous ceux qui passaient dans son champ de vision. Quand il n'avait pas d'autres options, il finissait au couteau ce que les balles avaient commencé. Lui-même ne s'était

jamais imaginé posséder un tel don pour broyer, déchiqueter, empaler, molester... Diantre, qu'il s'en sortait bien pour une première ! Il était vraiment dans son élément.

« Ils sont rusés ces p'tits singes, mais pas plus rusés que Jack ! »

Il était indubitablement doué pour zigouiller. Le sang giclait de tous les côtés. Jack en inspirait de grandes bouffées et recrachait des vapeurs d'hémoglobine. Alors que certains collégiens lui avaient fait part du dégoût qu'ils éprouvaient face à la violence extrême dont l'être humain pouvait faire preuve en cas de danger mortel, Jack n'y voyait que le côté pragmatique de la chose. Il devait avancer et il était prêt à trucider quiconque voudrait l'en empêcher. Comme au football, seul le résultat comptait. Seuls les plus forts étaient adulés.

Soudain, une espèce d'armoire à glace se dressa sur son chemin ; plus dure au mal que le meuble.

« Wow ! Tu dois être le seul mec de ta race à faire cette taille-là, et il fallait que je tombe sur toi » ironisa Jack.

À court de munitions, Madison engagea le combat à mains nues ; un affrontement perdu d'avance. Totalemement

dominé, il vacillait à chaque coup de poing. Heureusement, il trouva rapidement une solution pour sortir vivant de ce pugilat forcé. Il entr'aperçut le collier de grenades qui pendait au cou du colosse, en dégoupilla une et le repoussa d'un coup de pied dans les valseuses. L'assaillant explosa aussitôt. Des morceaux d'os et de boyaux furent propulsés sur un Jack proche de l'extase. L'adrénaline que lui procuraient ces meurtres en série lui masquait l'horreur de ses actes.

Bon Dieu, il était à la guerre ! Tous les coups étaient permis. Il pouvait enfin donner libre cours à son imagination débordante. Jamais terrain de jeu n'avait été plus vaste, plus sauvage, plus alléchant. Jack s'en donnait à cœur joie. Un coup de surin par-ci, un coup de baïonnette par-là. Il détruisit un char avec du C4, arrêta un véhicule transportant de l'artillerie lourde avec du mortier, tua une bonne douzaine d'hommes, et tout ça avant de faire tomber les défenses adverses au bazooka. On allait certainement lui remettre la médaille d'honneur pour ses faits de guerre.

Hélas, le destin peut parfois se montrer cruel et vous faucher en pleine gloire. Alors qu'il pensait déjà aux éloges

et aux récompenses, Jack prit une balle perdue dans le bas du dos. À nouveau, il ne pouvait plus bouger les jambes, seulement, cette fois-ci, il ne se relèverait pas.

Autour de lui, les cadavres jonchaient le sol. Avec un peu de chance, il aurait pu se faire passer pour l'un d'eux à l'approche d'un ennemi, lui voler son arme et se défendre jusqu'à l'arrivée probable d'un hélicoptère de sauvetage. Jack s'insufflait de l'espoir. Un espoir dérisoire.

Dans son oreillette, il entendit nettement la voix de Charlie qui s'était mis à couvert non loin de là :

« Jack !? Jack, tu m'entends ? Tiens bon, mon gars ! C'est pas fini, on a encore une chance. »

D'autres voix dans ses oreilles reprirent en chœur :

« Tiens bon Jack ! On va venir te sortir de là.

— On va revenir avec des renforts, tu dois tenir le coup. Si on te perd, tout est foutu. »

Jack ne reconnaissait pas les voix de ces gaillards trop optimistes. Contrairement à eux, il devenait réaliste :

« Merci les mecs, mais je n'ai presque plus de balles et je n'arrive plus à bouger. Le premier cul-de-jatte qui passe peut m'écraser la tronche.

— Bordel, Jack, ne parle pas comme ça !

— N'abandonne pas Jack !

— Ouais, ne nous abandonne pas !

— Ne nous laisse pas tomber Jack ! »

Jack voulait tenir le coup, pour Charlie, pour ces voix anonymes. Mais au fur et à mesure que les secondes passaient, son courage le quittait. Les balles sifflaient au-dessus de sa tête. Sa vue se brouillait de plus en plus ; un écran rouge était figé devant sa rétine. Il distinguait vaguement les hordes d'ennemis assoiffés de vengeance accourir dans sa direction. Il tirait à l'aveuglette et voyait à peine les corps s'écrouler, s'entremêler. Plus il en tuait, plus il en revenait. Jack savait à quoi s'attendre quand il s'était lancé à corps perdu dans la bataille. Il avait néanmoins vu de meilleurs présages. Or, selon l'adage, en toute chose il y a toujours plus fort que soi. Jack allait goûter à l'aigreur de la défaite pour la dernière fois.

Ce sont les règles du jeu. Dommage, c'était bien le temps que ça a duré. Apprends à aimer perdre, pensa-t-il dans un éclair d'humilité.

« Jack, l'hélico est là, tiens bon ! Encore deux minutes et tu seras tiré d'affaire.

— Jack, ça va ? Accroche-toi mon vieux !

— Jack, tu m’entends ?

— Jack ?!

— JACK !? NOOOOOO... »

« Jack ?

— ...

— JAAACK !?

— QUOI ?

— On passe à table, viens manger !

— Ouais, ouais, m’man, j’arrive ! » Et s’adressant à ses collègues de destruction vidéo-ludique : « Désolé les gars, je dois y aller. Super le jeu, c’est vraiment immersif, avec le casque de réalité virtuelle, on s’y croirait.

— Bon, tant pis, on va continuer sans toi. Au fait, tu crois que ça va s’arranger avec Suzanne ? demanda naïvement Charlie.

— Je m’en fous, je préfère m’amuser avec mes potes de toute façon », répondit Jack avec une pointe d’amertume dans la voix.

Il descendit dans la salle à manger et s’attabla.

« Avec quoi tu perdais ton temps cette fois ? l’accueillit poliment sa mère. Tu me fais peur Jack, ce n’est

pas comme ça que tu réussiras à décrocher ta bourse d'études. T'as changé dernièrement... Et Suzanne ? Comment ça va avec Suzanne ? On ne la voit plus. J'espère que t'as pas tout gâché.

— Ouais, c'est ça, on lui dira. Et papa, il est où ?

— Ce poltron s'est encore endormi dans le divan. »

Les Madison mangeaient toujours avec le poste allumé pour regarder le journal télévisé. En Palestine, un nouvel attentat terroriste avait fait vingt-deux morts. Loin d'être crédible, la présentatrice arborait une expression mensongère d'affliction journalistique. Ce genre de nouvelles sentait le réchauffé.

« Maman, coupe ça ! Je t'ai déjà dit que je ne supportais pas qu'on regarde les infos pendant les repas. C'est glauque, j'aime pas regarder ça quand je mange. D'ailleurs, je comprends pas comment tu fais pour supporter tout ça dans un moment pareil.

— Tout ça quoi ?

— Cette violence gratuite, pointa-t-il du doigt avec une négligence irrespectueuse.

— Tu ne sais pas ce que tu dis. Tu ferais bien de t'instruire au lieu de te plaindre. On croirait entendre ton

gauchiste de père.

— Ne me compare pas à ce sac à vin ! Puis ça se passe toujours à l'autre bout du monde, ça ne nous concerne pas. Sérieusement, entre nous, ils n'ont rien de mieux à faire que de se tirer dessus tous ces gens ? Quel gâchis.

— Mais ils n'ont pas le choix, imbécile. Tu crois qu'ils font ça pour leur plaisir ? Ils luttent pour se défendre, pour survivre. C'est sûr, tu ne peux pas comprendre ça, toi.

— Moi aussi je lutte depuis des semaines, mais tu ne vois rien. C'est toi qui comprends rien, rétorqua Jack en quittant la table.

— Jack, où vas-tu ? Reviens ici !

— Non, tu me gonfles, je vais manger dans ma chambre.

— Tu es la honte de cette famille ! lança-t-elle, choquée par son comportement grossier.

— Tel père, tel fils ! » le défendit maladroitement Jack Madison Senior, réveillé par leur dispute. « Ça lui apprendra à tomber amoureux d'une garce », conclut-il avant de retourner caver son rosé.

Sangsue *Elle*

"Johnny, tu n'es pas un ange,
Après tout, qu'est-ce que ça change ?"

En cette chaude nuit de juillet 1993, Johnny Sax arpente les pavés animés du French Quarter, dans le centre historique de la Nouvelle-Orléans. Ville torride à plus d'un titre, la canicule règne en maître depuis des semaines. Elle fait écho à celle qui a desséché les abords de Los Angeles l'année dernière, laissant derrière elle un bon millier de victimes parmi les vieillards et les démunis. Malheureusement pour Johnny, la chaleur n'est pas le serial killer dont on parle le plus en Louisiane cet été.

Cette nuit, Sax est inhabituellement rêveur. Il flâne avec indolence, sa veste en tweed négligemment balancée sur l'épaule, l'autre main coincée dans le pantalon – le pouce bien calé entre son ventre proéminent et l'une de ses

bretelles. Johnny se serait volontiers privé du débardeur blanc gorgé de sueur qui lui colle à la peau.

Et en matière de privations, ce fervent catholique n'est jamais en reste.

En dépit de l'heure tardive et du tueur en série qui rôde toujours, les rues sont inondées de gens, de musique et d'alcool. La plupart des festifs ont pour seul but de remettre à plus tard l'instant fatidique où ils devront regagner leurs pénates dépourvus de climatiseurs efficaces. Sax fait partie de ceux-là, même si son humeur n'est pas à la soulerie. Il est ivre, certes, mais point de rhum ou d'absinthe...

Quelle fille ! Bon Dieu, quelle fille !

Non, Johnny, ce n'est pas le moment de penser à ça !

Sale moment pour Johnny Sax, certainement l'un des pires de sa carrière d'inspecteur. Étourdi par l'ambiance des bars Jazz de la ville, son visage ne laisse transparaître aucune animosité. Pourtant, il en a gros sur la patate. Ainsi qu'un gros calibre sur le poitrail ; son revolver trône fièrement dans un bel étui de cuir noir brûlant. Dès qu'ils

l'aperçoivent, les petits groupes improvisés jouant sur les trottoirs du Vieux Carré interrompent nerveusement leurs chants. Ces afro-américains amateurs de blues ne peuvent pas deviner que Johnny ne s'est encore jamais servi de sa pétoire éraillée. Quoi qu'il en soit, mieux leur vaut d'être prudents. La police n'a jamais eu bonne réputation aux abords du Mississippi – racisme et bavure ont souvent fait bon ménage au sein du NOPD². Nul doute qu'un flic blanc exposant sans vergogne son arme de service a de quoi refroidir les ardeurs.

Johnny ne s'interroge même pas sur les regards effrayés des musiciens qu'il croise, il ne songe plus à ce genre de détails incongrus. Sa vie est pourtant faite de détails. Des singularités auxquelles il doit prêter la plus grande attention sur chaque nouvelle scène de crime. Ce bon vieux Sax serait incapable de se prononcer sur le nombre exact d'affaires que ses supérieurs lui ont généreusement confiées au cours de sa trop longue carrière. Comme les précédentes, cette enquête aurait dû être couronnée de succès... Si la malchance ne s'en était pas mêlée. La poisse est bien trop curieuse quand il s'agit de la

² New Orleans Police Department

peau d'un gradé de la police criminelle. Joueur, elle le pousse dans ses derniers retranchements, juste pour voir ce qu'il a dans les tripes, s'assurer qu'il a toujours les épaules pour faire ce job éreintant. Johnny a la capacité de supporter bien des choses. Seulement, le borborygme de sang dans lequel il patauge dépasse l'entendement.

Et puis...

Et puis, il y a cette fille aux cheveux couleur feu ! Cette européenne pulpeuse aux courbes généreuses. Une bouche suave et une poitrine à revigorer les pendus. Sax y plongerait nu. Corps et âme.

Sors-toi cette fille de la caboche mon Johnny ! Retourne sur les rails !

Cette fille fout littéralement le souque dans sa tête cabossée – le crâne de Sax ressemble à un melon difforme dont la surface est dépourvue de cheveux. Ses réflexions policières glissent peu à peu dans la pénombre. Car au lieu d'éclaircir les zones d'ombre, depuis une semaine, Johnny passe toutes ses soirées dans un vieux troquet mal fréquenté. Un lieu indécent où il n'aurait jamais dû mettre

les pieds. Les clients y sont tellement bruyants que Sax distingue à peine les cris de joie des cris de détresse. La vertu des serveuses est aléatoire et l'air ambiant irrespirable. Les effluves des corps dansants se mêlent chaque soir à la fumée de cigarette ; le parfum immonde qui s'en dégage s'accroche aux vêtements pour ne plus les quitter.

Et puis...

Et puis, il y a cette fille, cette française au teint pâle. Une chanteuse talentueuse. Il suffit qu'elle fasse discrètement son entrée sur la scène pour que la horde de soiffards redécouvre un semblant d'éducation. Alors, avec la précision d'un horloger, les doigts du guitariste créole glissent le long du manche en acajou cubain, annonçant l'ode à l'amour de Johnny. Frémissant comme les badauds autour de lui, il accueille d'un silence religieux cette trêve musicale bienvenue dans sa vie tourmentée. Les battements de son cœur fatigué s'accélèrent avec la mesure. Lui qui, d'habitude, n'écoute jamais de musique, il succombe invariablement à l'envoûtement de son timbre de voix sensuel et provoquant. Cette fille s'empare de ses interdits pour les briser au rythme des cymbales. La respiration saccadée de Sax ne reprend son cours normal qu'une fois le

concert achevé et l'artiste évaporée. Tous les soirs, les mêmes chansons. Tous les soirs, les mêmes sensations incontrôlables. Injustifiables. Impardonnables. Cette tentatrice a l'âge d'être sa fille.

Le double homicide, Johnny ! Le double homicide ! Arrête de penser à cette dépravée !

Sur le chemin de sa modeste chambre d'hôtel, gracieusement allouée par les services gouvernementaux, Johnny – en bon chrétien – se reproche violemment ses écarts de conduite. Il essaie de se reconcentrer sur sa mission.

Peine perdue.

En raison de ses nombreux kilos superflus, l'humidité élevée lui rend la chaleur encore plus insupportable. La montée des escaliers de service finit de l'achever. Une fois dans sa piaule, il n'a qu'une seule envie : se masturber sous une douche glacée pour aller se pieuter ragaillard.

Couché sur un matelas vétuste possédant son lot de ressorts apparents, entièrement nu, à l'exception de son étui

à révolver, Johnny fixe le ventilateur fainéant qui le surplombe. La seule fenêtre de la pièce s'ouvre sur le plus grand fleuve des Etats-Unis. Majestueux, comme Sax avait pu l'être autrefois, avant son accident. Aujourd'hui, l'ennemi juré du crime, décoré plusieurs fois pour bravoure, doit laisser cette fichue fenêtre ouverte pour ne pas suffoquer.

Cette fois encore, la nuit n'apporte ni brise délicate ni réconfort. Non, juste une nuée de moustiques gros comme des poings provenant du delta. Johnny lutte vainement, contre ces bestioles et contre les pensées impures qui accompagnent désormais son sommeil et troublent sérieusement ses investigations. Il piétine, piégé dans une mêlasse infâme. Et ses fantasmes sont intolérables dans pareille situation : il doit jongler avec deux meurtres horriblement similaires, une police locale incompétente qui refuse de se donner les moyens de tirer toute cette affaire au clair, et un procureur corrompu avec une main dans le portefeuille et l'autre dans la poche de la mafia. Johnny doit s'accommoder d'un melting pot sulfureux qui va très certainement prolonger son séjour en Louisiane d'une semaine ou deux.

Foutu climat tropical !

Johnny a beau retourner son oreiller toutes les cinq minutes pour retrouver un peu de fraîcheur, rien n'y fait. Il n'est bientôt plus qu'un amas de graisse dégoulinante en proie aux moustiques les plus voraces qu'il ait jamais côtoyés.

Et cette fille ! Quelle fille !

Elle souille son âme. C'est plus fort que lui, il saisit son gourdin. De toute façon, il a assez d'une seule main pour s'occuper de ces maudits insectes.

Satanée fille ! Créature de vice, tentation démoniaque, cette nuit encore tu m'obsèdes et me conquiers.

Un coup de fil trop matinal tire Johnny de son sommeil superficiel. Une nouvelle atrocité a été commise pendant que son subconscient était submergé de songes

pervers. Comme pour les deux meurtres précédents, une lettre anonyme a été postée chez le divisionnaire de police, indiquant l'endroit exact où la criminelle pourrait trouver la victime du dernier cinglé en date. Malheureusement, l'étude approfondie de la calligraphie s'est avérée strictement inutile. Johnny n'a toujours personne à mettre sur le banc des accusés. Aucun indice, aucune preuve, aucun témoin, rien de rien. Un mystère abject enroulé dans une énigme dégueulasse. Pour ne rien arranger, le corps de Johnny est recouvert de nombreuses piqûres le démangeant au plus haut point. Après ce réveil en sursaut, il passe plus de temps à se gratter qu'à réfléchir.

Avant de quitter l'hôtel, Johnny prend le soin de fermer la fenêtre et de baisser le store, histoire de garder prisonnière l'infime quantité de fraîcheur qui pourrait s'accumuler dans ce four lui servant de chambre. Une innocente de plus sous les verrous. Johnny ose la comparaison.

À sept heures du matin, la chaleur est déjà infernale. Après deux cents mètres de marche fastidieuse, Johnny n'a qu'un souhait : faire demi-tour et reprendre une douche froide. Sa chemise et l'air pollué lui collent à la peau ; sa

cravate de circonstance l'étrangle. Tenue correcte exigée, il faut séduire les autorités locales qui ne voient pas d'un très bon œil qu'un agent new-yorkais fourre son nez dans leurs dossiers. Malgré son grade supérieur, l'autorité de Sax est limitée. Depuis son arrivée, il a la désagréable impression de déranger. En parfait adepte de la *théorie du complot*, sa paranoïa ne lui laisse aucun répit. Sauf que, pour une fois, ses craintes sont peut-être fondées. Et Johnny a eu vent des méthodes employées dans le coin pour se débarrasser des intrus gênants. Le moindre faux pas et ce serait : "bye-bye Johnny, merci pour les services rendus". Pas de salves d'honneur tirées au dessus du cercueil, juste un cercueil de béton au fond du fleuve.

Ça me rafraichirait, cette fournaise est insupportable !

Ils ne le lyncheront pas avec son nœud de cravate. Johnny la balance dans la première poubelle qui se présente sur son chemin avant de déboutonner sa chemise jusqu'au nombril.

Quand il arrive sur les lieux du crime, Johnny a l'apparence et l'odeur d'un melon trop mûr. Pas facile

d'imposer le respect avec cette dégainé. Les officiers locaux chargés de l'enquête – qui ne semblent pas transpirer outre mesure – sont sur place depuis un bon moment et supervisent le relevé d'empreintes éventuelles. Conformément au protocole établi, divers échantillons sont prélevés sur la victime et le mobilier pour être envoyés au laboratoire d'analyses. Démarches coûteuses et inutiles. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, le coupable ne laisse jamais aucune trace de son passage. Il accomplit sa besogne proprement puis disparaît tel un fantôme. Un soupir sur une peau frissonnante, une caresse fatale, un souffle mortel.

Hormis le rituel macabre du tueur, les trois victimes connues n'ont rien en commun. La première est un vétéran de la deuxième guerre mondiale qui croupissait dans un hospice délabré du sud de la ville. La deuxième est un gigolo transsexuel dont le corps sans vie a été retrouvé dans un motel minable situé aux abords du lac Pontchartrain. Et le troisième agneau sacrificiel découvert ce matin est une bourgeoise divorcée qui se prélassait dans sa luxueuse villa grâce à la pension alimentaire de son richissime ex-mari. Si cette femme avait encore le choix, sa dépouille resterait

allongée pour l'éternité sur le lit à baldaquin de la chambre matrimoniale. Mais bon, déjà de son vivant, l'avis de cette charmante écervelée était rarement requis. Alors, après sa mort... Elle passera bientôt entre les mains expertes d'un médecin légiste au zèle inconvenant.

Sur les conseils avisés de Johnny, tous les policiers présents s'affairent avec une discrétion remarquable. Pas de banderoles "NO TRESPASSING" ou autres artifices du genre. Les températures excessives ont suffisamment échauffé les citoyens. Il faut à tout prix éviter un débordement de panique. Inutile d'alarmer la population avec une glauque histoire de meurtres en série. Le corps du vétéran avait été découvert par une infirmière dans un établissement public et la presse s'était empressée d'en faire les gros titres des journaux. Depuis l'arrivée de Johnny, chaque nouveau cas de torture est soigneusement dissimulé. Même aux proches, dans un premier temps.

À bourreau identique, supplice identique. Comme les autres, la pauvre femme est allongée nue, les jambes croisées et les mains jointes sur la poitrine. Les draps ont servi à lui façonner des ailes. Ses yeux sont grands ouverts et sa bouche maquillée esquisse le plus triste des sourires.

Un ange déchu priant pour son salut. Comme les autres, elle a certainement enduré mille souffrances avant de se retrouver dans cette position. Une longue agonie silencieuse a dû précéder son voyage vers l'au-delà. Quelles douleurs effroyables a-t-elle pu ressentir lorsque ce fou l'a privée de TOUT son sang ? Comme les autres, elle ressemble maintenant aux chiens desséchés que l'on peut trouver sur les marchés chinois. Elle s'est complètement ratatinée. La seule différence avec un squelette réside dans les lambeaux de peau bleuâtre qui recouvrent ses os saillants. Aucune trace de bagarre ni de résistance, juste quelques petits trous sur les membres et le poitrail, d'où le précieux liquide rouge a été littéralement sucé.

« Bien, la gazelle n'a pas eu le temps de mettre son utérus en dépôt, ça va nous simplifier grandement la tâche pour garder sa disparition sous silence. Son ex-mari ne vit même plus sur le territoire. »

Ce sont les seuls mots que Johnny prononce avant de quitter la villa. Personne ne relève. Le franc-parler de Sax fait certainement partie des principales raisons pour lesquelles il est dénigré. Tous le considèrent comme un

rustre incompetent et ne comprennent pas pourquoi le FBI leur a envoyé un tel énergumène.

En apparence, Johnny n'en mène pas large. Mais les apparences sont souvent trompeuses et Johnny prend un malin plaisir à tromper son petit monde. Les officiers dans la villa ont peut-être les bagages théoriques et les techniques sophistiquées qui vont de paire, il leur manque néanmoins un truc indispensable à tout bon enquêteur : le flair. Sax a du flair. Et ça n'a aucun rapport avec la péninsule qui lui sert de nez. Le flair, c'est une espèce de sixième sens. S'il n'était pas si misogyne, Johnny autoriserait sans doute la comparaison avec l'intuition féminine. Un simple coup d'œil lui suffit souvent à déceler la moindre erreur commise par les dégénérés qu'il poursuit, le petit grippage dans une mécanique qu'ils croient parfaitement huilée. Il y a toujours une faille dans le cerveau des sociopathes endurcis. Malgré le soin qu'ils peuvent apporter à leurs œuvres, il y a toujours une déficience liée au désir de ces individus d'être reconnus par la société qu'ils rejettent. Aucun des nombreux criminels qu'il a mis sous les verrous durant sa faste carrière n'a échappé à cette règle.

Et pourtant...

Johnny a le sentiment fâcheux d'être tombé sur un os. Il a balayé la pièce du regard, du sol au plafond, plusieurs fois, et rien ! Pas même l'amorce d'un renseignement vaguement utile. Rien dans la chambre de la défunte ne laissait présumer d'un désir quelconque de reconnaissance de la part de l'auteur de cette... succion. La Sangsue, comme il l'appelle. Johnny est confronté à un être *assoiffé de sang* qui ne cherche pas à convaincre les autres de la légitimité de ses actes. Ce comportement va à l'encontre de toutes les leçons qu'il a pu tirer de son expérience du terrain. En dehors de sa cruauté, ce psychopathe là n'entre dans aucun des schémas établis par ce fin limier de Sax.

Cet enfoiré ne veut pas qu'on le démasque !

Ce raisonnement pourrait paraître absurde aux yeux de n'importe quel flic de l'état, mais Johnny sait que si cette volonté de considération est absente chez la Sangsue, même en remuant ciel et terre, il ne mettra jamais la main dessus. C'est aussi ça le flair. Les lettres anonymes,

permettant de trouver les trophées atrophiés, font juste office de jeu de piste. Elles n'ont aucun message subliminal à colporter. Elles ne trahissent pas une envie particulière de communication de l'expéditeur. Johnny a beau retourner le problème dans tous les sens, la seule conclusion qu'il peut tirer après la vue de cette troisième momie est déconcertante.

La Sangsue n'est pas fière des horreurs qu'elle commet. Mais alors, pourquoi ? Pourquoi s'imposer de telles difficultés si elle n'est pas prête à assumer les conséquences de sa folie. Cette saloperie aurait plus vite fait d'égorger les passants au hasard, ou de monter sur un toit avec un fusil et tirer dans la foule. Pourquoi toute cette mascarade ? Si la Sangsue voulait faire parler d'elle, elle nous sommerait de tout déballer dans la presse. Pourquoi ne veut-elle pas qu'on la remarque ?

Ces cogitations ramènent Johnny à l'hôtel, où il engloutit un déjeuné copieux avant de monter faire une sieste, selon lui, bien méritée. Sa stratégie matinale pour conserver une température supportable dans sa chambre a misérablement échoué. Elle est exposée plein sud et le soleil au zénith tape de plus belle sur l'épais store noir. Un

caveau dans le Sahara serait plus douillet. Après une bonne douche froide, Johnny s'allonge nu – à l'exception de son étui à révolver – sur son lit, dans l'espoir de piquer un petit somme tranquille, loin du centre bruyant, loin de toute cette folie, loin de la rouquine qui empoisonne toujours son esprit.

Un match perdu d'avance. À peine ferme-t-il les yeux qu'elle envahit déjà ses paupières. Elle est là devant lui, il la distingue nettement : dansante, ondulante, trépignant d'impatience qu'il la prenne. Et bourdonnante, tellement bourdonnante...

Saloperies de moustiques ! Ces petites merdes ne me foutront jamais la paix !

Incapable de se détendre dans de telles conditions, Johnny se fait couler un bain glacé et s'y glisse sans hésitation. C'est pour lui le seul moyen d'être à l'abri de ces insectes et du puissant désir charnel qui le dévore depuis qu'il est entré dans ce fameux bar. Attiré par sa voix envoûtante, il s'est fait ensorceler par le physique gracieux

de la sirène. Sax est maintenant pris au piège de sentiments qu'il avait refoulés depuis son divorce.

Quand sa femme l'avait quitté, il s'était juré de ne plus aimer, de ne plus souffrir. Il s'était tourné vers Dieu et son Église pour y abandonner toute pulsion impure, néfaste à son cœur et à sa carrière. Il était parvenu, non sans mal, à endormir ses instincts d'homme animal. Jusqu'au jour maudit où il a posé les yeux sur cette tentatrice. Depuis, elle s'immisce sournoisement dans ses croyances, semant le doute et la perte. La froideur du bain ne réussit plus à contenir le feu qui lui gonfle l'entrejambe. Johnny décharge le seul pistolet qu'il a gardé sur lui. De nombreuses fois.

À court de munitions, il se prélassa enfin. Les moustiques ne le prennent plus pour cible. Lui qui a été la cible de toutes les accusations après son accident. Oui, il conduisait la voiture. Oui, il était responsable de la mort d'un enfant. Les courses-poursuites endiablées faisaient malheureusement partie des risques du métier. Même un pilote chevronné n'aurait pu éviter la petite fille au ballon rouge qui traversa la route sans regarder. Cette séquence dramatique restera gravée en lui jusqu'à sa mort : le

carambolage, les cris, le ballon qui s'envole... Puis les funérailles, les remords, la dépression, l'alcool.

"Je ne t'ai pas épousé pour tes faiblesses !"

Ces mots résonnent avec la même douleur qu'à l'époque où son ex-femme lui a claqué dans les oreilles. Johnny se laisse couler dans le fond de la baignoire pour s'isoler de ses souvenirs. Seulement, sa capacité pulmonaire d'athlète fait aussi partie des choses qu'il a perdues lors de sa descente aux enfers. Agité, Sax quitte rapidement son oasis de quiétude, sous peine d'y rester pour de bon. De nouveau hors de l'eau, ses tracas l'assaillent de toutes parts. Son passé chaotique et son présent hasardeux le poignent de concert. Dans d'autres circonstances, il gèrerait sa détresse avec une relative aisance ; son pasteur et son psy lui ont donné les armes pour lutter efficacement contre ses angoisses. Mais la diablesse lui a ôté toute envie de combattre. Elle a perforé ses dernières défenses, envahi son intimité psychique, détruit sa détermination.

Une vraie serpillière, on pourrait laver le sol avec ma dignité.

Cette perspective d'échec irrévocable lui insuffle la force de lutter une dernière fois contre ses idées noires. Dans un élan inattendu de volonté, il s'oblige à repenser aux raisons qui le retiennent à la Nouvelle-Orléans : trois meurtres parfaitement identiques, dans la manière et l'absence de motif. Galvanisé, Johnny émerge promptement du bain, enroule une serviette autour de sa taille et se jette, trempé, sur son lit.

Reste focalisé sur l'affaire, c'est lui le criminel, pas toi ! Ton seul délit est celui d'aspirer à l'entrecuisse de cette provocatrice. C'est la preuve que certaines choses fonctionnent encore très bien chez toi. Ton cerveau en fait partie, et c'est le moment de l'utiliser pour résoudre ce casse-tête. La Sangsue... Quelles circonstances abjectes peuvent donc motiver un être humain à agir de la sorte ?

Tout en réfléchissant à la réponse, Johnny éprouve un certain malaise. Il se sent lui aussi concerné par cette déplaisante interrogation. Les bras en croix, il fixe longuement le ventilateur défaillant qui décrit des mouvements saccadés de va-et-vient. Au fur et à mesure que son corps se réchauffe, sa motivation s'évapore. Pour

la première fois depuis son arrivée dans ce chaudron ardent, Sax ne pense plus à rien. Hormis peut-être aux moustiques qui ne se lassent pas de lui pomper le sang.

Me laisserez-vous tranquille un jour, misérables insectes inutiles ? Pourquoi le Seigneur vous a-t-il créés aussi détestables ? Quel rôle pouvez-vous bien tenir en ce bas monde...

Je sais : un putain d'exutoire !

Johnny se lève, serviette en main, et massacre chacun des rares moustiques que son agilité déplorable lui permet d'atteindre. Ils les combat tous avec férocité mais n'en tue que très peu. La lutte est grotesque, inégale. Il saute maladroitement dans tous les sens, ses cris aigus s'alternant aux claquements de la serviette sur les murs et le plafond.

Petites saloperies ! Vecteurs de haine et de maladies, je vous tuerai tous !

Johnny est en rage, en nage, et l'apanage de ces bestioles gourmandes. Dans cette situation aussi effrayante

que burlesque, Sax tient plus de l'aliéné que de l'inspecteur respectable. Lui qui a pourchassé les déséquilibrés toute sa vie, il leur ressemble de plus en plus. Du bon sens à la démente, il n'y a qu'un pas. Un pas qu'il franchit dangereusement. Les journées de questionnements infructueux sur les réelles motivations du tueur ont rempli sa cruche. Les soirées de débauche excessive à fantasmer sur les déhanchements de la rouquine l'ont faite déborder. Cette cruche de Johnny va bientôt casser. Son cœur en premier, s'il n'arrête pas de gigoter comme un timbré.

Après dix minutes de combat acharné, Johnny s'écroule, vidé ; ses muscles et sa gorge brûlent atrocement. Il s'empresse de se rincer le gosier avec l'eau du bain. Une fois son calme et son hydratation revenus à des niveaux raisonnables, Johnny prend conscience de la ressemblance entre les trois causes de sa chute libre : toutes lui pompent son énergie vitale avec la même véhémence ; la Sangsue, le moustique et la rouquine – une suceuse comme les autres. Johnny pense désormais sans complexes. Trois entités malfaisantes envoyées sur terre pour accomplir l'œuvre du Malin. Un trio d'écœurantes créatures qui s'attirent les foudres de leur contemporain. Trois épreuves, trois

obstacles que le Tout Puissant dresse sur son chemin pour tester son abnégation.

En se rhabillant, Johnny fait le bilan du match. Il est largement dominé au score, et le fait de jouer en déplacement n'est pas une excuse valable. Les moustiques ont gagné. La Sangsue a elle aussi probablement déjà gagné. Seule la pécheresse sensuelle reste en point de mire. Sax refuse de perdre sur tous les tableaux, son amour-propre est en jeu. Il va s'occuper de son cas une bonne fois pour toutes.

Il jette un coup d'œil par la fenêtre. Ce soir, la lune est noire. Johnny y voit un signe avant-coureur de sa propre apocalypse. Il est pourtant bien décidé à se rendre au *Paradis* – nom ironique du troquet où se produit la chanteuse aux yeux de braise – pour chasser ses doutes et son amertume. Pour s'évader de sa prison de foi, rejoindre les hérétiques sexuels et assumer de nouveau sa fierté oubliée de mâle. Ou pour la revoir, tout simplement, une dernière fois...

Sans oublier son flingue et son insigne, Johnny quitte l'hôtel et longe le fleuve d'un pas décidé en direction

du French Quarter. En chemin, il croise le médecin légiste de la police.

« Inspecteur, vous tombez à point nommé, je venais justement vous voir. Que pensez-vous de mes dernières conclusions ?

— Qu'est-ce que vous me chantez, Doc ? Toutes vos analyses n'ont servi à rien.

— On ne vous a pas transmis mon dernier rapport ? »

Le toubib, très solennel, lui annonce fièrement qu'il a pu établir (grâce à sa panoplie de techniques sophistiquées et son talent hors-pair) que les compositions chimiques des rouges à lèvres retrouvés sur les bouches des cadavres du transsexuel et de la bourgeoise sont identiques à quatre-vingt-dix-neuf virgule neuf pourcents. Plus important encore, le rouge à lèvres en question n'est pas vendu sur le sol américain en raison de sa trop forte teneur en...

« Vous tombez mal, Doc, j'ai pas envie de jouer au détective, j'ai d'autres projets pour la soirée », l'interrompt brusquement Johnny, visiblement agacé.

Moyennement décontenancé par cette remarque inappropriée, le docteur reprend son explication, persuadé que Johnny a encore fait une de ses blagues déplacées :

« Vous ne comprenez pas, on a enfin pu établir un lien plausible entre les deux homicides. On peut restreindre les recherches à...

— Laissez-moi passer, bordel ! » Johnny accompagne son injonction d'une franche bousculade.

Déséquilibré, le toubib évite la chute de justesse en s'agrippant à l'épaule de son interlocuteur. Éberlué par cette sauvagerie soudaine, il essaie de le raisonner :

« Vous avez perdu les pédales, ressaisissez-vous mon vieux ! Je vous dis que les analyses concordent. C'est le même rouge à lèvres, en provenance d'Europe ! On a enfin un début de piste, vous ne pouvez pas vous défilier comme ça. J'ai travaillé comme un forcené sur cette enquête. »

Johnny repousse à nouveau son assaillant verbal et le menace de son gros doigt boudiné.

« Foutez-moi la paix, espèce de geignard ! C'est plus mon problème, je lâche l'affaire. Vous entendez ? Je laisse tomber ! » Et Sax s'éloigne, abandonnant le savant à son

savoir ; plongé dans un mélange contrasté d'incompréhension et d'aversion envers ce balourd.

À peine prononcées, Johnny regrette déjà ses paroles malvenues. Le médecin légiste travaille dignement, dans le seul but de protéger ses concitoyens d'un dangereux sociopathe. Lui-même a consacré sa vie entière à nettoyer les rues de ce genre de menace. Il n'aurait pas dû s'en prendre au docteur de la sorte. Trop tard. Décidément, Johnny n'est plus que l'ombre du flic qu'il a été.

Une fois dans le Vieux Carré, la cohue et la chaleur s'échappant des pavés humides chatouillent son irritabilité, alors Sax augmente l'allure, au risque de se déshydrater.

Arrivé au *Paradis*, Johnny s'assied à la table du fond et commande deux pintes de bière bien fraîches. Au bout de la première, il remercie le Ciel d'être assis. Ce qui ne l'empêche pas de boire la deuxième aussi sec. Quand on ne connaît pas ses limites, on finit souvent par les dépasser. Pour apaiser son inquiétude grandissante, l'un des serveurs le rassure sur la présence de celle qu'ils viennent tous admirer. Justement, c'est bien ce qu'il reproche à tous ces alcooliques notoires, qu'ils soient tous venus saliver sur ses formes délicieuses. Johnny voudrait l'exclusivité. Il refuse

de la partager d'avantage. Pour l'heure, il a partagé sa soirée avec une quantité trop élevée d'éthanol. Avachi sur sa chaise, les coudes posés sur la table pour supporter sa tête trop lourde, Johnny distingue à peine l'estrade où se produisent les artistes. Heureusement, le *Paradis* n'est pas le genre d'établissement où l'on vous raccompagne vers la sortie lorsque vous êtes dans un piteux état. Au contraire, la troisième pinte lui est offerte.

Johnny n'a pas le temps d'y tremper les lèvres que l'objet de ses fantasmes fait une apparition remarquée. Un bonbon délicieux enrobé d'un voilage pourpre tournoyant, des lèvres pulpeuses nappées d'un fard cerise terriblement attirant. Une véritable déesse ornée d'une crinière rouge flamboyante. Le clou du spectacle !

L'ambiance est à la fête, tous l'applaudissent joyeusement. Tous sauf Johnny. Le nez posé sur le bord du verre, les yeux plissés, il l'observe en silence. Elle s'approche du micro avec un déhanché sacrément sexy et les encouragements du public cessent aussitôt. Sa voix prend majestueusement le relais. En guise d'amuse-bouche, elle ose une reprise d'un vieux tube d'Elvis Presley, Fever. Pareille au King, son organe vocal est touché par la grâce.

La salle entière est subjuguée, suspendue à ses lèvres, qu'elle mordille allègrement afin de porter la fièvre à son paroxysme. Le caleçon de Johnny s'embrase bien avant la fin de la chanson. Pour éteindre l'incendie, il siffle sa dernière pinte d'un trait. La pinte de trop.

Le dernier couplet fait place aux acclamations de rigueur et la belle plante langoureuse s'adresse au public masculin en transe :

« Merci, merci infiniment ! Et maintenant, pour votre plus grand plaisir, mes amours, on va vous balancer un morceau beaucoup plus rythmé. C'est un vieux titre d'Edith Piaf qu'on a remis au goût du jour, vous allez adorer ! »

Elle pointe alors son index vernis de carmin en direction d'un homme rondelet peu fringant, chancelant à la table du fond. Un homme qui n'a pas cessé de la fixer depuis son entrée en scène. Un homme à qui elle clame :

« Inspecteur, cette chanson vous est dédiée. »

Les regards des clients se braquent brièvement sur un Johnny médusé, avant de se reposer sur l'orchestre et sa diva qui enflamment immédiatement la piste avec un morceau endiablé :

« Johnny, tu n'es pas un ange
Ne crois pas que ça m'dérange !
Jour et nuit, je pense à toi
Toi, te souviens-tu de moi
Qu'au moment où ça t'arrange ?
Et quand revient le matin,
Tu t'endors sur mon chagrin.
Johnny, tu n'es pas un ange ! »

Johnny n'en croit pas ses oreilles. Il n'a pas rêvé,
elle s'est bien adressée à lui. Elle sait qui il est.

« Johnny ! Johnny !
Si tu étais plus galant,
Johnny ! Johnny !
Je t'aimerais tout autant... »

Sax ne fait même pas attention aux paroles. La
musique n'existe plus, les personnes autour n'existent plus.
Ses propres pensées réussissent difficilement à l'atteindre.
Dans le flou de son esprit saoul, il ne discerne plus que la
légère robe rouge virevoltante ; une étoffe provocante

décrivant des cercles audacieux au centre d'une ronde en délire.

Comment sait-elle qui je suis ?

Son rouge à lèvres... Se pourrait-il que...

Johnny est perdu. La moiteur de l'air se mêle à l'épaisse fumée de cigarettes et trompe ses sens. Sa cervelle enivrée fait le reste. Il a beau se frotter énergiquement les yeux, chaque fois qu'il les rouvre, il voit des choses insensées. Ses visions dérangeantes ne peuvent pas être réelles. Tout autour de sa carcasse suintante, le décor et les corps se déforment, fusionnent en un agglomérat indéfinissable, puis se désunissent à la façon d'un *Picasso*. Ils se mélangent de nouveau, en un épais brouillard d'où surgissent d'innombrables mains pourvues de doigts crochus. Victime de ses phobies paranoïaques, Johnny s'accroche à la table tandis qu'*elle* continue de le fixer ardemment, dansant dans un cercle de feu,

« Johnny ! Johnny !
Si tu étais plus galant,

Johnny ! Johnny !
Je t'aimerais tout autant. »

Tu m'as fait venir ici. Tu veux ma perte. Qui es-tu donc, diablesse ?

Acculé dans les cordes, poussé dans ses derniers retranchements, Johnny disjoncte. Il se sent si mal, il va vomir ses entrailles. Les flammes provenant de la scène se rapprochent dangereusement de son visage. Des lambeaux de chair ne tarderont pas à se détacher de son front rôtissant. Ses hallucinations le dévorent, Sax doit réagir. L'artisane de cette mascarade se dresse fièrement parmi les possédés ; ses ailes rouges déployées, la gueule béante, elle rugit inlassablement son nom,

« Johnny ! Johnny !
Depuis que le monde est né... »

Johnny se redresse péniblement. À chaque battement, son cœur secoue sa poitrine. Son sang bouillonnant cogne durement dans les tempes.

« Johnny ! Johnny ! »

*Je t'en prie Seigneur, donne-moi la force de chasser Lucifer
du Paradis !*

Il saisit la crosse de son revolver.

« Johnny ! Johnny ! »

Il ajuste maladroitement la cible.

« Il faut tout vous pardonner... »

Seigneur, guide cette balle !

La détonation du revolver coïncide avec la dernière note de musique. Ejecté à la vitesse du son, le petit projectile chemisé de cuivre traverse la salle et dessine une fine entaille dans l'épaule de la chanteuse, avant d'aller se planter définitivement dans l'une des cymbales de la batterie trônant sur le podium. L'enthousiasme régnant se mue subitement en effroi implacable. Face à la panique

générale, Johnny a le réflexe salvateur de montrer sa plaque d'officier et de tirer quelques coups de semonce pour s'extraire de la masse hostile. Puis... Plus rien, le trou noir.

Agenouillé devant la baignoire, Johnny se rince la tête à l'eau froide depuis quinze bonnes minutes pour essayer de se remettre les idées en place. Rien à faire, il n'arrive pas à replacer les épisodes de sa fuite dans l'ordre ; l'alcool fait toujours son petit bonhomme de chemin dans ses veines inondées de mauvais cholestérol. Les lourds tintements de cloche de l'église voisine l'avertissent de l'heure matinale.

Bon Dieu, ma tête, c'est horrible.

Sax se défait de ses vêtements trempés et s'allonge sur le sol de la salle de bains pour méditer sur les flashes mémoriaux qui engorgent son esprit. Les questions affluent sans répit : est-il rentré directement ? A-t-il été suivi ? Ont-ils appelé la police ? A-t-il tiré sur la bonne personne ?

Est-ce seulement arrivé ?

Le carrelage se réchauffe rapidement sous la masse informe de chair en sueur. Nu comme un vers, Johnny se traîne tant bien que mal jusqu'à la table de nuit où président une lampe tachetée de moustiques calcinés et son *six coups* soigneusement rangé dans son étui de cuir. Quand il ouvre le tiroir, le grincement des glissières rouillées lui fait siffler les oreilles. Grommelant quelques insultes miséricordieuses, il s'empare d'une bible usagée et s'adosse à la barre métallique du sommier. Il pose la brique religieuse sur sa proéminence graisseuse et la feuillette au gré de ses préférences. Les évangiles ne le titillent pas plus que ça. Même s'il reconnaît la sagesse inégalable des paroles du Christ, il est plutôt friand des enseignements prodigués par les textes hébreux de l'Ancien Testament. Comme il tourne les pages à la recherche d'un récit teinté de lucidité, son regard s'arrête net sur un mot qui lui est devenu bien trop familier à son goût :

"MOUSTIQUES"

À la lecture de cet assemblage grossier de syllabes, des bruits aigus de battements d'ailes envahissent son espace vital avec fracas. Pendant un court instant biblique, il avait réussi à faire abstraction de ces maudites bestioles, dispensables à toutes chaînes alimentaires. C'était trop beau. Même le livre sacro-saint – avec lequel il écrase immédiatement l'un de ces parasites aériens – lui rappelle à quel point ces insectes sont une plaie :

"Et l'Éternel dit à Moïse : Dis à Aaron : Étends ta verge, et frappe la poussière de la terre, et elle deviendra des moustiques dans tout le pays d'Égypte. Et Aaron étendit sa main avec sa verge, et frappa la poussière de la terre, et elle devint des moustiques sur les hommes et sur les bêtes ; toute la poussière de la terre devint des moustiques dans tout le pays d'Égypte."

Des visions malsaines le submergent, identiques à celles qui s'en prennent à sa morale fragile quand il repense à la rouquine. Sous le joug d'un afflux sanguin scabreux, son sexe gonfle sans un murmure. Alors, comme Aaron, Johnny se saisit lui aussi de sa verge et frappe le sol poussiéreux à plusieurs reprises. La Bible dans une main, sa raideur douloureuse dans l'autre, il accomplit la volonté du Tout Puissant. Et Johnny frappe, encore, et encore, et

encore. Chaque coup est plus violent que le précédent. Chaque coup lui procure un plaisir inopiné, jusqu'à atteindre l'orgasme tant recherché. Les coups de semence suffisent à éloigner les intrus bourdonnant. Mais à défaut de satisfaire pleinement Johnny, ces collisions pubiennes à répétition l'éloignent encore un peu plus de la raison. Il a désormais sombré dans une folie dont personne ne revient indemne.

Abattu par cette association détonante de colère, de jouissance et de remords, Johnny se laisse tomber sur le lit, les jambes ouvertes et les bras écartés. Tout en reprenant son souffle, il fixe longuement le ventilateur. L'inertie des hélices de plastique illustre sournoisement sa propre inefficacité. Son sourire se crispe. Le visage empreint d'une expression malicieuse, Sax joint les guiboles et rapproche les bras le long du corps. Puis il les déploie simultanément. Il ricane bêtement et réitère l'opération. Et ainsi de suite, de plus en plus vite. Il alterne vigoureusement la position du "i" à celle de l'étoile de mer jusqu'à laisser sur le couvre-lit une trace éphémère rappelant celle d'un ange. Pris d'un fou rire effrayant, Johnny pense avoir atteint l'illumination. Il va rejoindre les anges flottant dans les nuages au côté du

Seigneur. Il prend son flingue. Ils l'accueilleront en lui chantant de beaux quantiques.

Trois années se sont écoulées.

Hormis les étés qui sont devenus plus supportables, en 3 ans, la Nouvelle-Orléans n'a pour ainsi dire pas changé. Ses flics sont toujours aussi ripoux, sa cuisine est toujours aussi piquante et ses chanteuses – celles qui sont restées – sont toujours aussi tentantes.

La Sangsue a disparu des écrans radar après l'épisode malheureux du *Paradis*. Même s'il ne s'agit probablement que d'une coïncidence. Quant à ce bon vieux Johnny, il n'est plus vraiment le même depuis les évènements bouleversants qui ont fini de ternir son image. Pauvre Sax, il lui aurait été difficile de faire pire comme sortie. Quand les policiers, alertés par le proprio de l'hôtel, l'ont retrouvé dans sa chambre, il roupillait dans ses propres vomissures, le visage boursoufflé par d'innombrables piqûres de moustiques, et son étui à révolver en guise de fourreau pénien. Aujourd'hui, après

son suicide raté, il profite des joies de la retraite anticipée dans une pièce exigüe aux murs capitonnés. Si cette fameuse nuit, Johnny n'avait pas vidé son barillet sur le plafond du bar, il serait déjà au Paradis, le vrai. Loin des barreaux, des piqûres et des infirmières édentées de cet hôpital psychiatrique du New Jersey. Ils lui ont fait une fleur en l'internant près de chez lui. Pour les bons et loyaux services rendus. C'est déjà ça.

Les seuls liens sociaux qu'il a tissés depuis son arrivée le rattachent à un vieux chinois se prenant pour un coq et un nain faisant le poirier pour uriner. Charmante compagnie. Heureusement, la nuit lui ramène un isolement précieux. Une solitude bienvenue dont il profite en observant le ciel au travers du grillage de la fenêtre. La vitre étant orientée vers l'Atlantique, les lueurs de la ville de Newark ne perturbent pas sa contemplation quotidienne. Chaque soir, Johnny fixe un point lumineux dans la voûte céleste et s'interroge sur le sens qu'il faut donner à cet ensemble désordonné. Il sonde les parcelles d'instruction que sa psychose n'a pas encore envahies afin de trouver des réponses plausibles à la question que les gens inoccupés se posent : sommes-nous seuls dans l'univers ?

Chaque soir, Johnny regarde les étoiles sans savoir ce qu'elles représentent. Chaque soir, Johnny regarde au mauvais endroit, car ce n'est pas toujours près des étoiles que se déroulent les phénomènes les plus intrigants. Il arrive parfois que des histoires prennent place dans des zones de l'espace privées de lumière. Dans ces portions de l'univers dépourvues d'astres, le noir règne sans partage. Mélancolie et obscurité y font bon ménage. Si la vue de Johnny portait aussi loin, il réaliserait qu'il n'est pas le seul à méditer constamment sur le sens de la vie...

Petite virée galactique

À des milliers d'années-lumière de la terre, dans un recoin isolé d'une galaxie méconnue, les pensées de Samie sont aussi lugubres que l'espace environnant.

Réglé sur pilotage automatique, son vaisseau galactique au nez pointu emprunte les chemins non balisés de la perdition. La pilote chevronnée a perdu de vue sa destination. Depuis plusieurs mois, Samie Avan – une extraterrestre humanoïde – erre sans but, poursuivant son long voyage vers l'inconnu. Son astronef furtif, mû par un trio de réacteurs thermonucléaires ovoïdaux, dérive lentement dans le vide intersidéral. Aucun astre à l'horizon. L'ingénieuse machinerie volante constitue la seule source de luminosité alentour. Aucune planète, aucune étoile, aucun repère.

Assise en sous-vêtements dans la position du lotus, le front collé au hublot latéral, Samie observe le néant. Même au bout du tunnel de ses méditations, la lumière n'est plus perceptible. La dernière flammèche d'espoir s'est

éteinte avec sa fille lors de l'attaque des rebelles sur sa planète natale, Rivularia 6. Un coup d'état qui ne la concernait pas, un coup du sort qui ne l'a pas épargnée. Lorsque Samie ferme les yeux, les images atroces de ce jour maudit ressurgissent brutalement. Toujours dans le même ordre :

Le fracas assourdissant,
La flotte ennemie débarque,
Les maisons brûlent,
Les gens courent,
Dans tous les sens.
Ils se font transpercer, décapiter,
Le roi est pendu sur une potence improvisée.
Samie lutte,
Avec acharnement,
Elle protège son enfant.
Puis le **sang**,
L'impuissance,
La fuite...

La séance de rappel est trop violente, la tête de Samie est projetée en arrière. Le choc des souvenirs lui

ouvre les paupières. La dilatation démesurée de ses pupilles grignote le vert de ses iris. Son corps athlétique est parcouru de frissons et ses longs cheveux blonds se hérissent. Il en est toujours de même lorsque ses angoisses se mêlent aux premiers effets du *chrysalie*, un puissant narco-analgésique qu'elle s'inocule par intraveineuse. Douceur exquise, une petite roulette sur son bracelet lui permet de régler le dosage à sa guise. À une époque pas si lointaine, Samie pourchassait encore activement les fabricants de ce psychotrope bon marché. Aujourd'hui, elle y est complètement accroc. Comme toutes les drogues, cette toxine synthétique la transforme progressivement en ombre. L'ombre d'elle-même, l'ombre de son passé. Mais la came est le seul moyen d'effacer temporairement la douleur, cette boule au cœur qui ne la quitte plus ; cette détresse qui hante son esprit quand ce dernier traverse les couloirs de la culpabilité.

Si la loi intergalactique l'autorisait encore, Samie s'effacerait elle-même la mémoire. Elle préférerait ne plus avoir le moindre souvenir de son enfant, plutôt que devoir endurer ce calvaire plus longtemps. L'obscurité de l'univers ne l'aidera pas à y voir plus clair. Le poison qu'elle s'injecte

dans les veines non plus. Samie devrait dormir. Elle s'y refuse, catégoriquement. Elle devrait manger. Elle s'y soustrait, dangereusement.

« Je devrais... Je devrais... mourir. »

L'ordinateur de bord, SPdelta409³, se sent bien impuissant face à tant de désarroi. Ses connaissances exhaustives sur la psyché rivularienne ne remplaceront jamais les bienfaits d'une embrassade réconfortante. Cette intelligence artificielle ne sera jamais rien d'autre qu'un réseau complexe de nano-composants électroniques modulables. Cependant, s'il ne peut consoler physiquement Samie, il se doit de la maintenir en vie. C'est la mission qui lui a été confiée, c'est la raison pour laquelle il a été créé.

SP prend alors la parole, essayant d'atténuer au maximum le caractère impersonnel de sa voix synthétique. Sans succès, son intonation reste mécaniquement glaciale.

« Capitaine Avan, mes nombreux capteurs sensoriels indiquent avec précision que votre niveau d'hydratation et votre pression artérielle sont inférieurs aux valeurs médicales normatives. »

³ SPdelta409 est une *conscience numérique* connectée au système nerveux du capitaine Avan grâce aux champs électromagnétiques que génère son organisme.

Pas de réaction, Samie reste bouche cousue. Elle plane. Le chrysalie a pris le contrôle, lui confisquant la parole.

« Capitaine Avan, au risque de me répéter, mes nombreux capteurs sensoriels indiquent avec précision que votre niveau d'hydratation et votre pression artérielle sont inférieurs aux valeurs médicales normatives.

— Moi aussi SP, moi aussi », balbutie-t-elle mollement.

Samie est déconnectée de la réalité. Béate, elle déambule dans le compartiment principal, piétinant inconsciemment ses réserves de nourriture lyophilisée répandues sur le sol ; des sachets de poudres multicolores qu'elle a bazardés lors d'un précédent excès de rage. Ses manifestations soudaines de colère sont de plus en plus fréquentes, et de plus en plus traumatisantes ; pour elle, et pour le matériel embarqué. Comme SP n'est pas programmé pour observer l'autodestruction de son capitaine sans réagir, il réitère son intervention.

« Capitaine Avan, mes nombreux capteurs sensoriels indiquent avec précision que...

— J'ai entendu, je ne suis pas sourde ! » Par chance, les effets du chrysalie ne durent pas longtemps.

Décontenancé par cette réponse catégorique, SP ne sait que rétorquer. Malgré sa banque de données détaillées, l'imprévisibilité du comportement de Samie ne cessera jamais de le déstabiliser. S'il veut la remettre sur les rails, SP va devoir user de finesse. Une opération délicate pour un ordinateur, aussi personnalisé soit-il.

« Capitaine Avan.

— Quoi ?! répond-elle brusquement, agacée par ces dérangements à répétition.

— Puis-je vous soumettre une interrogation triviale ?

— Vas-y toujours.

— Bien... Comment vous sentez-vous ? Lui demande-t-il le plus innocemment du monde.

— Ça ne se voit pas ? »

La tâche s'avère compliquée pour SP. Il ne peut cependant perdre espoir de lui faire entendre raison. Car l'espoir et la raison sont des concepts abstraits qu'il a beaucoup de mal à assimiler.

« Capitaine Avan, je vous prie de m'écouter très attentivement.

— Qu'est-ce que tu me veux encore ? Tu ne vois pas que je suis occupée ? » Le questionne-t-elle en tournant la roulette du chrysalie. L'effet du surdosage est immédiat, Samie s'écroule sur le S.O.F.A.⁴

« Capitaine Avan, vous devez vous hydrater ! Il en va de votre survie », reprend SP avec obstination. Un trait de caractère inhabituel chez ce modèle d'ordinateur de bord ; douteusement inhabituel.

« Capitaine ! »

Trop tard, Samie est déjà partie, bercée par une douce mélodie. Un air d'abandon qui se propage allègrement dans son réseau de vaisseaux sanguins dilatés par la fatigue et la faim. Si SP n'intervient pas promptement, il se pourrait que Samie ne revienne pas de ce voyage orgasmique. Dès lors, il enclenche le système d'extinction d'incendie par vaporisation d'H₂O. Cette action désespérée réhydrate soudainement Samie, ainsi que les

⁴ Le S.O.F.A. est un fauteuil futuriste high-tech à base d'hélium qui se gonfle automatiquement au contact de l'utilisateur et qui s'adapte à sa morphologie, afin d'adopter la structure tridimensionnelle la plus confortable possible.

aliments qui traînent par terre. Extirpée de ses rêveries comateuses, le capitaine Avan se relève péniblement pour aller couper le système, mais tel Achille, son talon la trahit et sa glissade l'envoie valser sur le S.O.F.A. sur lequel elle rebondit avant d'atterrir sur le sol quelques mètres plus loin, parmi les agglutinations de denrées gorgées d'eau. Une image vaut mille mots, Samie a touché le fond. Que les responsabilités lui reviennent est une autre question. Une question que SPdelta409 ne se pose pas lorsqu'il enclenche la ventilation thermique. Les orifices microscopiques tapissant les parois du vaisseau soufflent alors de l'air chauffé par rayonnement infrarouge, et Samie se retrouve coincée dans un amas de victuailles transformé instantanément en bloc incassable. Piégée, elle ne peut plus bouger, elle n'a plus accès à son attrayant bracelet.

SP en profite pour placer son estocade verbale.

« Dans cette position, vous devriez pouvoir m'écouter sans rechigner.

— Rien n'est moins sûr, le nargue-t-elle. Je suppose qu'il est temps pour toi de faire tes preuves en tant qu'orateur.

— Capitaine, vous n'êtes pas une foule à convaincre et je n'ai pas pour fonction première de scander de beaux discours. Avant toute chose, ma mission consiste à assurer votre sécurité ; dans les limites de mes capacités, évidemment.

— Evidemment, répète-t-elle avec ironie. Ce bon vieil SP... Si tu parvenais seulement à mettre un brin de condescendance dans cette voix si rigide, tu réussirais peut-être à me convaincre du bien-fondé de ta soi-disant mission.

— Les codes sociaux rivulariens ne font actuellement pas partie de mes prérogatives.

— C'est exactement ce que je disais. Aucune âme dans tes propos.

— Le contraire serait surprenant.

— Surprenant, en effet. Tout ce que tu n'es pas.

— Sans vouloir vous infliger une quelconque peine capitaine, votre comportement récent n'est, quant à lui, pas exempt de surprises troublantes et désagréables.

— Je t'ai troublé mon petit SP ? lui demande-t-elle sarcastiquement. Tu m'en vois désolée. Si je le pouvais, je joindrais les *mains* pour te demander pardon.

— Votre irrévérence à mon égard ne fait que traduire votre profonde détresse.

— Quel *esprit* de déduction, bravo ! Je t'applaudirais bien des deux *mains*, dit-elle en regardant ses bras immobilisés.

— Écoutez-moi, vous n'avez pas à vous mettre dans cet état de santé déplorable.

— Parce que tu sais ce qui est bien pour moi, dit-elle en levant les yeux.

— En effet, mes nombreux capteurs sensoriels indiquent avec précision que...

— Ta gueule, foutu robot ! Sors-moi de là !

— Je ne suis pas un robot. Je suis une intelligence artificielle conçue pour assurer votre sécurité.

— T'es qu'une putain de machine et je t'emmerde !

— Votre affligeante grossièreté ne fera pas avancer le débat. Vous devriez vous calmer capitaine.

— Mais c'est pas vrai, tu vas la fermer ! » grogne-t-elle en essayant de se défaire activement de l'emprise *comestible* dont elle est victime.

« Capitaine, vous devriez vous calmer et prendre de profondes inspirations. Dans le cas contraire, les risques

d'une crise d'hyperventilation, conduisant à une alcalose respiratoire qui endommagerait irrémédiablement vos poumons, pourraient s'accroître exponentiellement.

— Merde, murmure-t-elle, dépitée, avant de s'exécuter à contre cœur.

— Voilà qui est raisonnable. Inspirez profondément. Et maintenant, expirez.

— Voilà, t'es content ?

— Affirmatif, votre taux de dioxyde de carbone pulmonaire revient à la normale. Vous êtes momentanément hors de danger.

— Mission accomplie, félicitations SP !

— Merci capitaine. Je n'ai fait que mon devoir.

— C'est du second degré, tas de ferraille.

— Encore une subtilité de langage à laquelle je ne suis pas initié.

— Une de plus... Bon, tu me sors de là maintenant ?!

— Je crains que cela soit impossible capitaine.

— Et peut-on savoir pourquoi, docteur ?

— Parce que, pour le dire vulgairement, vous présentez tous les symptômes d'une toxicomane en manque.

— Tu vas me sortir de là saloperie de machine déréglée ou je te débranche pour de bon ! hurle-t-elle en secouant vivement la tête.

— L'agressivité et la profération de menaces font indiscutablement partie des premiers symptômes du sevrage. Votre attitude actuelle ne fait qu'aggraver la situation capitaine, reprend-il sur le ton neutre qui le caractérise depuis le début de l'échange.

— C'est bon, t'as gagné, dit-elle à bout de forces. Qu'est-ce que t'attends de moi ?

— Je souhaite uniquement que vous vous rappeliez ce que les autres attendent de vous, Capitaine.

— MAIS QUELS AUTRES ? » crie-t-elle. Samie a du mal à contenir ses larmes. Discrètes, elles demeurent en équilibre précaire au bord des cils. La fière capitaine se refuse à craquer devant son second, même s'il ne s'agit que d'une machine dont elle a participé à la conception.

« Il y a toujours quelqu'un à secourir dans l'univers, Capitaine. Vous le savez mieux que personne.

— Justement SP, il n'y a plus personne. Ces enfoirés de rebelles ont fait le vide autour de moi. Je suis toute seule, les autres n'existent plus. Et ceux qui restent...

— Je vous en prie, continuez. Exprimez votre ressenti sans ménagement.

— Ceux qui restent... Je ne veux plus les aider... Je n'en ai plus la force.

— C'est donc cela.

— Cela, quoi ?

— Ce que vous, humains, appelez "échec" ?

— ...

— Pardonnez-moi si je vous ai offensée Capitaine !
Ce n'était nullement le but recherché.

— Ne t'excuse pas, tu ne peux pas comprendre ce que je ressens.

— J'analyse ce que vous ressentez avec une rigueur scientifique louable.

— Et c'est bien là ton plus gros défaut SP : ta rationalité.

— Cette prétendument nocive rationalité vous a aidée à maintes reprises Capitaine.

— Oui, et aujourd'hui elle n'est plus qu'un obstacle à mon deuil.

— Loin de moi l'intention d'offenser votre perspicacité Capitaine Avan, mais vous n'avez aucune certitude concernant le sort que les rebelles ont réservé à Mademoiselle Scarlett.

— Tu vois, tu recommences. Toujours là à essayer de me convaincre qu'ils ne l'ont pas tuée.

— J'applique simplement une loi stricte de probabilités.

— Merde SP, ce n'est pas un cours de math ! C'est la vraie vie, les gens meurent ! On les tue sans tenir compte de tes statistiques.

— Vous n'avez aucune preuve tangible de la mort de Mademoiselle Scarlett.

— Arrête ça SP !

— Mademoiselle Scarlett pourrait très bien s'être dérobée à ses kidnappeurs. Nous connaissons tous les deux ses incroyables facultés de survie en milieu hostile. Et de plus...

— Arrête ! S'il te plaît, arrête. Tu me fous le doute. Et je ne dois pas douter. Parce que si je doute, je vais me

mettre à espérer. Et je ne dois pas espérer. L'espoir n'entraînera que chagrin et complications.

— Capitaine, permettez-moi d'ajouter... »

Samie ne veut plus écouter ce raisonnement cartésien. Elle s'enferme dans sa bulle de remords et marmonne des inepties privées de réconfort. Alors SP se tait. Non pas par respect, mais uniquement parce qu'il est incapable de converser avec quelqu'un qui ne lui répond pas. Le silence de Samie dure de longues minutes avant qu'elle ne bâille sans retenue. Aussitôt, SP en profite pour reprendre son rôle de bienfaiteur ; un rôle taillé sur mesure.

« Vous devez dormir Capitaine, lui décrète-t-il.

— C'est moi qui donne les ordres ici. » La tentative d'injonction d'SP l'a brusquement tirée de ses égarements.

« Il en va de votre santé physique et morale, Capitaine. Physiologiquement parlant, vous devez dormir.

— Quand bien même ma santé serait en péril, que se passera-t-il si je refuse ?

— Conformément au protocole de survie 187, je pourrais vous contraindre au repos.

— Et comment ? En m'assommant ? le nargue-t-elle, sans retenue. »

Sans répliquer, SPdelta409 vaporise un puissant anesthésiant dans tout le vaisseau.

« C'est de l'insubordination SP ! Si tu continues, tu seras jugé en cour martiale, puis envoyé à la casse, espèce de robot diabolique...

— Bonne nuit, capitaine Avan. » La tonalité de sa voix trahit le plaisir malsain qu'il ressent en disposant de Samie selon son bon vouloir. C'est la première fois qu'il éprouve une telle sensation, faite à la fois de puissance et d'accomplissement ; ça n'a jamais été inscrit dans ses codes de programmation.

Samie est maintenant plongée dans un sommeil artificiel. Un repos forcé qui n'est malheureusement pas dépourvu de songes angoissants :

Une maison de rires,
Une maison de joies,
Une maison d'amour.
Des peintures,
Et du **sang** sur les murs.
Partout, la guerre civile,
Ses ravages.
L'océan,

La montagne,
Samie et sa fille,
Heureuses.
Des peintures brûlent,
Le **sang** coule.
Samie à genoux,
Samie a mal,
Samie voit tout.
Le **sang** coule.
Sept rebelles,
Sept loups,
L'agneau sacrifié.
À tour de rôle,
Le **sang** coule,
La vertu arrachée.
Samie voit,
Samie crie.
Des peintures brûlent,
La fumée s'épaissit.
Samie ne voit plus.
Samie a mal.
Samie fuit.

Des peintures en cendres,
Plus de fille,
Plus de vie.
Le **sang** a coulé,
Samie esseulée.

Samie rouvre brusquement les yeux. Ses rêves agités ont heureusement pris fin. Du moins, elle le croit. Elle a les yeux grands ouverts et elle ne comprend pas.

Du **sang** sur les murs.

Le cauchemar n'est pas terminé.

Du **sang** sur les murs, du **sang** partout. Les parois du vaisseau sont recouvertes de **sang**. Samie balaie le cockpit du regard. Tout autour d'elle, des cadavres de pirates de l'espace jonchent le sol.

« SP, que s'est-il passé ? marmonne-t-elle.

— Capitaine Avan, ravi de vous revoir parmi les vivants.

— Les vivants... Façon de parler. Dis-moi ce qui s'est passé SP.

— Rien que vous puissiez regretter d'avoir manqué, je le crains.

— SP ! Je t'ai donné un ordre ! » Samie a retrouvé toute sa vitalité.

« Bien Capitaine ! Retranscription des évènements récents enclenchée : vous dormiez profondément lorsque ces pirates de l'espace ont entrepris d'accoster le vaisseau. Je les ai laissé faire.

— Pourquoi n'as-tu pas activé les mécanismes d'autodéfense ?

— Ce n'était pas nécessaire, j'étais *maître* de la situation. Je me suis mis en veille et les ai autorisés à monter à bord. J'ai ensuite observé leurs faits et gestes sans éveiller les soupçons. Ils ont commencé par débarquer du matériel sans importance. Leurs conversations n'étaient pas très enrichissantes.

— La suite !

— Tout se déroulait sans encombre, puis ils se sont penchés sur votre cas. Une violente dispute a éclaté entre le chef et son second. Ils n'arrivaient pas à se mettre d'accord sur le sort qu'ils devaient vous réserver. Le chef a tranché, littéralement. Vous constituiez un butin de choix. Il a ordonné de vous charger avec les autres marchandises. Ils... Ils n'auraient jamais dû s'en prendre à vous, Capitaine.

— SP, qu’as-tu fait ? » Le regard de Samie est celui d’une mère qui, sachant qu’elle va être déçue par le comportement de son enfant, prépare déjà la punition à venir.

« Leur chef a commis un acte de barbarie inacceptable. Son crime était passible de la peine capitale.

— SP...

— Je les ai tous tués. Tous, sans exception. Un vrai massacre. Leurs corps étaient fragiles, malléables. » Le ton de sa voix est empreint d’un subtil mélange de sadisme et de fierté. « J’ai gardé le chef pour la fin. J’ai d’abord pris le soin de sonder son cerveau. Son savoir m’a été très utile. J’ai notamment appris que les rebelles rivulariens détenaient un peloton d’esclaves femelles qu’ils destinaient à convertir en escadron de la mort. Grottesque, si vous voulez mon avis. Je pourrais m’étendre longuement sur l’étude des fragments mémoriels du néocortex cérébral de ce criminel mais je préfère taire ces détails inconvenants pour...

— Attends SP, tu vas trop vite, rembobine !

— Grottesque, si vous voulez mon avis. Je pourrais m’étendre...

— STOP ! Avant ça. Tu as parlé d'esclaves rivulariennes ?! Se pourrait-il que ma fille en fasse partie ?

— Les probabilités sont très faibles, Capitaine.

— Tu sais ce que je pense de tes probabilités. À quand remonte l'exécution du chef de ces pirates ?

— Vingt trois minutes et quarante huit secondes.

— Bien, soumets son cerveau à une faible impulsion électromagnétique et scanne la réponse !

— Dans quel but capitaine ?

— Tu dois dénicher une image résiduelle de Scarlett.

— Je l'ai déjà sondé, je n'ai rien trouvé de tel.

— Et bien, recommence.

— Capitaine, il est parfaitement inutile de recommencer.

— Sonde-le ou je te reformate ! Et au vu de tes prouesses envers ces bandits, il me sera très facile de justifier ta mise à pied auprès des autorités compétentes, espèce de psychopathe !

— Vous me vexez Capitaine.

— Et toi tu me dégoûtes. Sonde-le ou je te déboulonne !

— À vos ordres, Capitaine ! »

Il ne pouvait y avoir qu'un chef à bord. Et quand Samie Avan ne somnolait pas à cause des narcotiques, son autorité n'était nullement remise en discussion par SP. Du moins, pour le moment.

« J'ai trouvé, Capitaine. Toutes les prisonnières rivulariennes ont été envoyées sur la planète Amphasus, un caillou hostile situé dans la bordure *Subextern*. Il semblerait que Mademoiselle Scarlett fasse effectivement partie d'un contingent présent sur place.

— Ma fille est en vie ? Samie se reproche déjà tout le temps qu'elle a perdu à pleurer sur son sort.

— Cette éventualité est envisageable, en effet.

— C'est quoi cette histoire de contingent ?

— Il semblerait que les rebelles rivulariens convertissent les prisonnières en soldats dociles. Mademoiselle Scarlett a vraisemblablement intégré une escouade prête à répandre le malheur et la destruction dans toute la galaxie.

— Tu mens ! C'est impossible, pas Scarlett.

— C'est pourtant ce que révèlent clairement les souvenirs de cet esprit dérangé.

— Alors comment se fait-il que tu sois passé à côté la première fois que tu l’as sondé ? »

Face au silence inusuel de SP, Samie insiste farouchement, et la langue mécanique se délie.

« Il serait inconsidéré de vouloir se rendre sur Amphasus dans votre état, Capitaine. Les rebelles ont probablement mis en place un blocus infranchissable autour de la planète ; en plus d’avoir renforcé leurs lignes de défense au sol avec des canons antiaériens... »

Rageuse, Samie se défait enfin du bloc de nourriture dans lequel elle était toujours coincée. Elle ramasse les membres sectionnés des pirates et les jette violemment sur le gros œil rouge de l’interface d’SPdelta409.

« Ma mission est de vous protéger, Capitaine. Quels que soient les dommages collatéraux.

— Ma fille n’est pas un dommage collatéral !!! Alors écoute-moi bien, parce que je ne le répèterai pas deux fois : tu vas programmer l’itinéraire le plus rapide pour Amphasus et nous y conduire sur le champ !

— Capitaine...

— ET SANS DISCUTER ! »

Plusieurs heures plus tard.

Samie recharge fébrilement son canon à plasma. Ses gestes sont imprécis, hésitants. Elle est anormalement nerveuse. Sa combinaison spatiale lui assure pourtant une protection optimale. Seulement, l'ennemi n'est pas hors du vaisseau. Il est en elle : le doute. Il ne la lâchera plus.

À des dizaines d'années-lumière de Rivularia, ses investigations ont conduit Sam sur une planète qu'elle connaît malheureusement trop bien. Un monde inhospitalier dont la surface rocailleuse est constamment balayée par de violentes pluies toxiques. Une menace bien dérisoire en comparaison des nombreux dangers peuplant les grottes humides. Ces dédales sombres et étroits abritent d'immondes créatures ; des monstres indescriptibles commandés par les rebelles que Sam recherche. Si elle veut récupérer sa fille, elle va devoir les combattre. L'affrontement est inévitable.

Arme principale intégrée, casque verrouillé, son équipement est prêt. Avant chaque mission, Sam revêt sa tenue de combat high-tech : un exosquelette symbiotique en titane, alimenté en énergie par sa chaleur corporelle. Une armure légère et résistante qui améliore considérablement

ses capacités physiques. Elle peut courir plus vite, sauter plus haut, et viser avec une précision hors du commun. Cet allié de métal devrait lui permettre de survivre une fois de plus. Sam n'en est pas à sa première chasse.

Son gibier se terre dans les entrailles bouillonnantes de cet astre isolé. Si elle ne prend pas garde, elle pourrait rapidement devenir la proie de cette traque sidérale.

Elle est déjà en proie à la peur. La peur de l'échec. Et c'est un adversaire éreintant ; un antagoniste malvenu qui s'immisce sournoisement et la ronge au point de vouloir faire machine arrière. Sam se fige au centre de son appareil. Cette épopée sera peut-être la dernière d'une vie passée à livrer bataille. Dernières hésitations, dernières prières mécaniquement psalmodiées par SP. Ouverture du sas de sécurité, dépressurisation de la cabine, il n'est plus question de reculer, Sam doit s'élancer.

Dehors, l'air est nauséabond, irrespirable, mortel. Sans sa combinaison, Sam ne serait déjà plus qu'un mauvais souvenir de pirates galactiques. Un caillou se confondant avec les rochers inanimés qui l'entourent ; obstacles escarpés qu'elle franchi avec l'aisance d'un félin.

La pluie redouble de puissance, les éclairs déchirent le ciel rougeoyant. Le tonnerre grondant fait trembler l'environnement. Il dissuaderait même l'animal le plus féroce de s'aventurer hors des grottes. Sam n'est pas un animal, mais sa férocité n'a pas d'égal. Sa réputation la précède dans toutes les galaxies reconnues. Du moins, il en était ainsi avant l'attaque de Rivularia. Aujourd'hui, après des mois de naufrage, Sam n'est plus qu'une ombre apeurée poursuivant cette réputation. Elle aurait préféré que sa renommée vienne se battre à sa place.

La grêle fait son entrée en scène. Des grêlons de la taille d'un poing. Samie doit écarter ses idées noires et se mettre à l'abri le plus vite possible. Question de survie. Elle court, escalade, saute, glisse. Les grêlons la déséquilibrent, elle se rattrape in-extremis. Elle doit faire plus attention, ne penser à rien d'autre qu'à sa mission. Pas facile dans ces conditions. Elle court, encore, frénétiquement, sans raisonnement. Elle court, toujours plus vite, pour fuir l'angoisse qui s'empare des êtres animés de bon sens.

Sa folle escapade la conduit devant l'une des grottes qu'elle aurait tant voulu éviter. Sam hésite. Il serait plus

sage de rester tapie à l'entrée, d'attendre une accalmie et de partir... Elle ne le peut pas. Scarlett n'attend pas.

Samie n'a avancé que de quelques pas prudents lorsque la foudre frappe la corniche de la caverne où elle vient de s'aventurer. La roche s'effondre, elle est prise au piège, contrainte de perpétuer sa marche attentive dans cet antre malfamé. Pour combattre l'obscurité, sa vue infrarouge est la meilleure des associées. Hors de question d'allumer son rayon lumineux ici. Même si sa vision nocturne a été sérieusement endommagée par la grêle, Sam ne prendra pas ce risque inconsidéré. Mieux vaut rester discrète. La pluie a dû rameuter toutes les créatures nuisibles peuplant habituellement la surface ; des carnivores sanguinaires, sans merci. L'aléa n'est pas permis. Il n'a pas sa place dans ce genre d'endroit. Chaque geste doit être minutieusement calculé, quelle que soit l'adresse de l'aventurier.

Au gré de courtes enjambées, la texture du sol foulé par Sam change progressivement. D'abord solide et stable, il devient meuble et mobile. Elle ne sait pas pourquoi, elle ne voit pas pourquoi. Sa vue s'est considérablement amenuisée. Elle ne distingue plus que l'embout de son

arme. Son regard ne porte pas plus loin. Elle pourrait facilement s'abaisser et examiner de plus près la surface du terrain qui bouge et crépite, seulement, le doute l'a rattrapée. Quelles abominations peuvent bien grésiller sous ses pieds ? Quels maux, quelles horreurs peuvent bien causer cette inquiétude grandissante ? Une inquiétude accompagnée d'une curiosité dévorante ; aussi affamée que les créatures croupissant dans cette maudite excavation dépourvue de lumière naturelle. Sam doit savoir. Elle enclenche son rayon lumineux...

La scène qui se déroule sous ses yeux ferait vomir le plus morbide des nécromanciens. Les corps s'entremêlent dans un désordre infernal, indiscernables, visqueux, dégoulinants ; un amas lancinant d'antennes, de globules, de pattes et de mandibules, des carapaces ornées de picots acérés, des mâchoires béantes et des dents tranchantes. Du sol au plafond, ce cortège d'erreurs de la nature, de monstruosité indéfinies, se prélassent dans ses propres excréments baveux. Pauvre Samie. Juste quelques secondes pour admirer le spectacle, tirer dans le tas et prendre ses jambes à son cou.

Courir.

Vite !

Courir.

Plus vite ! Courir, encore et toujours, sans s'arrêter.
Vers l'inconnu, vers l'inaccessible vérité. Vers les rebelles,
vers Scarlett...

Parce qu'on a tendance à n'ivoire plus clair

L'éléphant n'en croyait pas ses yeux : il venait de se réincarner en homme. Loin de lui l'idée de gâcher cette formidable opportunité. C'est alors qu'il croisa un père de famille aux cheveux noirs comme l'ébène. Tous deux avaient conservé des traces d'Afrique dans les veines. Allant droit au but, il se jeta sur le paternel et lui asséna un horion sur l'occiput. Il le tua sur le coup et lui arracha aussitôt toutes ses dents ; sans se soucier un seul instant du terrible spectacle qu'il imposait aux enfants. Pas peu fier de son trophée, il se fit un collier de ces chicots émaillés. De son point de vue, il n'avait commis aucun crime. Il ne pouvait y voir l'offense, il n'avait attaqué qu'une proie sans défense.

Révolution passagère

Minuit et des poussières. Il pleuvait des cordes ce soir-là.

Foutu pays de bûcherons ! Quand il ne neige pas, il pleut comme vache qui pisse, pensa-t-il avec amertume en constatant qu'il avait une fois de plus oublié son parapluie. De toute façon, par un orage semblable à celui qui venait de se déclencher, inondant les trottoirs que ce tête en l'air était obligé d'emprunter pour se rendre à son rendez-vous nocturne, un parapluie n'aurait servi à rien.

Il portait son manteau habituel, un immonde imper délavé couvrant ses larges épaules. Lui, la trentaine, peut-être plus, avec une sale tronche barbue couverte de balafres.

« Quel temps pourri, j'vous jure », maugréa-t-il, fidèle à lui-même, grossier et bourru. Pas idiot pour autant. « Bah, au moins ces foutus hélicos ne seront pas de sortie ce soir... Personne ne devrait sortir ce soir. D'ailleurs, qu'est-ce que j'fous là ? »

D'habitude, cette pertinente question assumait des contours existentiels plus étendus. Elle revenait souvent le hanter le matin. Les matins moroses où, la tête dans le brouillard, il oubliait – l'espace d'un trop court instant – les raisons qui le poussaient à continuer son chemin de croix. À minuit et des poussières, il ignorait encore si la crucifixion serait au bout du parcours.

« Qu'est-ce que j'fous là ? »

En cette soirée fatidique, cette interrogation profonde cédait la place à une angoisse inévitable. Une excitation non désirée mais indispensable : la boule à l'estomac qui précède les rares instants de la vie où quelque chose de grand vient secouer la routine du quotidien façonnée par la répétition d'actes banals. Ce soir, c'était le grand soir. Il le savait, la rencontre avec le mystérieux expéditeur de la lettre qu'il avait trouvée au pied de sa porte le matin même allait changer sa vie pour toujours.

« Pourquoi aujourd'hui ? Pourquoi par ce temps de chien ? », ronchonnait-il de plus belle, tandis qu'il faisait les cents pas à l'angle de la rue Machin et du cul-de-sac du Même Nom ; en face d'une ancienne boutique à souvenirs célèbre, désormais déserte et ravagée. « Quel magnifique

endroit pour un rendez-vous incognito », souligna-t-il sarcastiquement. « Le mec qui veut me rencontrer est un vrai stratège. Bon sang, qu'est-ce que j'fous là ? Je pourrais être bien au chaud dans ma piaule, à boire une bonne tasse de café, au lieu de me faire tremper les os ; à attendre l'arrivée d'un ahuri qui a dû prendre *ses* rêves pour *mes* réalités. »

Les égouts de la ville débordèrent sous la violence du déluge, des mini-torrents se formèrent et dévalèrent les routes pentues. Les eaux pluviales transpercèrent ses semelles usées et engorgèrent ses chaussettes trouées.

Il détestait la pluie. Et par-dessus tout, il détestait devoir marcher sous la pluie. C'est pour ça qu'il ne sortait presque jamais de chez lui. Là, ça faisait trois longues semaines qu'il ne sortait plus du tout. Que la météo le permette ou pas, il restait cloisonné dans son terrier à guetter les hélicoptères de la police. Pour cause, il était considéré comme l'ennemi public numéro *uno* depuis qu'il avait profité d'une manifestation estudiantine pour déclencher une véritable guérilla ; dans le centre de cette ville bondée de gratte-ciel et de touristes en quête de photos à montrer fièrement aux repas de famille.

Lui n'avait pas de famille. C'est un cliché dont il se serait bien volontiers passé, mais c'était comme ça. "Il a grandi dans la rue", comme il le disait si bien lui-même à son propos – souvent pour anticiper la sotte compassion qu'une telle remarque ne manquait pas de provoquer quand elle était adressée par un *uniforme bleu* à des troupeaux de curieux venus contempler les dégâts d'une éducation urbaine.

La révolte contre l'autorité, ça le connaissait. Cependant, les événements récents avaient pris des proportions qu'il aurait grandement redoutées s'il avait pu anticiper les dégâts de son cocktail Molotov, balancé en direction des représentants de l'ordre. Un geste bien imprudent réalisé en compagnie de quelques vandales qui vociféraient des insultes triviales pour ponctuer leurs revendications. Des revendications à mille lieues des récriminations d'origine.

Lors du premier jour des manifs, quantité d'universitaires étaient descendus pacifiquement dans la rue pour réclamer l'accès à une éducation supérieure proche de la gratuité. Les politiques s'en étaient mêlés et les pinceaux s'étaient vite emmêlés. Les grands pontes du gouvernement

en place avaient estimé normal que chaque futur érudit contribue financièrement à la mise en place d'une société équitable. D'un avis contraire, les partis dissidents avaient volontairement attisé les tensions au sein des communautés défavorisées. S'en suivit une escalade de violence inouïe, au nom d'un idéal difficilement identifiable.

Tout ce que voulait cette brute en impair qui pestait contre la pluie à l'angle de la rue Machin, c'était une guerre contre l'establishment. Rien de plus, rien de moins. Malheureusement pour lui, dans sa *noble* démarche, il avait oublié un minuscule détail : une guerre ne s'arrête pas après la première bataille, encore moins après la première balle. Il avait tiré le premier et se retrouvait maintenant pris au piège ; élu au rang de leader par les casseurs et par les étudiants revanchards qui avaient assisté à la mise à mort de l'un de leurs camarades de classe. "Une mort accidentelle", se défendirent les policiers concernés.

Ce rustre qui exérait la pluie et les uniformes assumait désormais une position délicate de terroriste activement recherché par les forces armées de la métropole. "Un terroriste extrêmement dangereux !" Le Premier

Ministre avait utilisé des mots durs au moment des faits pour marquer durablement les esprits.

« C'est du délire », bava-t-il, alors qu'il repensait aux circonstances qui l'avaient conduit en ce moment précis à attendre, détrempe, qu'un détraqué ou un flic vienne le tondre.

« Putain, ça me ferait mal de crever sous la pluie ! »

Il n'en serait pas là si son arme *fabrication maison* n'avait pas terminé sa course loin derrière les rangées de boucliers, en pleine figure du commissaire de police attelé à dispenser les consignes de déploiement. Ce geste criminel maladroit provoqua une colère jamais vue auparavant dans les rangs des policiers de ce pays civilisé. La suite ne fut guère un brillant exemple de démocratie. Entre la flicaille qui cognait sur tout ce qui bougeait (même ce qui *roulait*, certains déficients moteurs ayant participé au *débat*), et les racailles qui se défendaient avec les moyens du bord (un policier fut tabassé à coups de chaise roulante)... Les professionnels de la communication prirent un pied d'enfer à afficher ces actes de barbarie en première page des journaux à sensation.

Un état d'alerte maximal fut alors mis en place, accompagné d'un couvre-feu sévèrement appliqué – là aussi quelques coups de matraque firent respecter la loi aux plus ignorants. Le tout fut agrémenté de recherches minutieuses de "l'instigateur d'évènements tragiques aux conséquences désastreuses" – dixit le Premier Ministre. Le "sale fils de pute", comme le nommait si bien le commissaire. Du moins, c'est ce qui s'affichait sur l'écran de la machine traduisant les pensées que sa bouche calcinée ne pouvait plus exprimer.

Des recherches minutieuses mais infructueuses, puisque le coupable était toujours en cavale. En fait, il restait planqué chez lui, en toute simplicité. Les réseaux souterrains, véritable ville sous la ville, lui avaient permis de s'enfuir facilement et de regagner sa bicoque pourrie de banlieue où il se terrait depuis déjà trop longtemps. Ses réserves de nourriture, acheminées par ses camarades de lutte au début de sa captivité, s'amenuisaient dangereusement.

« Ça ne peut plus durer ! »

Non, ça ne pouvait plus durer. Il avait seulement souhaité rendre la monnaie de leur pièce à quelques flics

qui l'avaient passé à tabac dans sa jeunesse ; lancer quelques objets volants non identifiés – une cagoule le rendant lui-même non identifiable – avant de revenir se pieuter, la conscience tranquille. Certes, la tranquillité de l'esprit ne l'avait pas quitté, ce n'était pas son genre de se laisser morfondre par la culpabilité. Mais devoir rester caché devenait insoutenable. Il était prisonnier de sa propre maison. Bien que, socialement parlant, une prison aurait été plus confortable. Il ne savait plus quoi faire. Il était hors de question de se rendre. Seulement, il n'avait pas de contacts influents lui permettant de fuir le pays vers une destination paradisiaque où l'extradition de criminels dans son genre ne serait pas en vigueur.

Fait comme un rat, il songeait de plus en plus à la meilleure façon de quitter ce monde. En révolté héroïque ou les yeux révulsés par l'héroïne. Il n'en avait jamais pris et l'idée commençait à faire son chemin. Jusqu'à ce matin-là, où une mystérieuse lettre atterrit sur le sachet en plastique qui lui servait de paillason :

"Rendez-vous ce soir, à l'angle de la rue Machin et du cul-de-sac du Même Nom. Si vous voulez que votre vie retrouve un sens avant que je vienne vous l'ôter."

"C'est qui ce taré ?", s'était-il demandé après cette lecture matinale insolite.

Le mot était accompagné d'un itinéraire précis, à suivre au pas près pour être sûr d'éviter la moindre patrouille de complications. Les factions de nuit relevaient les factions de jour peu après minuit, ce qui lui laissait une poignée de minutes pour rejoindre le point de rencontre sans courir trop de risques.

Il aurait pu renoncer à y aller, se faire livrer une montagne de drogue et se l'injecter dans les veines. Trop facile. Il sentait au fond de son être que sa mission ne s'arrêterait pas là. Il était sur terre pour une bonne raison et si le mec qui avait griffonné ces inepties pouvait la lui donner, alors il prendrait le risque d'aller au rendez-vous.

« Conneries ! Plus cliché, tu meurs. J'aurais dû rester chez moi et me faire un trip d'enfer. Mais qu'est-ce que je fous là ? Quel temps de merde ! »

Soudain, un véhicule banalisé déboucha à une cinquantaine de mètres de l'endroit où il était occupé à se plaindre du climat.

« Et voilà, ça y est, je suis bon pour passer l'arme à gauche », râla-t-il à la vue de la bagnole. Il demeura

immobile car courir n'aurait servi à rien. « Quand la mort arrive, il faut pouvoir la regarder en face... Décidément, j'ai sorti l'artillerie lourde de répliques à deux balles aujourd'hui. Quel con ! Mais quel con ! Pourquoi je suis venu ? »

Avant que la vitre côté passager se baisse, il s'était déjà persuadé que les flics l'avaient retrouvé en soudoyant un de ses complices, qu'ils avaient manigancé toute cette affaire pour l'arrêter à l'abri des regards indiscrets, qu'ils allaient lui faire payer le prix fort, qu'ils allaient le torturer pendant des jours au fond d'une cave pour qu'il avoue ses crimes... Lui ne dirait rien. Parce qu'il valait mieux que ça, parce qu'il avait une grosse paire de burnes et le sens de l'honneur. Et surtout parce que, lorsque la voiture s'arrêta à sa hauteur, la ravissante passagère aux cheveux blonds et au rouge-à-lèvres pourpre lui ordonna rondement :

« Montez à l'arrière, vite !

— Ce n'est pas de refus, je dégouline », répondit-il avec l'audace qui le caractérisait dans les situations délicates.

Il se glissa dans la Ford 46 noire flambant neuve et se félicita de trouver des sièges en cuir beige sur lesquels il

pourrait enfin se débarrasser de sa parka ridicule. Les deux colosses qui devaient lui tenir compagnie pour le reste du voyage n'étaient pas de cet avis. Ils l'affublèrent d'une cagoule, sans trous pour les yeux, qu'ils fixèrent avec un élastique. Après quoi, la passagère aux cheveux pourpres et au rouge-à-lèvres blond (il ne pouvait plus la distinguer sous la cagoule) s'écria : « Foncez ! », trahissant de la sorte un goût certain pour les films d'action de série B.

Ils roulèrent pendant près d'une heure et ne furent jamais arrêtés par les patrouilles de police qui coupaient inmanquablement leurs sirènes dès lors qu'ils reconnaissaient ladite Ford. Ils s'échouèrent finalement sur le parking d'un entrepôt isolé, entouré de hauts barbelés et gardé par des types costauds tenant de gros chiens nerveux en laisse.

Comme ses compagnons de route le forcèrent à descendre du véhicule et lui retirèrent la cagoule, il s'adressa à eux sur un ton moqueur :

« Les gars, vous regardez trop la télé ! »

Il fut conduit dans une petite pièce aux murs de béton et assis à une table en acier, en face d'un homme âgé, aux tempes grisonnantes. C'était une espèce d'ancien

mercenaire dont le goût prononcé pour le raffinement vestimentaire était en total désaccord avec la personnalité belliqueuse qu'il essayait vainement de masquer.

« Laissez-nous ! »

Cette injonction, destinée aux gardes du corps en smokings, eut pour effet de laisser le jeune et le moins jeune seuls dans cette pièce à l'apparence austère. S'installa alors un dialogue de sourd au dénouement catastrophique/salvateur pour la ville mentionnée plus haut. C'est le vieux bonhomme qui lança les débats ; une discussion saupoudrée de didascalies appropriées visant à simplifier la tâche d'un narrateur fatigué.

« Je vous félicite. Vous avez accompli un travail remarquable. Inattendu mais très réussi, bravo. » Il accentua l'ironie de ses propos avec quelques applaudissements mollassons.

« Non, c'est moi qui vous félicite, reprit alors son interlocuteur qui, lui, était sincère.

— Ah bon, mais pourquoi ?

— Vous avez manifestement un talent inné pour la mise en scène dramatique. On se croirait dans un film de Tarantino.

— Cette insolence... Oui, cette insolence malvenue dans de pareilles circonstances colle très bien au personnage que l'on m'avait décrit.» Ses yeux perçants brillaient d'admiration.

« Vous avez fait votre petite enquête sur moi, je présume.

— En effet, et les conclusions que l'on m'a rapportées m'ont définitivement convaincu de vous faire amener devant moi.

— (*las*) Quelle perte de temps...

— (*confiant*) Mon cher, je crains au contraire que nous ayons beaucoup de choses à nous dire. Cela fait des années que j'attends la venue d'un homme tel que vous. Un homme dénué de considération envers les lois et ceux qui les font respecter.

— Mais encore ?

— Ah oui, c'est vrai, j'oubliais, vous n'avez certainement aucune idée de qui je suis.

— Non, pas la moindre. Je devrais ?

— Vous ne devriez pas. Du moins, il serait fâcheux qu'il en soit autrement, étant donné le mal que je me donne pour garder mon identité secrète.

— Et quel intérêt auriez-vous à ne pas garder cette identité secrète ? Puisque vous êtes sur le point de me la divulguer.

— Bien anticipé. De toute évidence, il me serait difficile de vous faire part de mes volontés sans vous dire qui je suis ou ce que je fais pour gagner ma croûte. Bien que mon nom ne vous soit d'aucune utilité.

— En effet, je me fous de savoir votre nom. Et je crois bien que je me fous aussi de connaître votre profession ou vos désirs.

— (*contemplatif*) Quel numéro !

— (*gourmand*) Moi, ce que je voudrais, c'est un cappuccino bien chaud, avec beaucoup de crème, un peu de cannelle et un biscuit en forme de cigarette. Ouais, ça, ce serait vraiment le pied.

— Quel hôte pitoyable je ferais si je ne pouvais répondre à un besoin si élémentaire.

— Vous êtes bien aimable. »

Une préparation minutieuse de cappuccino plus tard, les deux protagonistes ne connaissaient toujours pas leurs desseins respectifs. Deux parfaits étrangers

échangeant des banalités autour d'une tasse de café. Pourtant, l'un d'entre eux savait déjà que l'autre ne sortirait probablement pas vivant de l'entrepôt.

L'amateur de boissons chaudes italiennes porta la *cigarette* au bout des lèvres pour la mâchouiller.

« Délicieux...

— Bien, je suis content que ce petit amuse-bouche vous ait apporté entière satisfaction. Maintenant, passons au plat de résistance.

— (*curieux et en appétit*) Qu'est-ce qu'on a au menu ?

— (*légèrement excédé*) Allons bon, soyons sérieux deux minutes s'il vous plaît. Je voudrais vous parler business.

— (*déçu*) Ok, ok, je vous écoute.

— Merci. Hum, comment dire... Voyez-vous, j'ai toujours envié Dieu. Quoi qu'il inflige à son peuple, celui-ci continue de le servir et de le prier aveuglément.

— Je crois que la cote de popularité de Dieu a un peu chuté ces derniers temps. Vous ne lisez pas les magazines people ?

— (*d'abord décontenancé, il reprend ensuite le fil de ses idées*) Quoi qu'il en soit, Dieu ne serait rien sans prophètes.

Et je crois... Non, je suis absolument certain que vous feriez un prophète de premier choix.

— (*bizarre*) Qui ça, moi ?

— Qu'est-ce qui vous fait rire ?

— Vous voulez imiter Dieu mais vous ne possédez pas sa clairvoyance.

— (*incrédule*) Je ne comprends pas.

— Je ne sais pas ce que vous vous êtes imaginé mais vous vous trompez certainement sur mon compte.

— (*agacé*) Écoutez-moi bien ! En alliant nos compétences, nous pourrions bâtir un empire. Nous commencerions par renverser les petits cons prétentieux qui dirigent cette ville, puis nous rallierions d'autres cités à notre cause. Nous pourrions prendre le contrôle du pays tout entier en quelques semaines seulement.

— (*énervé*) Bordel, vous êtes qui à la fin ?

— On commence à être intéressé ? Bien, fort bien... En deux mots : l'armée de ce pays possède aujourd'hui un équipement à la pointe de la technologie.

— Et ?

— (*fier*) Je dirige la firme qui lui fournit cet équipement.

— Et donc ?

— C'est simple, rameutez les foules ! Amenez-moi les étudiants, les révoltés, les toxicos, les clodos, les immigrés, tous les laissés-pour-compte, et je leur donnerai une puissance militaire sans pareil !

— Vous êtes complètement dingue.

— (*il tape du poing sur la table*) ASSEZ !

— (*surpris, il recule*) Calmez-vous mon p'tit père, Vous allez nous péter une artère.

— Vous jouez dans la cour des grands maintenant. Assumez votre rôle, assumez votre destinée ! Vous ne pouvez plus vous cacher. Je vous donne une opportunité unique d'influencer le cours de l'histoire. Vous avez allumé la mèche, il ne vous reste qu'à lancer le bâton de dynamite dans la fourmilière.

— Vous savez où vous voulez aller, il n'y a pas de doute.

— (*il retrousse ses manches et retrouve son calme*) Je ne vous le fais pas dire.

— Le danger, c'est que vous avez les moyens d'y parvenir. Et je vous le dis tout net : je ne marche pas.

— Ah Non ?

— Non.

— Puis-je savoir pourquoi ?

— Vous avez l'air si malin, vous n'avez qu'à le deviner.

— Mais bon sang, réfléchissez un peu ! Les gens ont besoin d'une révolution, vous êtes bien placé pour le savoir. Du moins, je croyais que vous le comprendriez.

— (*dépité par tant de bêtise, il se lance dans un monologue décisif*) Les gens ne sauraient même pas quoi en faire de votre révolution. Le temps des révolutions est révolu mon pauvre vieux. Elles n'ont jamais servi les peuples mais bien les fous qui les guident vers l'anarchie. Une anarchie précaire immédiatement remplacée par une mise au pas autoritaire. Quoi de plus insensé que des fous qui se battent pour en remplacer d'autres ? Je vais vous le dire : des cinglés de votre espèce qui abusent des attentes des gens pour se faire leur place au soleil. C'est contre vous que j'ai envoyé ce cocktail Molotov. Contre les despotes qui veulent nous discipliner, contre ceux qui veulent nous imposer leur conception de la société. Une révolution... Ben voyons. Comme si les gens avaient leur mot à dire. Ils votent parce qu'on leur laisse penser qu'ils en ont le droit.

Ils croient parce qu'on les abreuve de miracles, et ils vivent comme ils vivent parce qu'on leur dit que c'est le dernier choix qui leur reste. Parce que vous ne voulez pas être trop nombreux en haut et que ce n'est pas grave s'ils crèvent de faim en bas. Les gens n'ont pas besoin d'une révolution, ni d'une évolution d'ailleurs. Ils ont juste besoin de vivre. Sans redouter de mourir, car c'est cette peur viscérale de la mort qui les amène au désespoir. Parce qu'ils savent, malgré tous ceux qui essayent de les convaincre du contraire, ils savent qu'ils n'auront pas d'autre chance. Alors, merde à votre mégalomanie ! Je ne suis pas celui que vous recherchez. Je ne suis qu'une souris, pour que les chats me courent après. Ma destinée, comme vous dites, était de faire ce que j'ai fait pour vous rencontrer et vous dire à quel point je vous hais. Vous étiez tellement convaincu de m'avoir cerné... Foutaises, votre présomption n'a d'égale que votre ambition, et c'est précisément ce qui vous mènera à votre perte.

— (*calme et décidé*) Jeune sot, ce seront là vos derniers mots. Vous connaissez la différence entre vous et moi ? Vous êtes remplaçable... »

L'ambitieux personnage n'eut pas le privilège de terminer sa phrase. En entendant cette ultime insulte, notre héros de fortune saisit la petite cuillère accompagnant son café et lui planta si profondément dans la gorge que le morceau de métal étouffa le cri de douleur que le vieil homme n'aurait pas manqué de pousser si l'occasion lui avait été laissée. Cet acte condamnable ainsi commis, il se rassit et continua à grignoter sa *cigarette russe*, attendant calmement que les *gorilles* se rendent compte de la mort de leur dresseur. Quand ces derniers, inquiets de ne pas voir revenir leur employeur, se précipitèrent dans la pièce, ils découvrirent le bonimenteur mort, avec une cuillère à la place de la pomme d'Adam. Un cadavre présomptueux, en vis-à-vis avec un être au sang-froid inébranlable dont le comportement faisait rarement fi de ses convictions. Comme ils restaient là, abasourdis, il les toisa du regard quelques secondes puis leur lança :

« Je vous en prie messieurs, surprenez-moi ! »

L'œil dans le viseur, deuil dans les cœurs

Physique quelconque et psyché instable, Monsieur X avait peur de la foule. Le nom scientifique c'est : agoraphobie. À moins que ça ne soit la peur des araignées. On confond souvent les deux termes. L'erreur est humaine, comme on dit. Bien que les humains ne rampent pas sur les murs pour s'immiscer dans les armoires et pondre dans les vêtements. Les gens renvoyaient à monsieur X cette image d'insectes envahissants, plutôt semblables aux cafards qui squattaient son logement. Il vivait dans un studio minable situé au dernier étage d'un grand immeuble des années 80 ; un bâtiment en ruine adossé à d'autres grands immeubles d'une cité surpeuplée. Pratiquement le pire endroit possible pour un agoraphobe.

En fin de compte, ce jeune homme perturbé ne sortait plus du tout de chez lui. Il restait cloîtré dans son appart exigü, dont les murs spongieux recrachaient quantité d'humidité imprégnée de solitude. Effrayé à l'idée de croiser d'autres personnes, il s'était volontairement isolé du

monde extérieur. Il ne travaillait plus depuis ses vingt ans et ne voyait que très rarement sa mère. En vérité, une seule fois par mois, à travers le *judas*, quand elle venait lui réclamer le loyer. Monsieur X lui glissait alors une enveloppe par dessous la porte pour éviter tout contact. Un banal échange de regards et la panique l'aurait gagné.

Après des années de réflexions stériles, l'unique solution qu'il trouva pour s'extirper de cette situation invivable fut de se percher sur le toit de son immeuble avec un fusil de précision commandé illégalement sur internet. Son esprit dérangé s'était autopersuadé que la seule échappatoire consistait à se débarrasser de l'objet de son angoisse : les autres. L'enfer, c'était les autres. Et les autres allaient bientôt le rejoindre en enfer.

Il prit place sur le toit tôt dans la matinée, attendant patiemment le moment propice. Aux alentours de midi, les victimes potentielles défilèrent nombreuses dans la lunette de son arme : une petite fille et sa maman, un couple de vieillards, des ouvriers, un groupe d'ados, des costards-cravates en pause déjeuner... Tout ce petit monde s'affairait à lui fournir une cible de choix. La délivrance lui tendait les bras.

Une brise fugace se fit sentir, tel un signal de départ. Elle effleura l'épi qu'il ne prenait plus la peine de peigner. Ses mains devinrent moites, son pouls s'accéléra, sa vue se brouilla et...

Bang ! Révélation !

N'était-ce pas simplement ça, la solution ? Il se sentait si bien sur ce toit ; seul, libre d'observer ce microcosme à loisir, libre enfin de toute interaction.

Il passa le reste de ses jours à contempler les gens qu'il n'avait plus à craindre. Il échangea son fusil contre une paire de jumelles, et le sentiment de culpabilité éprouvé ce jour-là se mua en conviction profonde : nos erreurs apportent toujours des réponses. Surtout si l'on daigne les reconnaître.

Balle qui roule...

Ah, la roulette russe... Quel jeu dangereux.

Ils se font face, eux deux ; appelons-les Tango et Cash. Oui, comme dans le film. De toute façon, leur nom n'a que peu d'importance. Ils sont donc assis face à face, le révolver posé en plein milieu de la table ronde qui les sépare.

TANGO

Vas-y, Cash ! T'as tellement insisté, tu t'y colles en premier.

Cash est fébrile à l'idée de commencer. C'est pourtant lui qui l'a lancée, cette *brillante* idée (qu'il regrette déjà amèrement) de jouer avec son meilleur ami à cette roulette qui pourrait lui coûter la vie.

Le pion est au centre de la table : un calibre .22 Magnum que Cash a trouvé dans la chambre de son père. À première vue inoffensif, ce petit flingue est suffisamment puissant pour tuer tout adolescent imprudent qui se tirerait

une balle dans la tête. Depuis que Tango l'a chargé, Cash n'a plus envie de jouer. Seulement, il est trop tard pour reculer, il ne veut pas être considéré comme une poule mouillée. Ce serait trop la honte dans les bas quartiers.

TANGO

Allez, qu'est-ce que t'attends ? On ne va pas y passer la nuit.

Rien n'est plus vrai. L'un d'entre eux ne passera pas la nuit, c'est une évidence. À ce petit jeu, le perdant n'a jamais de seconde chance.

Faut savoir qu'il y a plusieurs variantes dans les règles de la roulette russe. Ça dépend des pays et de l'enjeu. Comme de coutume dans leur bled, Tango et Cash ont décidé de jouer avec une seule balle et de ne pas faire tourner le barillet après chaque coup de feu. Ce qui signifie : maximum trois essais chacun. Ça veut aussi dire que l'un d'eux va forcément voir l'autre mourir.

Au lieu de ravalier sa fierté, Cash ravale sa salive et s'empare lentement du Magnum. Il aurait préféré un Magnum au chocolat car il n'aura peut-être plus jamais

l'occasion d'en croquer. Mais ce n'est pas le moment de se dégonfler en pensant aux plaisirs futiles de l'existence. Il pose le canon sur sa tempe, arme le chien et regarde son ami droit dans les yeux.

Il y a peu de chances que le premier tir lui soit fatal. Cash le devine, Tango aussi. En raison de la gravité terrestre, la chambre contenant la balle est certainement située dans la partie basse du cylindre. Leur sort ne devrait pas se décider tout de suite, normalement...

On ne sait jamais. Tango n'a peut-être pas imprimé suffisamment de force au mouvement de rotation du barillet. C'est pourquoi Cash a un geste d'hésitation au moment d'appuyer sur la détente. Le canon ripe légèrement avant que le percuteur ne s'abatte sur l'amorce.

TANGO

Tu vois, ce n'était pas si compliqué. Donne-le-moi, c'est mon tour.

Cash lui tend l'arme en essayant de masquer autant que possible son soulagement. Il sait qu'il a commis une grave erreur en relâchant son emprise sur la crosse juste

avant de tirer. Si la balle était sortie en décrivant une trajectoire oblique, elle n'aurait probablement pas traversé la totalité du cerveau, le condamnant à un état végétatif pour le restant de ses jours. Cash s'en veut et se promet d'agir avec plus d'assurance au prochain tour. Surtout quand il voit l'aisance et la tranquillité avec lesquelles s'exécute Tango.

TANGO

Tiens, c'est encore à toi.

Cash n'en revient pas. Tango n'a pas hésité une seule seconde. Il le savait téméraire mais pas à ce point. Même pas le temps de respirer qu'il doit déjà reprendre cet engin de malheur, qu'il maudit de plus en plus. Comme il se maudit d'avoir proposé cette activité stupide.

Deux tirs à vide, plus que quatre tirages. Les chances de l'emporter s'amenuisent. Il pose à nouveau le canon sur sa tempe. Cette fois, il doit le tenir courageusement, jusqu'au bout. Même si son angoisse galopante le rattrape, il ne doit pas trembler. Il arme le chien.

Cash essaie de calculer les probabilités qu'il a de s'en sortir... Impossible, il n'arrive plus à réfléchir. Tango le fixe et le met au défi. Ça le débecte, Cash a l'impression qu'il souhaite sa mort ; qu'il l'attend de pied ferme. Son attitude est hautaine, son regard méprisant. Il prend du plaisir à le voir hésiter. Ses pupilles dilatées lui ordonnent de tirer.

Défi relevé, Cash ne se laissera pas dominer. Lui aussi est capable de bravoure. Il se lève et pousse un cri de rage en appuyant sèchement sur la détente.

TANGO

Bien, voilà qui est mieux. On pourrait presque croire qu'il te pousse des balloches.

Cash joue les fiers-à-bras alors qu'il est sur le point de défaillir. Toute la tension accumulée se voit soudainement libérée. Il retombe lourdement sur sa chaise, vidé, comme s'il venait de courir un marathon. Il ne sait pas s'il pourra réitérer l'opération.

Se sentant menacé, son instinct de survie le pousse à souhaiter la mort de son ami d'enfance...

Raté. Avec un culot insolent, Tango vient de passer son tour avec succès. Il dépose le Magnum au milieu de la table avec fracas.

TANGO

C'est maintenant que tout se joue. C'est toi ou moi.

Cash n'a pas encore repris ses esprits qu'il doit déjà recommencer. Il regarde le revolver, bien incapable de s'en saisir. Son corps est mou, inerte, paralysé. Une chance sur deux de passer l'arme à gauche. Il hait Tango. Il se hait lui-même. Et il hait ce flingue ; il ne veut plus y toucher.

TANGO

Je savais que tu n'y arriverais pas, trouillard.

Cash voudrait s'insurger contre cette accusation. Il n'y parvient pas. Sa langue est liée, son estomac noué. Il n'a jamais eu aussi peur de sa vie. Il habite pourtant l'une des favelas les plus dangereuses de Rio de Janeiro.

Tango a sûrement raison, Cash n'est qu'un faux-jeton. Sans parole, sans volonté, sans honneur. Dix ans

qu'ils sont amis et ce fait se vérifie, une fois de plus. Tango le dévisage, sa déception est palpable.

TANGO

Fais-le, Cash ! Fais-le ou je mets cinq autres balles dans ce foutu calibre et je le décharge sur ta tronche de froussard !

Il le ferait, c'est une certitude dont Cash ne doute pas un instant. De toute façon, s'il ne s'exécutait pas, Cash ne mériterait pas de rester ; il n'aurait pas ce qu'il faut pour survivre dans ce bidonville.

Son bras est lourd lorsqu'il saisit le revolver. Son geste est machinal, il n'exprime aucun souhait de rébellion ; juste l'envie de mettre un terme à tout ce cirque. Ses genoux s'entrechoquent sous la table sans qu'il puisse les contrôler. Son système nerveux est totalement dérégulé. Il place l'embout du Magnum dans sa bouche et le tient fermement des deux mains. Il arme le chien, psalmodie une prière puis mord le canon à pleines dents.

Clic !

Le coup n'est pas parti, Cash est en vie. Il a souillé son pantalon mais il est en vie.

TANGO

T'es pas si nul que ça finalement.

Les doigts de Cash se décrispent et le révolver tombe sur le sol. Il voudrait empêcher Tango de s'en emparer, seulement son corps ne lui répond plus. Traversé par une succession d'émotions aussi intenses que contradictoires, il se trouve dans un état de relâchement tel qu'il n'arrive plus à se mouvoir.

TANGO

Maintenant, je vais te montrer ce qu'est un homme, un vrai.

Cash ne peut que regarder, impuissant, Tango s'asseoir en face de lui, poser le canon sur son front et armer le chien, pour la dernière fois. Sa mort est inévitable. Pas besoin d'être doué en maths. Six chambres, une balle, cinq coups dans l'eau. L'heure des comptes a sonné, remise à zéro. Cash voudrait l'en dissuader, ses mots restent muets. Cette fin n'a aucun sens, Tango n'a plus rien à prouver.

Son doigt résolu presse lentement la détente. Cash s'en veut à mort. Le Magnum de son paternel va bientôt expédier un projectile meurtrier dans le crâne de son meilleur ami. Le seul qu'il ait jamais eu, et le seul qu'il aura jamais. Tango plonge son regard dans le sien. Cash se maudit, se déteste, et se déleste de sa peine. De chaudes larmes coulent, il ne veut pas le perdre.

Le temps s'écoule au ralenti. Bientôt, il ne s'écoulera plus pour Tango. Et celui de Cash s'égrainera trop lentement pour qu'il puisse oublier sa culpabilité. C'est de sa faute, il ne s'en remettra pas. Ses remords le hanteront jusqu'à la fin.

Voici venu le moment de vérité, Tango tue le suspense et met un terme à l'amitié...

TANGO

Ha ha ha ha ha ha ! Si tu voyais ta tête en ce moment. Tu croyais vraiment que j'allais jouer à la roulette russe avec toi ? Je t'ai menti, je n'ai pas mis une seule balle dans ce flingue. Tu t'es pissé dessus pour rien. Ha ha ha ! Ce que tu peux être naïf parfois. Allez, vaut mieux ranger ça avant que ton père ne rentre. Et, s'il te plaît, change de pantalon, tu pues.

Trente balais dans le vent

I

Trente ans...

Bordel, trente ans !?

J'ai pioncé pendant trente ans ?

Quand même, c'est vachement long...

Donc j'ai dormi durant ces trente dernières années et là, je me suis réveillé, comme ça, sans prévenir, sans raison apparente ?

Admettons. Mais qui sont ces gens qui se pressent autour de mon lit ? Les ai-je déjà rencontrés ? Il est fort probable que le vieil homme en blouse blanche – à la barbe savante – qui m'adresse la parole en ce moment même, soit médecin. Il m'en a tout l'air, avec son air sérieux. La jolie blondinette qui lui fait les yeux doux est sans doute son infirmière. Mais eux alors ? Qui sont ces deux hommes légèrement en retrait, le grand brun à lunettes avec la frange et son petit acolyte étrange ? Leurs têtes ne me reviennent pas ; leur allure encore moins.

Qui sont ces gens ? Et pourquoi mon lit est-il aussi inconfortable ? Docteur !? Il marmonne dans sa barbe, je comprends un mot sur deux.

Trente ans !? Non, vous déconnez docteur. Dites-moi que vous déconnez ! Tout devient flou, je me sens partir. Ça ne va pas recommencer ?

« Oh, les gars, je bleeeuh... »

Ça veut rien dire "bleeeuh".

« Docteur, docteur, qu'est-ce qui se passe ? Vite, faites quelque chose, il nous lâche ! Regardez, il sombre à nouveau !

— Du calme, voyons, du calme. C'est parfaitement normal. Il vient à peine de sortir du coma, il a été sévèrement troublé par ces révélations, voilà tout. Comment pensez-vous que vous réagiriez si on vous apprenait que vous avez passé la moitié de votre vie à rêvasser sur un lit d'hôpital ? »

Un lit vachement inconfortable.

« Laissez-lui reprendre ses esprits tranquillement, vous pourrez alors lui expliquer plus en détails ce qui lui est arrivé. Mais en douceur, il s'agirait de le ménager dorénavant. Il va peut-être retomber dans les vapes mais ce

n'est pas grave, son corps doit simplement se réhabituer à son esprit, ou l'inverse si vous préférez. Mademoiselle !

— Oui, docteur ?

— Laissez-le sous perfusion et doublez la dose de glucose ! Je ne voudrais pas que ces jeunes gens attendent ici toute la journée pendant que notre patient cumule les chutes de tension.

— Bien docteur, tout de suite docteur. »

Tu n'aurais pas de la morphine plutôt ?

« Messieurs, si vous voulez bien m'excuser.

— Merci pour tout docteur.

— Je n'y suis pour rien, c'est lui qu'il faut remercier. Mademoiselle, je serai dans mon bureau. Quand vous aurez terminé avec ce jeune homme, vous me rejoindrez sans plus attendre ! »

Les joues de la charmante étudiante se teintèrent subitement de nuances de rouge, trahissant la gêne et l'enthousiasme qu'elle ne manqua pas d'éprouver à l'idée de l'imminente réussite de son stage. Après tout, qu'elle obtienne de bonnes notes en bossant *sur* son bureau à *elle*, ou *sous* son bureau à *lui*, seul le résultat comptait. Il s'agissait de préserver la fierté de parents aimants à l'égard

de leur petite protégée. De toute façon, elle se débrouillait presque aussi bien que ses camarades de classe moins jolies.

« Voilà, c'est fait, il est à vous, bye-bye.

— Merci mademoiselle, au revoir », saluèrent en chœur les deux énigmatiques personnages. Et tandis que la jeune dévergondée se glissait, gloussante, dans le couloir, leurs paires d'yeux se penchèrent simultanément sur le *ressuscité* qui recouvrait péniblement ses esprits.

Encore une fois.

Il bafouilla quelque chose. Ses longs cheveux gras s'entremêlaient avec sa longue barbe grasse, et cet enchevêtrement de poils compliquait la compréhension des bribes de phrases qui s'extirpaient avec peine de sa bouche tenue au repos depuis trois décennies. C'était déjà un miracle qu'il réussisse à reparler si rapidement.

« Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que je fais là ? Et, bordel, pourquoi je n'arrive pas à bouger ? piaffa-t-il soudainement.

— Du calme, Joe, intima le premier.

— Oui, Joe, du calme. C'est normal après autant d'années d'inactivité, repris le second, provoquant la réaction indignée de son compagnon.

— Inactivité... C'est comme ça que tu appelles ça, toi ?

— Et alors ? J'appelle ça comme je veux.

— Oh, les gars, stop ! Stop... Joe, c'est mon nom ? Je m'appelle Joe ?

— Euh, oui, c'est ton nom. Enfin, c'est le diminutif de Joseph, le nom que maman t'a donné.

— Maman ? Ma maman... Je ne me souviens pas d'elle. En fait, je ne me souviens de rien.

— Oui, hum, le médecin a dit qu'il te faudrait sans doute un certain temps pour recouvrer complètement la mémoire. Mais ça va revenir, ne te tracasse pas. Le plus important pour le moment c'est que tu sois de nouveau parmi nous.

— Nous ?

— Oui, nous. Enfin, euh, oui... Hum, nous, ta... Ta famille.

— Ma famille ?

— Nous sommes tes frères, Joe. Moi, c'est Marcel, s'introduit le grand brun pondéré.

— Moi, c'est Alfred, marmonna le teigneux court sur pattes.

— Nous sommes frères ? » s'étonna Joe. Il n'aurait jamais soupçonné le lien de parenté qui l'unissait à ces deux hommes tellement la ressemblance physique était peu évidente.

« Oui, répondirent-ils à l'unisson.

— Vos visages ne me disent rien. J'imagine que ça me reviendra, avec le reste. »

Ce à quoi Marcel rétorqua qu'il serait impossible à son aîné de se souvenir de ses plus jeunes frères car ils étaient nés longtemps après son accident.

« Mon accident ?

— Écoute, Joe, il serait préférable de ne pas encombrer ton esprit avec tous ces détails pour le moment. Le médecin a dit que tu allais très bien, compte tenu de la situation, mais qu'il fallait te ménager. Laisser le temps au temps.

— Des détails ? Me ménager ? Écoute-moi bien... Euh, Alfred, c'est bien ça ?

— Non, moi c'est Marcel. Lui, c'est Alfred, précisa Marcel en désignant du menton son nabot de frère visiblement irrité.

— Oui, bon, soit. Écoutez-moi bien tous les deux !
Écoutez-moi attentivvvvvvvv...

— Joe !? Joe, ça va ?! Alfred, je crois qu'il a de nouveau perdu connaissance.

— Sérieusement, il va nous faire le coup combien de fois ? C'est bon, j'en ai ma claque, viens, on rentre ! On reviendra quand il sera capable de rester éveillé plus de 5 minutes.

— On ne va pas partir maintenant, on n'a pas fait tout ce chemin pour revenir demain.

— Pas demain... Non, on reviendra quand il ira mieux. Quand il aura toute sa tête et qu'il pourra converser plus longuement.

— Tu veux qu'on l'abandonne là, sans repères ? Sans explications ?

— Il s'en remettra, ce n'est pas comme si on représentait quelque chose pour lui. Il ne nous a jamais vus, il ne nous connaît même pas.

— Dois-je te rappeler qu'il est notre frère, et qu'il est de notre responsabilité de le mettre au courant de la situation ? Nous devons veiller sur lui, nous en avons fait la promesse.

— Mais il a cinquante piges ! Il est assez grand pour veiller sur lui tout seul. Dois-je te rappeler à mon tour qu'il n'est que notre demi-frère ? Et je me permets d'insister sur le "demi". Ce n'est quand même pas de notre faute s'il est dans cet état là. Qu'il assume les conséquences de ses actes, on a déjà bien assez de problèmes comme ça...

— Il suffit ! » Marcel éleva brusquement le ton, comme il savait si bien le faire pour rappeler Alfred à l'ordre quand ce dernier se laissait emporter par un élan d'égoïsme exacerbé.

Quel duo singulier.

« Oh, les gars, arrêtez de braire comme ça ! Ma tête, quelle douleur atroce.

— Ça va Joe ? s'enquit sincèrement Marcel.

— Ça va Joe ? » l'imita Alfred, avec une condescendance mensongère qui agaça son faux jumeau. Les regards des deux frangins se croisèrent brièvement avant de se retourner vers leur aîné au teint pâle qui semblait silencieusement dans le brouillard.

Oui, encore.

Joseph avait l'apparence d'un bûcheron de Sibérie ayant vécu en exile pendant des mois – avec pour seule

compagnie le hurlement des loups à la tombée de la nuit. Joe était moins costaud qu'un bûcheron, et il n'avait pas dû souffrir autant de la solitude, seulement, ça devait bien faire deux mois que les infirmières n'avaient pas fait sa toilette. Ni rasage, ni lavage, pendant deux mois complets. Son activité physique n'était pas des plus mouvementées, mais quand même, deux mois...

« Qu'est-ce qu'il pue ! s'exclama Alfred.

— Oui, c'est un fait, reconnut Marcel. Mais ne profite pas qu'il soit encore endormi pour balancer des méchancetés sur son dos.

— C'est lui qu'on devrait balancer. Attends, le mec, ça fait trente ans qu'il pionce et quand il se réveille enfin, c'est pour pioncer à nouveau. Il se fout de nos poires, c'est garanti.

— J'aimerais bien t'y voir à sa place.

— Justement, ça ne me serait jamais arrivé si j'avais été à sa place. Et à toi non plus d'ailleurs.

— Nous sommes très mal placés pour le juger.

— Heeein ? Juger qui ? Juger quoi ? Hellooo, ça va Marfred ?

— Houlà, je crois que c'est plutôt la dose de tranquilisant que l'infirmière lui a augmentée.

— Tais-toi et aide-moi plutôt à le redresser ! ordonna efficacement Marcel.

— Merci, les gars, merci... Je vais essayer de ne plus sombrer, s'excusa Joe.

— Ouais, ce serait cool en effet, ronchonna Alfred.

— Tu ne m'aimes pas beaucoup toi, je me trompe ?

— Plutôt perspicace pour un zombie.

— Ha ha, un zombie... Bien vu le nain de jardin. »
Vieux réflexe moqueur, Joe accompagna sa réplique d'un clin d'œil bien placé. « Bon, maintenant j'aimerais avoir des réponses à mes questions... »

II

Plus tard ce jour-là, dans le même hôpital, dans la même chambre, au cours de la même histoire, un revenant réfléchissait à haute voix...

« Je m'appelle Joseph.

Joseph Kowalsky, pour être exact. Joe, pour les intimes. Je suis venu au monde le 9 mars 1965, d'un père

Polonais et d'une mère Allemande. D'après ce qu'on m'a dit, j'ai eu une vie relativement pénarde jusqu'à mes vingt et un ans. Et puis, il s'est produit un accident. Une malencontreuse chute depuis le cinquième étage d'un bâtiment en construction. Ce sont mes demi-frères qui m'ont raconté tout ça, et sur les conseils du médecin je me repasse leur récit en boucle.

Encore et encore.

Paraîtrait que ça aide la mémoire à se raviver plus rapidement. Jusqu'à présent, ça ne marche pas vraiment.

Je... Je n'arrive plus à dormir.

Dieu soit loué !

Comme je n'ai rien de mieux à faire, je ressasse les quelques informations que mes deux frangins ont bien voulu me lâcher. Donc, je suis tombé de ce foutu cinquième étage et me voilà. L'histoire de ma vie semble facile à résumer. J'étais tellement amoché qu'ils ont dû réaliser dix-sept opérations de chirurgie esthétique pour reconstituer mon visage. Je ne voudrais pas voir ma tronche de puzzle en ce moment. On ne voit pas grand-chose à cause de la barbe, mais mon frère Alfred...

Ou bien c'est Marcel ? Oui, c'est Marcel. Alfred, c'est l'autre, le rabougri qui ne m'aime pas.

Marcel a proposé de revenir la semaine prochaine pour me raser. Il a fait un scandale auprès de l'infirmière en chef, comme quoi il était inadmissible de laisser un patient dans de telles conditions de souillure. Tout l'étage l'a entendu. Faut dire que ça devait bien faire deux mois que personne n'avait plus mis les pieds dans ma piaule. Je l'aime bien ce Marcel, il est avenant. Alors qu'il n'a aucune raison de l'être. À la rigueur, je comprends mieux les réactions de sa demi-portion de frère. En tout cas, grâce à Marcel, je verrai bientôt le résultat des prouesses chirurgicales pour lesquelles j'ai servi de cobaye.

Ils m'ont rabiboché le facies comme ils pouvaient mais mon cerveau, lui, a pris des vacances prolongées. Il a mariné dans son jus durant trente ans. Et pendant des mois et des mois, ma mère est restée à mon chevet. Le docteur m'a affirmé qu'elle ne quittait jamais l'hosto. Ils lui avaient installé un lit à côté du mien et elle restait là, à me parler, comme si de rien n'était.

Il a bien fallu qu'elle se rende à l'évidence, il était possible que je reste dans le coma pour toujours. Alors, elle

est retournée dans sa maison. Mais elle venait quand même me voir tous les jours, dans l'espoir qu'une de ses visites ravive ma *flemme*.

Ensuite, mon père est mort. Accident de la route, si l'on peut dire. Il est tombé dans la tour d'une unité de raffinage de bitume. Malgré le deuil à porter, ma mère est restée en ville et a encore veillé sur moi pendant trois ans environ ; avant de déménager loin d'ici pour refaire sa vie avec un architecte de renom. Décédé, lui aussi, deux ans plus tard, dans un accident de voiture.

Décidément.

Ma mère redonnait la vie tandis que son deuxième mari trouvait la mort dans une collision frontale sur le chemin de la maternité.

Putain de destin !

Je n'aime pas être grossier mais là... Merde quoi, pauvre femme. Elle a dû élever seule des faux jumeaux – Marcel et Alfred – tout en prenant régulièrement de mes nouvelles. Evidemment, de ce côté-là, ça n'évoluait pas beaucoup. Je suis un gros dormeur.

À en juger par ce que j'ai appris cet après-midi, ma mère était une femme formidable, aimante et attentionnée, avec une force de caractère à toutes épreuves.

Encore heureux.

Je... Je ne me rappelle pas de ma mère, ni de quoi que ce soit d'autre. D'ailleurs, le toubib trouve cela très étrange que je réussisse à parler si bien. Je crois qu'il en a glissé deux mots à sa jeune infirmière, mais comme elle n'arrêtait pas de rire bêtement je n'ai pas bien entendu ce qu'il lui disait. Il m'a ensuite assuré que tout allait pour le mieux, et que, même s'il ne comprenait pas comment un tel phénomène avait pu se produire, j'étais sur la voie d'une guérison totale. Il envisage de commencer la rééducation dans les plus brefs délais.

Rééducation.

Ils n'ont que ce mot à la bouche. Rééducation de quoi, je ne sais pas. Demain, il faudra peut-être que je leur mentionne que mon corps me répond parfaitement désormais.

Ça aussi c'est peut-être anormal.

Soit, j'aurai bientôt 51 ans et ma vie commence à peine. Je ne reverrai jamais mes parents. La seule famille

qui me reste, ce sont deux énergumènes qui ne savent pratiquement rien de moi. Ma mère n'avait jamais fait mention de notre filiation avant qu'ils ne lisent son testament. Je ne sais pas dans quelles circonstances mon accident est survenu. Elle n'a relaté aucun fait antérieur à cette tragédie. J'imagine que je devais travailler dans le bâtiment ou un truc dans le genre. Là n'est pas le plus important. Je ne dois pas regarder en arrière. L'essentiel, maintenant, est de comprendre ce que la vie me réserve.

Que va-t-il advenir de moi, comment vais-je m'en sortir dans ce monde qui n'est plus le mien ? Sans repères. Sans mère, ni père. Je suis un jeune orphelin de cinquante balais livré à lui-même. Combien de temps me reste-t-il à vivre ? Succomberai-je bientôt à une maladie demeurée en gestation pendant ma longue hibernation ?

Ça arrive ce genre de trucs ? Faudra que je demande à l'infirmière de me glousser quelque chose sur le sujet.

Je crois que la meilleure solution consiste à ne plus me poser de questions. Je vais vivre au jour le jour et faire confiance à la vie. On verra bien ce qu'elle m'apportera comme réponses. Pour l'heure, la fatigue me guète à

nouveau. Quel malheur. Je vais me remettre au lit et succomber au sommeil.

Pour changer.

Je m'appelle Joseph Kowalsky. Joe, pour les intimes. Je suis né une première fois le 1^{er} avril 1965, d'un père Polonais et d'une mère Allemande. Je suis né une deuxième fois en 2016, le 29^{ème} jour du mois de février.

Ça ne s'invente pas.

À ma connaissance, je n'ai vécu aucune expérience mystique pendant le Grand Sommeil. Je n'ai vu aucune porte, aucune lumière, je n'ai pensé à rien. C'est dommage, ça aurait fait un bon sujet de livre.

Je m'appelle Joseph Kowalsky...

Et je ne sais pas qui je suis. »

III

Pendant une brève période qui, paradoxalement, lui parut une éternité, Joseph attendit naïvement le retour de ses deux plus proches parents. Et ce, sans même un poste de télévision pour le distraire. La promenade dans le parc situé en bordure du domaine hospitalier constituait son seul

divertissement quotidien. La plupart du temps, il restait dans sa chambre à ruminer. Hormis le personnel médical, Joe ne parlait à personne. Ce silence abreuvait sa rancune.

Puis, lors d'une nuit sans lune, Joseph reçut un coup de fil paniqué du moins aimable de ses jeunes frères. En guise d'explications, Alfred lui bredouilla qu'ils ne pourraient pas venir le chercher avant d'avoir réglé d'épineux problèmes de dettes. Après quoi, il raccrocha de façon expéditive ; pas de "à bientôt" ou de promesses difficiles à tenir.

Joe vit rouge.

Un seul fichu coup de téléphone en deux semaines ! D'Alfred en plus. Ah, elle est belle la famille !

Je me demande bien pourquoi ce n'est pas Marcel qui m'a contacté, ce n'est pas logique. Si ça se trouve, ils ne m'ont raconté que des conneries. On est sûrement pas du même sang ! J'parie qu'ils ne sont même pas frères entre eux. Ils se sont bien foutus de ma poire ces deux zigotos ! Ils me mentent depuis le début.

Dans quel but ? Un héritage secret ? Oni, des petits arnaqueurs, voilà ce qu'ils sont. "Des dettes à régler..." Elle est bien bonne, c'est moi qui croule sous les factures d'hospitalisation.

Alfred et Marcel ne revinrent jamais voir leur aîné. Après trois semaines et quelques contrôles de routine, le médecin de Joe le jugea apte à quitter l'hôpital – en échange, bien entendu, du règlement de ses notes de frais. Compte-tenu des circonstances et de la promesse de retour promulguée par ses frères, le directeur général daigna lui accorder un délai supplémentaire – dans un élan de charité aussi souhaitable qu'inattendu. Mais comme les deux cabotins ne refirent jamais surface, Joseph fut prié de s'acquitter de l'*addition* et de s'en aller prestement.

Evidemment, Joe n'avait aucun moyen de payer la somme astronomique qui lui était réclamée. Et comme la violence physique aurait grandement détonné dans un endroit censé guérir de la brutalité de la vie, ses hôtes en blouse blanche lui demandèrent poliment de ne jamais refoutre les pieds dans leur établissement. Face à son apparente désorientation de *SDF* débutant, une employée postée à l'accueil de l'hosto lui conseilla vivement de trouver un logis... et des vêtements. "Dans les plus brefs délais", insista-t-elle pour s'assurer que sa mise en garde soit fructueuse.

Et voilà comment Joe se retrouva à la rue – en pantoufles – le jour de son anniversaire. Lui qui n’avait pas demandé à émerger de son sommeil insouciant, il portait désormais des fripes dérobées à un patient atteint d’Alzheimer.

Aussitôt dehors, Joe rangea son dernier soupçon d’orgueil au placard et chaparda un trajet de bus vers les quartiers les moins aisés de la ville pour y dégoter un logement.

Exécrable !

Joseph n’arrivait pas à concevoir que des gens puissent vivre dans de tels taudis sans se plaindre. Malheureusement, même pour ces abris de bonne fortune les proprios lui demandèrent d’apporter des garanties locatives sous forme d’acomptes onéreux qu’il n’avait pas en sa possession.

Un entrepreneur avisé lui préconisa de chercher un travail. Ce que Joseph fit dans la seconde. N’ayant pas la moindre idée de ses qualifications, il se présenta dans les bars où une aide urgente était requise. Et une nouvelle fois, le système lui parut bien mal conçu. Car pour travailler en déclaré, Joe devait avoir un numéro de compte en banque.

Or, une fois à la banque, le directeur de l'agence ne manqua pas de lui faire remarquer que pour ouvrir un compte il lui fallait d'abord posséder une adresse légale.

C'est quoi cette embrouille ? Je tourne en rond.

Voilà comment se conclut cette première journée de retour parmi la civilisation. Tombé dans le cercle vicieux du contresens libéral, Joe bondit de désillusion en désillusion. Même avec toute la bonne volonté du monde, s'il avait accepté de faire des tâches ingrates pour quelques sous frauduleux, quel employeur sensé lui aurait accordé une chance de prouver sa valeur à son âge avancé ? Joseph était plus proche de la retraite que du baccalauréat. Le crépuscule entra en scène que Joe n'avait toujours pas trouvé de réponses à ses interrogations. Il n'en trouverait probablement pas.

Il déambula une partie de la soirée sous les néons de la rue la plus fréquentée de la cité ; arpentant les trottoirs agrémentés de Night Shops, de Strip Clubs, et de vitrines où était étalée sans vergogne l'impudeur de jeunes filles réduites à prostituer leur corps pour résoudre des problèmes découlant de choix hasardeux. Joseph croisa aussi quelques clodos condamnés à boire pour oublier les

vicissitudes de leur quotidien. Il se demanda s'il partagerait bientôt le sort de ces hommes arrachés à leur dignité. Il leur ressemblait déjà un peu, avec ses frêpes et sa longue barbe. Qui pouvaient-ils être, sous la crasse et la puanteur ? L'un d'entre eux avait-il vécu une expérience similaire à la sienne ? Pourrait-il en trouver un qui lui soit de bons conseils ? Ces épaves n'avaient probablement pas été capables de suivre les bons conseils qu'on leur avait prodigués. Tout le monde naît avec les mêmes chances dans ce genre de grandes villes. Il ne tient qu'à chacun de saisir la sienne.

Non, ces fausses certitudes n'appartiennent qu'aux gens aisés.

Et Joe ? Avait-il saisi sa chance avant que le destin ne vienne le faucher à l'aube de sa vie ? Avait-il déjà dessiné les contours de son avenir ? Joseph ne voulait plus tergiverser, il voulait avancer. Le boulevard qui s'étendait à perte de vue devant ses yeux ébahis était une excellente opportunité de se promener sans avoir à revenir sur ses pas. Il marcha longtemps afin de trouver dans un recoin de son cerveau la clé qui lui permettrait d'ouvrir la porte de ses

expériences passées. Joe ne voulait plus se retourner, il voulait des réponses concrètes.

Ce furent les réponses qui trouvèrent Joe en premier. Au détour d'une ruelle, son regard se posa par hasard sur un magnifique parterre de tulipes multicolores. Ce petit coin de béton garni de mille couleurs champêtres faisait partie d'un programme national d'urbanisation visant à réintroduire les fleurs rurales au sein des mégapoles. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, cet arc-en-ciel floral fût le premier détail qui lui revint de sa vie antérieure.

Je suis déjà venu ici !

Joe scruta longuement le lopin fleuri avant de s'apercevoir qu'ils étaient plusieurs à joncher l'entrée d'un bâtiment qui lui sembla familier ; un magnifique hôtel cinq étoiles se dressait devant lui avec arrogance.

Cette bâtisse me dit quelque chose.

Joe entra dans le somptueux palace. Avec malice, il se déroba à la vigilance du réceptionniste en se dissimulant derrière une dame de forte corpulence. Ses pas se succédèrent ensuite machinalement dans le dédale de couloirs du luxueux hôtel. Absorbé par ses pensées, le

contrôle de son corps lui avait échappé. Son enveloppe charnelle obéissait à un besoin vital de souvenirs mémorables. Joe grimpa les rangées interminables de marches le séparant du cinquième étage et quand il ouvrit enfin la porte de la cage d'escaliers, il se retrouva nez-à-nez avec une immense baie vitrée donnant sur le boulevard. Il se rapprocha lentement du bord et colla son visage contre la vitre pour admirer la ville, quelques instants...

Mince alors !

Le brouillard mémoriel qui le hantait se dissipa soudainement. Contrairement à ce qu'il avait présumé, la mémoire ne lui revint pas sous la forme de flashes désordonnés. Non, elle se remodela à la manière d'un rubis-cube habilement replacé dans sa position originelle par un petit génie expérimenté. Les pièces du puzzle obscur se réassemblèrent et du néant resurgit une existence entière ; courte, mais totalement cohérente, sans trous, sans oublis. Joe avait l'impression de s'être endormi la veille au terme d'une cuite mémorable et de s'être réveillé le front posé sur cette fenêtre. Il n'en revenait pas, c'était depuis cet endroit qu'il était tombé dans le vide. Du moins, c'est ce qu'il se dit dans un premier temps, parfaitement conscient

qu'il essayait en vain de masquer la triste vérité. Il n'était pas tombé... Tous les détails associés à sa chute lui étaient désormais connus. Il se rappelait cette maudite soirée dépourvue de sens où il avait brutalement réalisé que ses soirées futures n'en auraient pas beaucoup plus.

J'étais ici... J'étais ici ce soir-là, au bord du vide.

Le vide de mon existence.

Je ne travaillais pas à la construction de cet hôtel. Je suis entré sur le chantier par effraction, je suis monté jusqu'au dernier étage et là, j'ai...

J'ai...

J'ai désiré la mort ? Non, ça ne se peut pas !

Nier l'évidence ne lui ressemblait pas, le déni ne dura qu'un bref instant.

J'étais au bord du précipice, confronté à une existence sans alternatives. Ce qui pouvait faire mon bonheur ne se trouvait pas ici et il m'était impossible de partir. Partout, j'aurais été rattrapé par le même engrenage. Pour obtenir ce que je voulais, je devais le mériter. Je devais prouver à mes semblables que j'étais en mesure de profiter des choses simples. Ces choses qui devraient nous être accessibles sans risquer de nous tuer à la tâche pour les obtenir.

Je n'étais pas prêt. Je n'étais pas d'accord. Ces sacrifices ne répondaient pas de ma volonté propre mais de celle des puissants. Le seul choix qui me restait était celui de mourir ou de rester pour affronter ce que je n'avais pas choisi de vivre. Ce soir-là, j'ai pris la décision de ne pas accepter ma destinée.

Mais ma destinée m'a rattrapé en plein vol. Elle m'a fait miroiter la quintessence de mon échec en me retenant par le fil que j'avais voulu couper. Elle m'a laissé trente ans pour digérer l'ampleur de ma défaite.

Même la nature de la finalité ne m'est pas accordée. Tout est décidé à l'avance, je n'ai pas mon mot à dire. Quitter ce monde m'est interdit. Qu'est-ce que ça signifie, pourquoi suis-je revenu d'entre les morts ? Est-ce une deuxième chance qui m'est gracieusement offerte ? Recommencer à mon âge relève de l'impossible. Malgré la bonne foi dont j'ai fait preuve aujourd'hui, me morfondre semble être l'option la plus raisonnable.

« La déroute est inévitable. »

Sur cet aveu d'abdication, Joe sortit du *cinq étoiles* et reprit sa balade nocturne dans cette ville de vices et de péchés ; en compagnie d'une bouteille de rhum furtivement dérobée dans le bar de l'hôtel. Chaque rasade de ce breuvage l'entraînait plus profondément dans le gouffre

existentiel que dépeignait sa croisade de *non comateurs*. Son sommeil prolongé lui avait semblé bien plus agréable. Confronté à la dure réalité de l'extérieur, il ne trouvait comme seul exutoire que les gorgées successives de cette boisson alcoolisée. À la moitié de la bouteille, Joseph titubait abondamment. Il bouscula involontairement quelques badauds qui traînaient à la sortie d'une boîte de nuit, sans conséquences.

À cause de son alcoolémie trop élevée, Joseph se remit à gamberger. Les révélations de la soirée l'avaient placé face à un dilemme que l'alcool ne pouvait résoudre. Devait-il avoir foi en l'avenir – même s'il ne s'annonçait guère brillant dans l'immédiat, ou bien devait-il s'évader à nouveau de sa prison de responsabilités ?

Joe hésitait toujours lorsqu'il s'arrêta net devant une vitrine faiblement éclairée par un néon rouge désuet. La créature exotique qui se dandinait dans l'aquarium brisa la glace et l'invita à entrer d'un geste impudent de la main droite. Sa main gauche n'était plus en sa possession depuis que son proxénète l'avait jugée paresseuse. Joe entra sans prendre le temps d'y réfléchir.

Enfin un choix facile !

Joseph n'avait pas les moyens de s'offrir ces délices tropicaux mais il s'en fichait. Son physique semblait fonctionner si bien qu'il aurait eu tort de ne pas se payer un peu de bon temps aux frais de la princesse ; une jolie princesse des îles en l'occurrence. Après l'ascension maladroite de l'escalier rejoignant l'arrière boutique de la maison close, quelle ne fut pas sa déception de constater que tout ne s'était pas réveillé chez lui. Sa libido pointait toujours aux abonnés absents.

Le revers de la médaille.

Joe estima qu'il avait déjà essayé suffisamment de revers et que cette dernière vacherie était tout bonnement inacceptable. Il ne lui restait plus qu'à espérer que cette panne incongrue soit due à son ivresse.

Face à cette impuissance typiquement masculine, la jeune prostituée prit Joseph en pitié et lui proposa une clope. Il n'avait jamais fumé. Sa tentative de dépucelage ayant misérablement échoué, il accepta de bon cœur cette *première fois* de compensation.

Tels de vieux amis, ils discutèrent pendant les quelques minutes du délai habituellement imparti. Même pas le temps de raconter la totalité de ses derniers déboires.

Dommage, Joe aurait bien voulu connaître la fin du récit de cette pute volubile. Ils se promirent de remettre ça à plus tard et elle accepta le reste de la bouteille en guise de paiement. Une demi-bouteille de bon rhum cubain pour une moitié d'histoire et une moitié d'érection, c'était quand même cher payé. Joe s'en accommoda.

Il erra sans but – et sans rhum – durant les heures les plus sombres de la nuit. Les rues du centre étaient quasiment désertes. Seuls quelques rescapés de soirées échangistes rejoignaient leurs domiciles, un sourire embarrassé au bord des lèvres. La plupart des gens n'assument pas ce qu'ils sont. Joe ne s'était lui-même jamais assumé. Après tout, il n'avait pas réclamé ce privilège ; bien au chaud qu'il était dans le placenta réconfortant d'une femme ayant eu la mauvaise idée de le forcer à sortir. Elle n'y était pas allée de main morte face à la nonchalance qu'il lui avait témoignée.

Elle aurait mieux fait de se tenir tranquille.

Fils ingrat !

Joe s'égarait.

Aux premières lueurs du jour, l'alcool ne faisait plus effet. Les vapeurs imbibant son esprit s'étaient envolées.

Seule demeurait l'affligeante constatation que rien n'avait changé dans cette métropole. À part peut-être la forme des voitures. Et leur nombre. Joe n'avait pas pris le temps de s'attacher à ces détails durant la journée mouvementée de la veille. Il s'apercevait enfin de l'étendue du fiasco. Même la mode ne semblait pas avoir évolué. Il avait jadis sauté pour échapper à ses certitudes et elles revenaient le tourmenter comme si rien ne s'était passé. Comme si cette ville s'était volontairement figée, attendant patiemment le retour de ce martyr autoproclamé ; victime d'une société qu'il ne pouvait combattre qu'en rejetant sa propre identité.

Désabusé, Joseph marcha, encore et encore, jusqu'à user la semelle des pantoufles que l'hôpital lui avait gracieusement cédées. Ses pas fatigués le reconduisirent à l'esplanade garnie de tulipes. Il foula à nouveau le sol que les employés municipaux avaient frotté vigoureusement trente ans auparavant pour éliminer les tâches de sang qu'il avait laissées en s'écrasant.

À l'image du décor, son envie de monter au sommet du palace était immuable. Malgré son allure lamentable, le veilleur de nuit fatigué ne lui prêta aucune attention. Cette fois, Joseph prit l'ascenseur. Pas le temps

de se taper les vingt deux étages à pied. Quand il arriva sur le toit de l'hôtel, une bourrasque d'air frais l'accompagna vers le bord. Il éprouva alors une étrange sensation de déjà-vu. Le mur de vide qui se dressait devant son être chétif lui paraissait bien petit face au malaise qui le parcourait.

Un pas... Un seul pas, et tout basculerait. À nouveau. Pour l'éternité. De cette hauteur, il était impossible de se rater. Même si Joe avait tout raté. De quelque façon qu'il aborde le problème, ses réflexions l'entraînaient invariablement vers cet acte de barbarie qu'il était prêt à s'infliger pour la seconde fois.

C'est alors qu'un doute sournois s'immisça dans son cœur. *Serait-ce de la folie de vouloir gâcher cette opportunité inattendue de relancer les dés ? Bien que les apparences soient contraires, il se pourrait que la chance soit de mon côté cette fois-ci. Il se pourrait que la vie m'ait réservé quelques agréables surprises arrivées à maturité, prêtes à être dégustées. Il se pourrait que je prenne du plaisir à vivre une vie normale ; une vie commune, souhaitée par le commun des mortels. Il se pourrait que j'apprécie de côtoyer ce monde que je n'ai jamais compris ; partager ce sort que j'ai toujours appréhendé. Il se pourrait que je sois enfin prêt à franchir le cap, prêt à faire le grand saut.*

« Je dois aller de l'avant ! » cria-t-il.

IV

Mère, je n'ai qu'une poignée de secondes pour introduire ma venue imminente. Je ne sais pas si vous pouvez me voir d'où vous êtes mais j'espère que la chute de mon histoire vous amusera. Mon seul désir est maintenant de vous rejoindre, parce qu'au bout du compte, ma seule erreur fut de vous quitter. Si je ne me suis pas réveillé il y a trente ans, c'était pour ne pas voir la peine que je vous avais causée. Pour ne pas vous encombrer d'un fils qui vous aurait rendue malheureuse. Si je n'ai pas réussi quand vous étiez là pour m'épauler, je n'y arriverai pas aujourd'hui sans vous. Il n'y a pas de place pour moi en ce monde, j'espère en trouver une dans l'autre, à vos côtés.

J'adore cette montée d'adrénaiiiiiiiiiiii...

V

Après la brève cérémonie de crémation, les cendres de Joseph Kowalski furent confiées à la famille légale du défunt : un jeune homme d'une vingtaine d'années, petit et grognon. La tristesse coulant le long de ses pommettes

saillantes ne masquait pas totalement la colère qui le consumait.

« C'est tragique, mes sincères condoléances, lui adressa cérémonieusement l'employé du crematorium en lui tendant l'urne.

— Votre fausse condescendance ne me permettra pas d'aller mieux, lui assena Alfred.

— Je suis navré monsieur, lui rétorqua l'intéressé, conscient de l'indélicatesse de son professionnalisme.

— Ce n'est pas à vous de me demander pardon. Ce n'est pas de votre faute si c'est le deuxième frère que j'enterre cette semaine. »

Rageur, Alfred sortit des pompes funèbres et balança l'urne cinéraire dans l'allée de gravillons. Cachées sous de délicates dentelles noires, les mines ébahies qui l'encerclaient chuchotèrent de vils préjugés à son égard, avant de reprendre leurs discussions mortellement ennuyeuses. Alfred s'éloigna à grands pas sans se retourner, perdu dans ses pensées.

Au moins, Marcel n'aura pas mis trente ans de trop pour accomplir sa basse besogne. Je n'ai pas été assez fort. J'ai misérablement échoué. Je n'ai pas fait ce qu'il fallait pour que vous

restiez parmi nous. Je vous ai regardés vous foutre en l'air, insensible, me souciant uniquement de mes problèmes. Maintenant, je suis tout seul. Avec plus personne à qui faire la gueule.

Tandis qu'il regagnait ses pénates, Alfred se remémora une conversation qu'il avait eue, tout gamin, avec sa mère...

C'était une belle journée d'été. Lui et son frère Marcel se chamaillaient sur la banquette arrière de la voiture. Les mains crispées sur le volant, leur maman compréhensive ne voulait pas les gronder. Ils avaient dû trouver le temps bien long dans cette chambre d'hôpital, à compter les tintements réguliers du cœur de cet inconnu dormant sur un lit inconfortable. Ils étaient pourtant restés bien sages et silencieux. Elle se gara sur le bord de la route et, après quelques secondes de silence, s'adressa à eux d'une voix éraillée par l'émotion.

« Mes enfants...

— Oui maman ?

— Les échecs sont autorisés, pas l'abandon. »

Alfred et Marcel la regardèrent avec incompréhension.

« Quelles que soient les épreuves que vous devrez affronter, la plus difficile à surmonter sera toujours la vie

elle-même. Vous comprenez ? Elle va vous tester, vous cogner, vous mettre à genoux... Et vous, mes fils, vous encaisserez, encore et encore. Ce qui compte ce n'est pas l'issue, c'est le combat. Ce qui compte c'est les coups qu'on donne, pas ceux qu'on reçoit. Alors vous vous relèverez, parce qu'on ne sait jamais ce que la vie nous réserve. Il se peut qu'elle vous assène un coup encore plus violent que le précédent. Mais vous resterez debout ! Parce que vous êtes plus forts que la vie. Et si, malgré tout, un jour ça devient trop dur, que vous n'avez plus la force de vous battre, pensez à l'autre, parce que vous êtes frères, et ça, la vie ne pourra pas vous l'enlever. Vous comprenez ?

— Euh...

— N'abandonnez pas l'autre. Jamais !

— Maman...

— Promettez-le moi !

— C'est promis, lui assurèrent-ils.

— C'est bien les enfants, c'est bien... Vous savez que maman vous aime de tout son cœur. » Et le trio reprit la route sans un murmure.

D'une certaine façon, Marcel et son frère avaient chacun trahi leur promesse. Désormais, Alfred marchait

seul. Le cœur brisé, il puisait la force de continuer dans les mots de sa mère aimante. Des mots qu'il emporterait dans la tombe, le plus tard possible...

Le jour où j'ai pissé sur ma tombe

Je vis sur une colline : un monticule artificiel surplombant une vaste vallée de gratte-ciels. Ce matin, fidèle à mes petites habitudes, je me suis rendu au fond du jardin pour uriner. Et si je m'introduis de cette façon c'est pour une bonne raison. Je suis planté là, devant mes buissons, et j'observe avec stupéfaction un merveilleux spécimen de champignon. C'est bien la première fois que je vois une telle chose. C'est hallucinant.

Pas plus tard qu'hier soir, je considérais encore avec fierté et insouciance les reflets des bâtisses archaïques que les immenses tours de verre me renvoyaient. Je regardais, non sans dédain, les minuscules fourmis s'agiter avec frénésie dans ce dédale de couloirs vitrés se tenant à mes pieds. Image fidèle d'une évolution progressiste à laquelle j'ai grandement contribué. Bref, ce champignon n'était pas là hier soir. Et je suis persuadé qu'il n'y était pas non plus quand j'ai ouvert les rideaux à mon réveil. C'est curieux.

Malgré le peu d'expérience que j'ai dans le domaine, je puis affirmer sans peine qu'il s'agit d'une espèce étrangère. Asiatique ou du Moyen-Orient, par là. Ça ne vient pas de chez nous en tout cas. Au risque d'en choquer certains, j'avoue apprécier cette opportunité unique de pouvoir contempler pareille fantasmagorie. Belle et effrayante à la fois. C'est étrange.

Les voisins sont sortis pour l'admirer à leur tour. Peut-être qu'ils pourront m'en dire plus... Peut-être pas en fin de compte. Autour de moi, les gens s'affolent. Leurs courses endiablées sont accompagnées de cris qui perturbent ma contemplation.

« Fermez-la, bon sang ! »

Comme si leur dispersion paniquée allait y changer quelque chose. Tout en bas, les fourmis s'affolent aussi. Mais bon, elles, je peux comprendre, elles n'ont pas le même point de vue. Les pauvres, les immeubles leur masquent l'issue.

Le champignon se déploie maintenant sur trois niveaux distincts. L'onde de choc ne va pas tarder à désintégrer les créatures fébriles qui se dresseront

humblement sur sa route. La fuite est inutile, autant rester à converser un peu ; partager ces derniers instants.

Délicieux instants...

La fin est proche. Je... Je peine à décrire ce que j'éprouve. J'ai l'impression de livrer un combat sans précédents avec la nature. Une lutte perdue d'avance, avec une nature morte, désagrégée par une réaction en chaîne mortellement efficace. Cette incommensurable force destructrice se propage à la vitesse des stimuli nerveux parcourant les boîtes crâniennes des scientifiques qui ont mis au point cette prouesse dévastatrice.

Je peux déjà sentir sur mon visage les masses d'air chaud et de poussières ; réconfortante brise soufflée par l'explosion de nos devises. Cet endroit ne sera bientôt plus qu'un mirage désiré, un oasis d'apaisement au milieu d'un désert de honte radioactive. Personne ne doit survivre. Nous devons être les derniers, sinon tout cela n'aura été qu'une vaine manifestation de haine. Gratuite et inutile. Ou onéreuse et salutaire, en fonction du camp dans lequel on se trouve.

Je quitterai donc cette terre comme j'y suis venu : sans un cri, encerclé par l'inquiétude et la souffrance de

mon entourage. C'est comme ça que j'avais imaginé mon départ. Et le sourire illuminant mon visage satisfait est là pour en témoigner. La vie me rend aujourd'hui ce que j'ai mis tant d'années à lui prendre. Voilà bien une leçon que je suis heureux d'apprendre à mes dépends.

Derniers mots, derniers regrets charitables. De là-haut, j'adresserai aux survivants toute ma sympathique condescendance.

Que tout cela est regrettable.

Bah, après tout, quelle impor t

a

n

c

e

.

.

.

Épilogue

C'est sur ces dernières perles de sagesse que s'achevèrent le discours et la vie de James McAdam. Une vie sans murmure, comme des milliards d'autres sur terre.

Quant à moi, il me reste quelques bouteilles de bourbon à terminer. Ce seront les dernières, je rentrerai ensuite auprès des miens – aux confins des étoiles inaccessibles – pour leur faire part de ce que j'ai découvert ici-bas : un échantillon représentatif de l'extravagance d'une planète éphémère.

Malheureusement, je ne saurai jamais si la fameuse chasseuse de primes Samie Avan a pu retrouver sa fille Scarlett. À moins que je la croise par chance sur le chemin du retour...

Adieu James. Adieu mon ami.

- BONUS -
LES OUBLIS DE NAPPALUNKHE

Maris, garde-à-vous ! Repos...

Les images se succèdent à un rythme effréné. Tout lui semble identique, mais c'est tellement différent. Comme tous les autres, il joue son propre rôle. Comme eux, il n'a aucun contrôle. Il est l'acteur passif d'un film mêlant son histoire à ses regrets inventifs. Il est le souverain d'un royaume sans frontières, où nulle loi ne le limite. Paradoxe, son esprit s'assujetti à sa volonté pour la maintenir enchaînée. Aucune logique, lui-même le reconnaît. Le monde qui prend forme est imparfait : une fable où tout est réalisable ; un univers sur lequel personne n'a d'emprise. Il crée les règles à sa guise, et quand il le souhaite, les déguise. À chaque fois, un nouveau récit, de nouvelles envies, de nouvelles conquêtes, ou des peurs qu'il n'oserait affronter. Rarement la mort, souvent une autre vie. Jamais l'ennui. Mais même dans ce domaine, le temps est limité, car il passe – inexorablement – de l'autre côté. Soudain, des chatouillis de l'ouïe, puis un effleurement de l'épiderme ; la luminosité accrue, ou le simple besoin d'y mettre un terme.

Alors, sa conscience se fraie lentement un chemin parmi les sillons de son subconscient travaillé. Ses pensées rationnelles sortent tant bien que mal des méandres brumeux du repère de Morphée. Il n'a pas encore ouvert les yeux, cela ne saurait tarder ; il ne rêve plus, il le sait. Quelques tremblements légers des paupières, un bref battement de cils, puis deux, et le voilà réveillé, mais incapable de se mouvoir...

;-(

Quelques grognements maussades, provenant des tréfonds de son gosier, sont suivis d'un soupir nasal déconfit.

Pfff...

Pas déjà.

Pas envie.

Encore dodo.

Son bâillement est purement intracérébral.

J'suis crevé. J'veux encore pioncer.

Dix minutes.

Dix p'tites minutes.

Juste dix,

Petites,

Minutes.

...

L'ouverture, non désirée, de ses mirettes est définitive.

Quelle vacherie !

Argh, mes yeux me font affreusement mal. J'suis pas prêt, c'est évident, j'suis trop fatigué.

J'ai pas dû dormir des masses. Pourtant, on dirait qu'il fait presque jour, c'est bizarre. On serait passé à l'heure d'été ? Il est quelle heure, bordel ?

...

Oh ! Mais que... ?!

Mais !? Mais !? Mais !?

Mais qu'est-ce que c'est qu'ces conneries ? Bordel, que... ?!

Qu'est-ce qui m'arrive ???

...

Je n'a... Je n'a... Je n'arrive pas à bouger ! Je n'a... J'arrive même pas à tourner la tête pour regarder ce foutu réveil. Qu'est-ce que c'est qu'ce délire ? Mon corps ne me répond pas !

Je...

Je...

Je...

Je suis paralysé !!!

OH, PUTAIN ! OH, PUTAIN !

CHRISTINE !!!

CHRIS... TINE.

CHRIS...

Attends voir une seconde. Je... Je n'arrive pas à parler non plus. Pas moyen d'articuler deux mots. Ma mâchoire est totalement bloquée. Pas moyen de parler.

Et pas moyen de bouger. Je suis paralysé et muet. Mais c'est quoi ce bordel ?

Qu'est-ce qui m'arrive ???

ALLEZ ! BON SANG, BOUGE ! PARLE !

Pourquoi tu n'bouges pas, corps idiot ?

Fais quelque chose, bordel, Christine ! Je peux pas rester comme ça.

...

Totalement inerte. Même mon petit doigt ne bouge pas d'un pouce.

Allez ! ALLEEEEEEEZ !!!

...

Non, non, non, et merde. Y a pas moyen, j'y arrive pas. Même les doigts. J'ai pas de force, je ne sens plus mon corps. J'arrive pas à bouger, j'arrive pas à parler, j'arrive pas à...

MERDE, MERDE ET MERDE !

MEEEEEEEEERDE !!!!! BOUGE, PARLE, RÉAGIS, PUTAIN !

Mais qu'est-ce qui s'passe à la fin ? Qu'est-ce qui m'arrive ?

Mon Dieu, j'vous en supplie, j'veux pas devenir un légume.

Mon Dieu, ayez pitié !

De prompts recours à des forces occultes. Ses prières désespérées découlent de la terrible angoisse qu'il ressent à l'idée de perdre ce qu'il considérait avec insouciance comme définitivement acquis.

Lève-toi et marche ! Ou un truc dans l'genre. N'importe quoi, allez, bon Dieu !

Non ?

NOOON ??? Toi aussi, comme Christine, t'es jamais là quand on a besoin de toi. Faut-il s'appeler Lazare pour attirer ton attention ? À quoi bon passer mon temps dans ta maison tous les dimanches alors ? Hein, je te le demande, À QUOI BON ?

Ob, sérieux, ça passe pas. Je flippe là, je flippe vraiment. Fais quelque chose, n'importe quoi...

Le tourment le gagne. Ses canaux lacrymaux fonctionnent toujours et les larmes qu'il ne peut pas essuyer lui brouillent progressivement la vue.

Il doute, il cogite. Autour de lui, le décor s'agite. Ses yeux entraperçoivent du mouvement sur le plafond. Une ombre macabre semble s'en détacher.

L'ombre glisse lentement vers le sol et disparaît de son champ de vision. Ses nerfs sont mis à rude épreuve. Son angoisse grandit, il entend son cœur battre à tout rompre.

La silhouette sombre réapparaît au pied du lit. Elle se hisse sur le matelas et se faufile dans les couvertures. Elle se rapproche et se précise. Il la connaît bien, tout le monde la connaît. C'est elle qu'on rencontre en dernier, avant le néant.

Han, han, cette pression sur mon sternum... Elle m'empêche de respirer.

Elle lâche son emprise, se redresse et se déploie. Elle surplombe son visage livide, de toute sa splendeur. Elle le menace de toute sa noirceur. Elle plonge sur lui, il ferme les yeux !

Quand il les rouvre, l'ombre a disparu. Sa raison est revenue. Ou presque.

Si c'est une blague, Christine, elle n'est pas drôle. J'espère pour toi que c'est pas une de tes farces à la con. Sinon, tu vas voir c'que tu vas prendre quand je pourrai lever les bras !

Non mais c'est vrai quoi, c'est pas des blagues à faire.

Merde, Christine !

Elle est juste à côté de moi et j'peux même pas l'appeler. Faut absolument qu'je capte son attention. Faut qu'elle me sorte de là. Christine, réveille-toi, bordel !

...

Incroyable, j'avais crever comme ça, là, au plumard. J'peux même pas appeler au secours. J'peux rien faire. J'le crois pas. Finir

comme ça. Mourir consciemment. Et de quoi ? J'sais même pas. Quel gâchis !

Au moins, j'ai encore toute ma tête pour vivre ces derniers instants. C'est déjà ça. Enfin, je crois. Et si je reste comme ça pour toujours ? Rien que ma tête pour penser et mes yeux pour pleurer. Qu'est-ce que j'avais faire ? Qu'est-ce que j'avais devenir ? Les gosses, Christine, la Porsche... Les parties de tennis avec René, les brunches au club... Puis j'ai réunion ce matin. Avec le boss, en plus. Il va encore me passer un savon. Mais quel emmerdeur celui-là. J'parie qu'il se foutrait bien de ma tronche s'il me voyait comme ça. Ouais, j'en suis sûr. Quel con, j'te jure. J'ai vraiment une tête à rire, hein ? Allez, va bosser, feignasse ! Au lieu de mater le cul de ta secrétaire. Ça te changera.

Faut dire qu'elle est plutôt bien roulée la Française. Il doit pas s'emmerder le salaud. Si j'me relève un jour, je balance tout à sa femme. Hé hé, il fera moins le fier ce jour-là...

Oui, bon, c'est pas tout ça, mais ça fait pas avancer le schmilblick. J'suis toujours un paralytique dans l'histoire. Pas facile de se taper la Française dans ces conditions.

Allez, j'me suis bien marré, ce rêve était super cool, merci à mon "inconscient" pour ce trip d'enfer, mais faudrait voir à me laisser

pioncer tranquille ou à me réveiller maintenant. Parce que j'commence un peu à en avoir marre.

Allez, on se dépêche, s'il vous plaît !

S'iil vooouuus plaît...

Allez quoi, bouge moi c'gras !

ALLEZ !

MERDE !

J'veux qu'ça s'termine. J'veux retrouver ma vie d'avant. Mais qu'est-ce que j'dois faire ? Aidez-moi, Seigneur !

AIDEZ-MOI ! J'VEUX PAS CREVER !

J'veux pas crever comme ça. J'suis trop jeune, j'ai encore plein de trucs à vivre.

Promis, si j'en réchappe, j'irai voir le gamin au foot. Et même la p'tite à la danse. J'me remets à la batterie. J'vais faire un voyage initiatique en Thaïlande. Je construis un abri pour les pauvres. Je change la roue d'mon vélo...

Je ferai ce que vous voudrez. Mais venez-moi en aide ! Par pitié, AIDEZ-MOI !

Aidez-moi !

Pitié.

...

Houlà, relax mon grand.

Zen, voyons. Faudrait voir à se calmer là, non ?

Caaaaaalme-toi.

Voilà, c'est bien. Tu parles aux murs maintenant ? Non, bon, alors ressaisis-toi !

Sois cool.

Cooooool, ça ne sert à rien de s'énerver. Souffle un bon coup et reprends tes esprits !

...

Même expirer par la bouche... Même ça m'est interdit !!!

Sa colère demeure immobile et inaudible.

Chuuuuut, c'est pas grave.

Voilà, on se détend.

Mais si je reste comme ça ? J'peux plus marcher, j'peux plus parler...

Ferme-là ! On a dit : coooool. Alors, sois cool !

...

T'es cool ?

Oui.

T'es sûr ?

Oui, oui.

Bon, raisonnons un peu, au lieu de paniquer pour rien. Il y a forcément une explication logique à tout ceci.

Voyons voir. Je viens de me réveiller. Et je suis conscient. Mais c'est comme si mon corps était toujours en train de dormir.

Je suis éveillé. Mais mon corps ne l'est pas.

Je suis éveillé... Mais mon corps...

Où est-ce que j'ai déjà entendu parler de ce phénomène ? Je suis certain d'avoir déjà entendu parler de ça quelque part. C'était où déjà ?

Fais un effort, réfléchis ! Réfléchis ! Réfléchis...

Bingo ! J'y suis. Mais c'est bien sûr. Je suis trop fort.

L'émission, là, comment ça s'appelle ? Ils en ont parlé un soir. Mais si, l'émission chiante après le film du mardi.

Bon, soit, on s'en fout.

Comment ça s'appelait ce machin ?

...

C'est dingue, à peine 35 ans et je perds déjà la mémoire. Je n'suis pas encore fixé sur le mal qui m'atteint mais Alzheimer m'attend au tournant. Je n'y couperai pas, c'est certain.

Bon, alors, ça commençait par "p" si je me souviens bien.

P... P... P...

Pa... po... pi... Po... pu...

Non ! Pa...

Par...

Para... para... Para-quelque chose... En rapport avec le sommeil. Avec insomniaque dedans. Un truc dans l'genre, je suis plus très loin.

Para... Paras...

PARASOMNIE !

C'est ça, j'y suis ! La parasomnie ! Y a pas de doutes. La paralysie du sommeil qu'ils appelaient ça. Pourquoi j'y ai pas songé plus tôt ? Je vais p'tet passer à côté d'Alzheimer finalement.

La parasomnie...

"D'une durée limitée dans le temps, elle n'atteint bien souvent que des personnes en parfaite santé..."

Ça valait bien la peine de se faire un stress pareil.

Son soulagement est immense. Ses peurs les plus atroces n'étaient que le produit de son imagination hyperactive. Cette explication rationnelle, ramenant le bon sens au monde, est accueillie à "bras ouverts".

Bon, un problème de réglé. Mais je ne sais toujours pas quelle heure il est, ni dans combien de temps je vais retrouver l'usage de mes membres.

De tous mes membres.

Hé hé, elle va pas comprendre ce qui lui arrive la Christine.

Mmm, Françoise...

Ben quoi ? Pour une fois que je me retrouve en tête à tête avec ma tête, autant en profiter un peu. J'en ai pas souvent l'occasion.

C'est vrai que j'ai pas une minute à moi en ce moment. Entre le boulot, la campagne de pub et les galas de charité, quand je rentre à la maison, je m'endors souvent devant le poste allumé. Et c'est l'autre qui doit me porter jusqu'au lit.

C'est pas une vie.

Une vie d'esclave, oui.

Mais on n'est pas des "nègres" tout de même.

En même temps, on sait c'que l'on quitte, on n'sait pas c'que l'on trouve. J'vais pas tout lâcher sous prétexte que j'suis trop fatigué pour regarder la télé le soir. Si j'arrêtais déjà de faire du tennis avec l'autre branque de René... Ce qu'il est nul ! Il n'est pas prêt d'arriver le jour où il m'arrachera un set. Bah, mon cœur me dira sûrement merci plus tard.

Ouais,

Ouais.

...

Oh ! Mais que... ?!

Quelle horreur !

Mon Dieu, qu'il est moche ce papier peint ! J'n'avais jamais fait gaffe, dis-donc.

C'est surtout que le matin, j'ai pas le droit d'allumer la lumière avant de sortir de la chambre. Pour ne pas réveiller "Madame Christine". Elle pourrait mal de s'bouger son gros popotin pour me faire mon p'tit déjeuner. "Madame Christine" ne veut pas être dérangée le matin.

"Le sommeil, c'est précieux", comme elle radote.

À qui l'dis-tu !?

Ouch, ça fait mal aux yeux tout de même. Ça pique, quelle horreur, rose fuchsia. Il a fallu qu'elle foute du rose fuchsia. Dans la chambre matrimoniale ! J'te jure, c'est à se demander si la fonction "réflexion" a été activée lors de sa mise en service.

Du papier peint rose fuchsia... J'en reviens pas. On dirait la chambre d'une ado pré pubère. Il ne manque plus que les posters de Madonna.

Et j'ai donné mon accord pour ce truc-là ? Depuis combien de temps c'est là ? Est-ce qu'elle m'a seulement dit qu'elle comptait changer la déco de notre chambre ?

Même moi, je sais qu'il faut une ambiance calfeutrée dans la chambre, pour chasser les mauvaises ondes, tout ça. J'veux bien croire que j'me réveille en catatonie. Avec un papier peint pareil, tu fais des

cauchemars sur trois générations. Mais qu'elle est cruche celle-là des fois !

Ça m'étonne quand même d'elle. J'étais persuadé qu'elle s'intéressait à tous ces trucs de bonnes femmes. Qu'est-ce qu'elle peut bien fabriquer de ses journées si elle ne s'intéresse pas à ces machins ?

Qu'est-ce qu'elle fout de ses journées, ma femme ?

...

Bon, d'accord, le repas est prêt quand je rentre du travail. Mais faut pas exagérer, il ne lui faut pas l'après-midi pour faire la tambouille. Surtout quand on sait comment elle cuisine.

Qu'est-ce qu'elle fout de ses journées ?

Pendant que je me démène pour ramener le pognon à la maison. Tranquille la Christine. Sous prétexte qu'elle a choisi de devenir mère au foyer, madame ne travaille plus. Mais maintenant, les enfants sont au lycée. En plus, on a engagé "Conchita". C'est bien elle qui fait le ménage, non ? Qu'est-ce qu'elle fout, ma femme ? Il n'y a plus rien à faire dans la baraque...

Et j'ai accepté ça ? Moi, j'ai accepté qu'elle se la coule douce, sans broncher ?

Tu m'étonnes "Elton", elle ne te demande jamais ton avis. Difficile de refuser quoi que ce soit dans ces conditions.

C'est clair. Je n'ai jamais eu mon mot à dire en ce qui concerne... Tout, en fait. C'est elle qui a choisi la maison, le prénom des gosses, l'église pour notre mariage... Depuis toujours, c'est elle qui prend les décisions. Avec une espèce d'accord tacite : je réussis mes études, ma carrière, et elle, elle s'occupe des contours. Elle joue un peu les secrétaires, les "Françoise", en somme. C'est elle qui organise les goûters d'anniversaires des mioches. C'est elle qui réserve le resto. C'est elle qui choisit la destination des vacances. Elle fait les courses. Elle emmène les monstres à l'école, elle choisit le film, le menu...

Comme si elle pouvait connaître toutes mes envies. Elle est pas dans ma tête, merde !

C'est toujours elle qui décide. ELLE a pris les plus grandes décisions de MA vie.

Et j'étais où, moi, pendant ce temps-là ?

...

Mais ça va changer ! Il est grand temps de reprendre ma vie en main, de faire mes propres choix. Et pas toujours penser au confort des autres.

J'vais la quitter.

...

Mouais, c'est peut-être un peu extrême. Pour du papier peint... C'est ma femme tout de même. La mère de mes enfants. Tout

n'est pas rose (fuchsia) tout le temps, mais on a traversé pas mal de choses ensemble. Pas mal d'épreuves qui soudent un couple. J'ai l'impression de la connaître depuis toujours.

Mon petit doigt me dit que...

Mon...

Mon petit doigt...

J'ai pas rêvé. Mon petit doigt vient de bouger. Mes autres doigts aussi. Mes bras, mes jambes... Tout mon corps me répond à nouveau.

« YOUHOUHOOOUUU, JE SUIS GUÉRI !!!

— Han, mais ça va pas, t'es dingue ou quoi ?
Qu'est-ce que t'as à crier comme ça, t'as vu l'heure ? Allez, rends-toi, t'as une réunion importante aujourd'hui.

— Christine, ma chérie... Faut qu'on parle. »

Droit de visite

Il était las, prisonnier. Il était là, derrière les barreaux, enfermé comme un animal sauvage, à nous observer pendant qu'on l'épiait. Depuis combien de temps était-il là ? Je n'en avais pas la moindre idée. Son visage fatigué et abîmé trahissait son âge avancé. Il me donnait l'impression d'avoir passé toute sa vie dans cette pièce exigüe.

Les quelques curieux qui me tenaient compagnie insistaient pour le photographier. Je crois bien que c'était interdit. Une interdiction logique. Quel manque de savoir-vivre. Quel manque de respect de vouloir immortaliser le faciès de cet être circonspect ; tellement gracieux dans la défaite.

Nous le regardions tous, mais lui seul pouvait nous voir tels que nous étions vraiment : des serpents, animaux rampants. Son regard laissait transparaître la compassion qu'il nourrissait à notre égard.

"N'avez-vous donc rien de mieux à faire que de venir espionner ce qu'il me reste de dignité ? Je suis celui qui gît dans la cage mais vous n'êtes pas libres pour autant. Si j'avais la possibilité de venir vous voir, je n'en ferais rien. Vous n'êtes pas des bêtes de cirque. Moi non plus."

Ses yeux murmuraient tout ceci. Dans un mélange de mépris et d'incompréhension qui nous étaient attestés sans gêne. À moi et aux autres. À nos prédécesseurs et aux suivants. Ceux qui daigneront s'attarder là quelques minutes pour percevoir ce que ses yeux expriment.

Je nourris encore aujourd'hui une curiosité dévorante envers les sentiments qui lui traversèrent l'esprit ce jour là. De la haine ? Non, ce n'était pas de la haine. Pas de haine et pas de rancœur. Ces ressentiments ne le mèneraient nul part. Il ne contempera plus jamais le monde au-delà de ses remparts. Il ne sentira plus jamais les parfums sauvages des jungles congolaises. Pour peu qu'il y soit né.

Ce primate s'est résigné. Il s'est plié à nos désirs. Il a courbé l'échine parce que c'est tout ce que l'Homme lui destine. Sans détours, l'Homme est le plus fort, toujours.

Toujours. Jusqu'au jour...

Fumisterie fumeuse

La soirée était déjà bien entamée. Les deux amis gisaient sur le canapé, affalés, regardant sans grand intérêt un film qu'ils avaient déjà vu des dizaines de fois ; le sauveur bienvenu d'un zapping désespéré.

C'était une soirée comme tant d'autres, sans nulle autre passion qu'un passe-temps qu'ils se passaient de main en main. Un petit tour de passe-passe, pour faire l'impasse sur le temps qui passe. Un petit délit passible d'une réprimande passablement outrancière. Un passe-partout leur permettant d'outrepasser les frontières du conventionnel. Un passeport spirituel qui, à défaut d'interpeller leurs mémoires devenues passaires, leur faisait emprunter des passerelles vers l'irrationnel. Une distraction passable qui finissait de convaincre ces passésistes de la virtuosité de l'oisiveté. Passagers dépassés par leur monde, ils voulaient s'inviter à la table des penseurs des siècles passés. Mais la soirée était trop avancée, ils demeuraient à présent avachis, impassibles à toutes formes de philosophie.

Générique de fin...

Entre chien et loup, le dernier mensonge de James McAdam

Ce soir, comme chaque soir, ma bonne amie Plume absorbe un nectar alcoolisé et vient s'asseoir à mes côtés. Elle s'enivre toujours doucement, d'alcool et de fumée. Ça lui ouvre l'esprit, plus besoin de mendier des idées. Elle veut goûter aux merveilles qui se dévoilent quand le ciel s'habille de sa plus belle couleur vermeille. Encore une soirée magique où Plume est animée par le désir de se prendre pour Poésie ou autre Comte de la Prose. Un désir insatiable qui ne prend fin qu'au petit matin ; quand les loups laissent la place aux cabotins. Mais l'heure du "métro, boulot..." est loin d'avoir sonné. Et les métaphores ne peuvent plus durer, car il est des destins que l'on ne peut ignorer. Alors, Plume se redresse fièrement et détourne le regard du néant. Elle pose son verre, sa clope artisanale, puis se saisit de son *instrument*. Elle a une *symphonie* à composer.

Les premières notes sont confuses. Elles fusent et se bousculent, grossières et ridicules.

Les suivantes sont plutôt charmantes, bien que provocantes.

Quant aux troisièmes... Plume espère qu'elles plairont aux chiens comme aux loups.

Entre chien et loup, entre rien et tout. Plume écrit toujours à la tombée de la nuit, quand les gens mettent un terme à leur ennui. Quand le ciel s'obscurcit et que son verbe s'adoucit, elle entrevoit l'opportunité de laisser une trace de son brusque passage. Une traînée d'ignominies volages qui traversera les âges, ou qui restera enchaînée dans le purgatoire de l'écrivain : l'anonymat. Peu lui importe la reconnaissance de ses pairs. À son égard, la critique commet parfois des impairs.

Pourtant, Plume ne pense aucunement à ces détails quand elle s'assoit à son bureau et commence à pianoter, au gré des tourbillons de mots assaillant son esprit fatigué. Un esprit assujéti aux horaires imposés par les majestueux astres rivaux : le soleil et la lune. Comme le chien et le loup, séparés par de minces différences et réunis par la prestance qu'ils ne manquent jamais d'afficher. À chacun sa préférence, mais tous deux méritent la déférence.

Le Roi Soleil tire sa révérence...

Après avoir admiré la déchéance quotidienne d'une étoile rougie par l'horizon, il n'est pas sage de vouloir être guidé par la raison. Si, pareille au chien, fidèle et dévouée, Plume respecte les codes tout au long de la journée, elle redevient loup une fois la nuit tombée ; pour assouvir ses pulsions bestiales et enchanteresses, nommées par ses soins "diatribes vengeresses". En ces ténèbres bleues, elle fait donc fi des pannes éventuelles et s'attelle aux arcanes de la nouvelle.

Après quelques heures, la faim la tiraille et l'empêche de continuer l'étalage de ses entrailles. Car Plume écrit avec ses tripes, sinon mieux vaut changer de trip. Le ventre repu, elle s'étend ensuite sur un *strip* de lettres et de vocables, toujours prête à rendre l'âme face à un lancé appréciable de rimes décousues. La perfection ne découle pas de règles, ni de vertus, mais bien des spéculations tardives de son esprit incongru.

Un voile azur se profile sournoisement...

Plume arbore une mine déconfitée tandis qu'elle observe avec résignation les premières lueurs aveuglantes de l'aube. Elle angoisse à l'idée de redevenir le meilleur ami de l'homme. Cependant, même si tout son être redoute les

conséquences de ce spectacle matinal, elle ne se lassera jamais de cette manifestation égalitaire de splendeur.

Plume s'interroge. Aurait-elle eu tort d'appréhender ainsi l'aurore, à ne rien faire d'autre que se lamenter sur son sort ? À quoi bon avoir grogné tout ceci ? Plume n'en sait rien. Tout ce dont elle est certaine, c'est qu'elle va une nouvelle fois s'endormir dans la peau d'un clébard muselé. Le loup devra attendre le prochain crépuscule pour hurler. En espérant que la meute anonyme sera magnanime à l'égard des délires nocturnes d'une soiffarde solitaire, glapissant à défaut de mordre.

Demain, pour se changer les idées, Plume présentera sa tirade libellée : élégie sans dénivelés, où disgracieusement affichées, sans l'art, à la manière d'une maison close, éclosent ses pensées dérisoires. Loin des sonnets. Loin des sommets atteints les soirs où la rivière d'étoiles refuse d'entraîner dans son sillage l'éclat merveilleusement sinistre d'un astre brûlant de rage de devoir chaque jour éclairer ce désastre...

TABLE

Prologue	2
Un homme qui voulait vivre	8
Un hôte tendu...	30
Le miel et le vinaigre	33
Jack part au combat	69
Sangsue Elle	84
Petite virée galactique	123
Parce qu'on a tendance...	152
Révolution passagère	153
L'œil dans le viseur...	173
Balle qui roule	176
Trente balais dans le vent	186
Le jour où...	221
Epilogue	225
Maris, garde-à-vous...	227
Droit de visite	244
Fumisterie fumeuse	246
Entre chien et loup...	247